

MŒURS SUISSES.

L'HERMITE
EN SUISSE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES USAGES SUISSES
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. II.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Amsterdam. Dufour et d'Ocagne, Delachaux.
Angers.... Fourrié-Mame.
Arras..... Topino.
Bayonne... Fauvel jeune.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. Deis, Bintot.
Blois..... Giroud.
Bordeaux.. Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Gassiot, Gayet.
Boulogne.. Griset aîné. Griset jeune.
Brest..... Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles.. Dujardin-Sailly, De Mat, Stapleaux.
Caen..... Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais..... Leleux.
Cambrai... Giard.
Chartres.. Hervé. Garnier-Allabre.
Clermont-F. Thibaud, Weysset.
Colmar.... Petit.
Dieppe.... Marais.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque.. Lancel.
Francfort.. Jugel. Brœnner.
Gand..... Dujardin, Leroux.
Gênes..... Yves Gravier.
Genève.... Barbezat et Delarue. Cherbulier.
Havre..... Chapelle.
Honfleur.... Bion.
Leipsick... Grieshammer, Zirgès.
Liège..... Desoër, Collardin.
Lille...... Vanackère. Bronner-Beauwens.
Lausanne... Fischer.
Londres... Barthez, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faure, Maire.
Manheim... Artaria et Fontaine.
Mans..... Pesche, Belon.
Marseille.. Chardon, Allègre, Mossy, Camoin, Chaix.
Metz..... Mme Devilly. Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils. Pomathio-Durville.
Moskou.... Fr. Riss père et fils.
Nîmes...... Pouchon.
Nanci.... Vincenot.
Nantes..... Busseuil, Forest.
Naples..... Borel et Marotta.
Niort..... Robin.
Perpignan... Alzine, Lasserre.
Poitiers... Saurin, Mmes Loriot.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen.... Frere, Legrand, Julien, Edet.
Saint-Malo.. Caruel.
Saint-Pétersbourg C. Weyher, Graff. Belizard
Strasbourg. Levrault.
Toulon.... Bellue. Laurent.
Toulouse.. Vieusseux,
Turin.... Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaitre.
Vienne... Schalbacher, Schombourg.
Varsovie.. Glücksberg.

PILLET AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
rue des Grands-Augustins, n. 7.

L'HERMITE
EN SUISSE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES SUISSES
AU COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES, RUSSES, etc.

Orné de Gravures et de Vignettes.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.

L'HERMITE
EN SUISSE.

— N° XXIV. —

BATAILLE DE NÆFELS.

GLARIS. ZWINGLE.

—

Quæ meminisse juvet.
Rappelons-en le souvenir.

Nos canimus surdis.
On ne voudra pas nous croire.

On pourrait comparer la Suisse, pour le mouvement des décorations, à une tragédie romantique allemande : à chaque pas c'est un changement de scène, c'est une nature différente, c'est un autre monde; mais la tragédie allemande, conception tout humaine, création d'une intelligence bornée, si on la revoit le lendemain, on en connaît les ressorts, les incidens,

les personnages, l'intrigue, le dénouement; il ne faut y assister qu'une fois si l'on veut goûter sans mélange le plaisir de la surprise. En Suisse, vous parcourriez à diverses reprises le même chemin que vous auriez toujours des spectacles inattendus. Ces spectacles changeront même, suivant que vous les observerez aux différentes heures du jour : le matin, lorsque la nature se dégage des ombres du crépuscule; à midi, lorsqu'elle est échauffée et embrasée par le soleil; le soir, lorsque la lumière s'en retire insensiblement; par un ciel sans nuages ou par un tems de pluie, avant ou après un orage. C'est ainsi, qu'ayant fait la route de Wallenstadt à Glaris à deux époques de l'année, et à deux momens du jour différens, chaque fois nous crûmes fouler une terre nouvelle et voir des objets nouveaux. Les formes que la nature a revêtues dans ce trajet sont sévères, majestueuses, grandioses; l'œil s'attache sur ces monts entassés les uns sur les autres, et affectant mille figures fantastiques et bizarres, mais toutes solennelles. Quelquefois vous apercevez dans le lointain, et touchant presque le ciel, une crête de rochers autour de laquelle un nuage forme une ceinture qui se dé-

chire par bandes, finit par s'évanouir, et jette devant vous, au moment où vous vous y attendez le moins, comme un géant auquel l'imagination, sans trop de peine, peut prêter des formes humaines; car ces deux rameaux qui se détachent de ses flancs ressemblent à des bras, et cette large crevasse, creusée en travers par la main du tems, à la bouche d'un colosse. D'autres fois, la couronne nuageuse, descendue beaucoup plus bas, et est plus compacte, plus solide, ne se déchire pas par lambeaux, mais remonte et s'enlève tout d'une pièce comme on retirerait un rideau, laissant à nu une montagne de granit qui, dépouillée de ce vêtement, brille et resplendit alors de tout son éclat : souvent aussi la vapeur est si intense qu'elle voile entièrement l'horizon, et que les rayons du soleil sont obligés de se tracer à travers cette mer de nuages un sillon lumineux, les chassant et les refoulant les uns sur les autres jusqu'à ce que, pénétrés de toute part, ils soient obligés de s'enfuir. Telles sont quelques-unes des illusions d'optique dont le voyageur est témoin avant d'arriver à Mollis.

Mollis est un village dont la situation heu-

reuse est encore relevée par ses jolies maisons, son encadrement d'arbres fruitiers, ses eaux et ses superbes prairies. C'est la patrie d'un savant qui, semblable à Pic de la Mirandole, pouvait disserter *de omni re scibili*, n'avait rien de ces formes sauvages et un peu pédantesques sous lesquelles nous nous représentons ordinairement un érudit du XVe siècle; mais était au contraire leste, dégagé dans ses vêtemens et ses manières, aimait la raillerie et mordait comme un singe. Les mémoires du tems sont pleins d'anecdotes sur ce Loritz, qui prit le nom de Glaréanus comme plus doux à l'oreille. Nous n'en citerons qu'une.

On disputait à Glaris sur la place qu'il occuperait dans une solennité littéraire : il n'était pas docteur, on ne pouvait donc le mêler parmi les savans à bonnets carrés, et il avait tant de science qu'on n'osait le reléguer parmi les maîtres ès-arts. Glaréanus apprend l'embarras du docte aréopage; alors il loue un âne, monte dessus, et se présente aux portes de l'assemblée au moment où l'on allait décorer quelques têtes du bonnet doctoral; président, récipiendaires, assistans, au bruit que font les écoliers qui ac-

compagnent Glaréanus, se mettent à la fenêtre, et alors une voix crie : « Glaréanus, où allez-vous ? — Je viens vous trouver, répond Loritz ; voilà deux mois que vous disputez si vous m'admettrez parmi les docteurs ou les maîtres ès-arts ; ma foi, las d'attendre, j'ai pris mon parti et vous prendrez le vôtre, sans doute ; car, regardez, je suis plus grand que vous tous de toute la hauteur de mon âne, et il vous sera aisé maintenant, j'espère, de me donner une place. »

Presque en face de Mollis est le village de Næfels, chef-lieu de la partie du canton catholique. Il faut s'y arrêter quelques instans, moins pour admirer la cascade qu'y forme le Rütibach et la position pittoresque du couvent des capucins, sur le Burgstock, aujourd'hui Mariebourg, que pour visiter le champ de bataille où la valeur suisse s'illustra dans le moyen âge. C'est là qu'en 1388 on vit trois cent cinquante Suisses, dont trente avaient été envoyés « en assistance et en consolation par les bons, fidèles et chers confédérés de Schwitz », selon la chronique de Tschudi, lutter pendant cinq heures avec quinze mille Autrichiens, charger onze fois leur cavalerie, la rompre, la culbuter, faisant autant

de blessures mortelles qu'ils portent de coups avec leurs haches d'armes, leurs massues hérissées de clous, leurs lourdes lances, leurs bâtons ferrés et leurs épées à deux tranchans. Le Toggenbourg, le Rhinthal, Schaffouse, Winterstein, Frauenfeld, Dissenhoffen, Baden, Broug s'étaient rangés sous les étendards du despotisme pour combattre la liberté helvétique. Les chefs autrichiens étaient les premiers capitaines du siècle, tous blanchis dans les combats, tous portant un nom illustre ; c'étaient le comte de Werdenberg, le seul qui manqua de courage dans cette mémorable journée ; les comtes de Toggenbourg, de Sax ; les barons de Bonstetten, de Thorberg, et le chevalier Jean de Klingenberg. Dans l'armée ennemie brillaient les enseignes de chaque province ou de chaque ville que la maison d'Autriche possédait près du Rhin, et autour du lac de Constance. Un moment, les Glaronnais, épuisés de fatigue, tout meurtris, tout sanglans, et désespérant de la victoire, s'étaient recommandés à Dieu ; les trompettes autrichiennes sonnaient déjà en signe de triomphe, lorsque apparaît une bannière sur la pointe de l'Alpe voisine : « Schwitz !

Schwitz! » crient les Glaronnais en relevant leurs massues; et soudain, animés d'un courage nouveau, ils s'élancent sur leurs ennemis : rien ne résiste à leur impétuosité. Schwitz! Schwitz! répètent les femmes en faisant rouler d'énormes quartiers de rochers sur les Autrichiens, qui fuient épouvantés, arrivent jusqu'au pont jeté sur la Linth, qui, trop frêle pour les porter, s'affaise, se brise, et couvre de ses débris les soldats qui se noient dans le fleuve. Jamais journée n'avait été si funeste à la noblesse autrichienne; on reconnut sur le champ de bataille, à leurs casques couronnés, cent quatre-vingt-trois comtes, barons et chevaliers; de ce nombre étaient le comte Ulrich de Sax, qui portait ce jour-là la grande bannière d'Autriche, et qui ne la quitta qu'avec la vie; le comte de Walraff de Thierstein, dont le père, deux ans auparavant, avait trouvé la mort à Sempach; le chevalier Jean de Klingenberg, sept Lenderberg, qui moururent de la mort des braves sans demander merci. Les bannnières d'Autriche, de Toggenbourg, de Montfort, de Stuttgard, de Schaffouse, de Zell, d'Uberlingen, de Winterthur, de Wesen et de Frauenfeld tombèrent

dans les mains des vainqueurs. Le soir, lorsque cette nuée d'ennemis eut été balayée, que le champ de bataille ne vit plus un Autrichien vivant, les Glaronnais se jetèrent à genoux pour remercier le ciel de cette grande victoire.

« Chacun, dit l'historien Tschudi, dont les ancêtres s'étaient trouvés à ce beau fait d'armes, se mit à réciter dévotement cinq *pater* et cinq *ave*, glorifiant Dieu et la bonne Vierge, saint Fridolin et saint Hilaire, leurs bons patrons, de ce qu'en cette journée, par leur grâce et secours, ils avaient sauvé leurs maisons, leurs biens et leur patrie. »

Glaris ne perdit que cinquante-cinq hommes, qu'on ensevelit dans le cimetière de Mollis. Chaque année, en commémoration de cette victoire, a lieu une procession qui parcourt les divers sentiers du champ de bataille, et fait le tour des onze pierres dressées à chacun des endroits marqués du sang des vaincus ; à la sixième la processsion s'arrête, et les descendans des héros de Næfels, la tête nue, entendent répéter les noms des cinquante-cinq de leurs concitoyens morts pour les sauver de l'esclavage. Un grand nombre de Suisses des pays voisins vient ce jour

en pélerinage à Næfels, où le réformé prie à côté du catholique ; c'est ordinairement un prêtre qui fait le discours. On a quelquefois accusé la religion catholique d'étouffer dans l'homme opprimé tout cri contre son oppresseur, d'être ennemie des formes républicaines et de haïr la liberté ; nous allons voir si ce reproche est fondé. Voici quelques-unes des paroles d'un capucin, prononcées à une de ces cérémonies annuelles : elles ne manquent certes pas de hardiesse.

« O Glaronnais! si jamais tu te rendais coupable d'indifférence pour le plus noble présent que t'ait fait la liberté, je dirais : Jette les yeux autour de toi ; vois ces nations voisines presque toutes courbées sous le joug du despotisme ; vois tous ces peuples nombreux recevoir la loi de quelques favoris du prince ; vois ce laboureur supportant le poids du jour, la faim, la soif, la famine, pour qui ne connut jamais ces maux ; vois la table de ces prétendus pères du peuple couverte de mets pour satisfaire la gourmandise des courtisans qui les entourent ; vois ce prince laisser les sangliers et les cerfs ravager les moissons d'un paysan esclave, enle-

ver à la charrue les hommes les plus robustes pour les traîner sur les champs de bataille ; puis jette les yeux sur tes vallées, et contemple tes concitoyens libres de fers, n'obéissant qu'à eux-mêmes, ne reconnaissant aucun maître : compare et bénis la Providence. O Suisse trois fois heureuse ! seule de toutes les nations à qui Dieu ait confié le précieux joyau de la liberté, comme autrefois aux Israëlites l'arche d'alliance : garde bien ce dépôt sacré, et songe que l'Éternel t'en demandera compte un jour. Ah ! si jamais nous venions à oublier que nous descendons de ces braves citoyens qui, en 1388, payèrent de leur vie la liberté de la patrie ; si jamais la tyrannie s'approchait de nos rochers pour nous crier, comme autrefois : *Chiens que vous êtes, voulez-vous donc vivre éternellement?* ô Glaronnais ! tournez les regards sur cette place consacrée par le sang des héros, et les élevez vers cette colline de Rauti, où l'immortel capitaine de Buhlen planta sa bannière pour rassembler ceux qui devaient être vainqueurs à Næfels, et qu'alors le souvenir de ces hommes héroïques vous enflamme d'une noble émulation, vous donne la force d'imiter leurs exploits, et de mourir s'il le faut comme eux ! »

Glaris, placé presque au centre du canton, baigné par les eaux vives et limpides de la Linth, qui coule le long de ses remparts, est emprisonné au milieu de rochers de formes et de hauteurs inégales. L'hiver, ces montagnes ne laissent arriver que quelques rayons pâles et brisés qui n'éclairent la ville que pendant peu d'heures.

Glaris a quelques jolis édifices, des maisons assez bien bâties, un pont d'une architecture remarquable, des rues larges et bien alignées, entre autres celle qui traverse en partie la ville et aboutit au faubourg ; une vieille cathédrale, et une chapelle bâtie sur une colline et consacrée à saint Félix et à saint Régula. Près de là est une caverne où ces deux soldats de la légion thébéenne passèrent quelque tems. Un bon paysan voulait à toute force nous faire voir l'empreinte des doigts de ces deux saints, que le tems n'a pu, selon lui, effacer entièrement : croyance superstitieuse dont l'illustre Scheuhzer s'était moqué long-tems avant nous. A Glaris, comme dans presque toutes les villes qui conquirent leur liberté les armes à la main, le voyageur aime à contempler les monumens décorés des armoiries

de ceux qui arrachèrent leur patrie à l'esclavage, de ces hommes généreux qui sacrifièrent leur vie et leur fortune pour le salut de leurs concitoyens : nulle part il ne trouvera de ces noms rassemblés en plus grand nombre que dans le tableau qui décore la salle du petit conseil. Mais ce qu'on aime surtout à admirer ici, c'est une école d'industrie pour les enfans pauvres, dont Escher avait conçu le plan, et qu'une commission de charité, à la tête de laquelle M. de Fellenberg ne pouvait manquer de se placer, vient d'exécuter avec cette volonté persévérante qui a sa source dans un principe tout religieux. Un des élèves de l'institut d'Hofwil, né dans le canton de Glaris, est à la tête de cette institution. Les enfans y sont reçus depuis huit ans jusqu'à dix; ils la quittent entre seizé et dix-sept, époque où la loi de leur pays les croit capables de délibérer sur les objets de législation intérieure, comme membres d'une assemblée souveraine.

C'est à Glaris, à Mollis surtout, et dans les vallées environnantes, que se fabrique ce fromage connu sous le nom de *schabziger*, et qu'on regarde comme l'une des richesses principales du canton. L'aubergiste du *Petit-Cheval*, qui

nous en servit à dîner, ne tarissait pas sur le compte de cette production nationale; il mettait, comme on pense bien, son schabziger au dessus du Chester, du Roquefort, du Mont-d'Or, dont il n'avait probablement jamais goûté. Nous n'étions pas tout-à-fait de son avis; mais son enthousiasme était si vrai, si naturel, qu'il y aurait eu de la cruauté à le contredire. Son fromage était si dur, que notre couteau avait de la peine à l'ébrécher. L'aubergiste riait de nos efforts, et était tout triomphant. A ses yeux, cette dureté était une qualité de plus qui distinguait le schabziger de tous les fromages du monde, comme sa couleur et son odeur.

Le mélilot bleu, qui entre dans la composition du schabziger, se cueille dans les vallées, sur la croupe, sur le flanc des montagnes, et sur la crête de rochers inaccessibles. Rien n'intimide le faucheur alpestre qui va à la chasse des herbes odoriférantes comme le paysan de l'Oberland à la chasse du chamois, et l'une n'est souvent pas moins dangereuse que l'autre. Après s'être muni de vivres, d'eau-de-vie, de tabac à fumer, il part. Derrière sa provision de pain il attache ses crampons; dans sa ceinture

de peau il place la dalle dont il se sert pour aiguiser sa faux ; ses souliers sont garnis intérieurement de paille hachée pour préserver ses pieds des secousses trop violentes lorsqu'il escalade les pics ; ses guêtres sont déboutonnées par le bas pour rendre sa marche plus libre. Tel est le vêtement du faucheur des Alpes, qu'on aperçoit souvent sur le flanc des montagnes, coupant, avec une merveilleuse dextérité, les herbes qu'il entasse, lie fortement comme des bottes de foin, et jette ensuite dans la vallée, où il les retrouve et les transporte à la ville la plus prochaine. Il gagne, à ce périlleux métier, 20 à 25 sous par jour. Quand l'hiver est venu, il va chercher fortune ailleurs ; on le retrouve suspendu par des cordes au dessus d'abîmes affreux, où il pousse, à l'aide de longues perches, les troncs d'arbres qui, en tombant, sont arrêtés sur leurs bords, et qu'on fait flotter ainsi depuis le lac de Klônthal jusqu'au village de Nestall. Quand cet homme a amassé quelque argent, il renonce à sa vie aventureuse, et se marie avec une jeune fille, dont le père n'a souvent lui-même, pour toute fortune, qu'un chalet, une petite prairie, et le lait de deux ou trois va-

ches qu'elle va vendre dans la vallée, son chapeau volant au gré du vent, et un bâton pointu à la main. Un peintre aurait tort de venir ici chercher des têtes d'étude.

Le luxe n'a point encore pénétré dans ces vallées. Le Glaronais forme peu de désirs ; il croît à une Providence, et ne lui demande, dans sa prière du matin, que son pain quotidien. Les maisons des riches propriétaires ne se distinguent de celles des simples paysans que par des contrevens peints en vert.

Le costume national est simple comme l'habitation. Le pâtre porte une espèce de camisole de lin, derrière laquelle pend un capuchon qu'il relève quand il pleut. Le pantalon large des vieux Suisses a été remplacé par le pantalon serré.

Les deux grandes époques de la vie chez ce peuple alpestre sont le baptême et le mariage, qu'ils célèbrent par de joyeuses et abondantes libations.

Parlons ici des *visites nocturnes*, contre lesquelles se sont élevés vainement la voix des magistrats, la sévérité des lois, et les anathêmes des théologiens.

Dès qu'une jeune fille a touché le cœur d'un

garçon, elle accepte ses hommages, et le soir même elle laisse la porte de sa chambre ouverte et attend son amoureux.

Il ne tarde point à arriver. La jeune fille est occupée à quelque ouvrage de femme ; le galant s'assied à ses côtés, lui offre des fleurs, des gâteaux, du miel, et alors commencent les entretiens d'amour. Après trois ou quatre heures de conversation, on se sépare. Le lendemain, les jours suivans, souvent pendant plus d'une année, le jeune homme revient à l'heure accoutumée, et toujours il trouve la porte ouverte. Les parens se garderaient bien de la fermer : cela donnerait à penser; on jaserait; on dirait que la jeune fille ne sait pas garder son honneur, et qu'il faut à son innocence des verroux et des serrures. Quelquefois une simple cloison de bois la sépare de la chambre de sa mère, qui peut entendre la conversation et jusqu'aux baisers des amoureux.

Pendant les premiers mois, les heures de la nuit s'écoulent en doux propos, auxquels la jeune fille met fin, quand elle veut, en éteignant sa lampe pour aller se coucher; mais peu à peu elle prend goût à ces entretiens, se familiarise avec

son amant, se couche en sa présence, et souvent lui permet de se placer à ses côtés, mais tout habillé, dit la chronique, qui ajoute que la nuit se passe en agaceries innocentes. Il faut avouer que la situation est singulièrement périlleuse, et cependant il est rare que nos amoureux succombent : la jeune fille sort de son lit aussi pure qu'elle y est entrée. Quelquefois pourtant la tentation est trop vive ; on se repend, mais trop tard, de son imprudence, et les pleurs et le repentir arrivent avec le point du jour *. Du reste, si les lois sont ici indulgentes pour les faiblesses amoureuses, elles forcent le suborneur à épouser celle qu'il a séduite quand la faute est apparente ; que si la voix publique l'accuse seule, elles prononcent alors une légère amende contre le coupable. Mais la jeune fille pleurera bien amèrement la perte de son innocence, lorsque le jour de son mariage elle ne pourra orner ses cheveux ni de fleurs ni de ru-

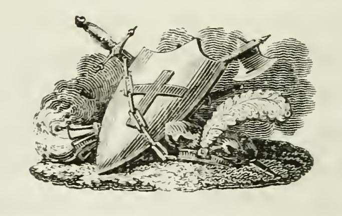
* Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui pourraient nier la vérité de ces détails, à l'ouvrage du colonel Weiss, qui a pour titre *Essais philosophiques*. Nous n'oserions citer ici la peinture qu'il fait des *Visites*.

bans, qu'elle sera obligée d'appeler en secret le pasteur et d'entrer de nuit dans l'église pour faire bénir son union. La crainte seule d'un semblable châtiment est presque toujours la sauve-garde de la vertu de la jeune vierge. Dans les communes de Glaris, de Mollis, de Schwanden, de Matt et de Luchsingen, dont la population forme la moitié environ de celle du canton, on ne compta, de 1786 à 1791, que six enfans illégitimes. Hâtons nous de dire que ces visites nocturnes, jadis en usage dans toute la Suisse allemande, deviennent moins fréquentes de jour en jour, soit que la voix des magistrats et des prêtres soit plus puissante aujourd'hui, soit que le cœur ait perdu de sa primitive innocence en comprenant le danger des visites nocturnes. Il n'y a pas long-tems que le grand conseil de Berne, en fermant cette maison de bains où la vertu de l'étranger faisait si souvent naufrage, a porté des peines sévères contre les parens qui laisseraient leurs filles recevoir de nuit leurs amans.

On sait que Zwingle fut long-tems curé à Glaris, où il vint prêcher l'Evangile. Après l'avoir entendu, les habitans brisèrent les images des saints, renoncèrent à la confession auricu-

laire, et embrassèrent la réforme. Quand l'œuvre religieuse eut été consommée, Zwingle fit ce qu'avait fait Luther, il se maria. Du moins il ne prit pas la première femme qui se présenta; il épousa la veuve d'un citoyen distingué, Catherine Rheinart, femme de mœurs exemplaires. On connaît la fin tragique de Zwingle, qui, pris la hache à la main et le casque en tête à la journée de Cappel, fut massacré impitoyablement par les catholiques. Il eût pu facilement éviter la mort. « Dis un *ave Maria*, lui crièrent les soldats ennemis, et nous t'accordons la vie. » Zwingle détourna la tête. « Meurs donc, hérétique damné, » et ils le percèrent à coups de dague. Le lendemain, lorsque les vainqueurs parcoururent le champ de bataille, ils reconnurent le curé de Glaris, le dépouillèrent de ses vêtemens, et alors on entendit de tous côtés répéter : « Qu'on juge Zwingle! qu'on juge l'hérétique! » Aussitôt plusieurs chefs d'armes s'avancent et forment un tribunal. On apporte le cadavre qu'on place debout, et que la lance d'un soldat empêche de tomber. On l'interroge, on le condamne, on lui lit la sentence, puis on allume un bûcher, et le corps de l'héré-

tique y est précipité. L'histoire a justement flétri cette farce impie et cruelle; elle a donné des larmes à ce réformateur, qui fut doux, tolérant, et n'eut ni le cœur froid de Calvin, ni la tête follement exaltée de Luther. La journée de Cappel vit périr à la fois le frère, le fils, le gendre et le beau-frère de la veuve de Zwingle.



— N° XXV. —

LA VALLÉE DE KLONTHAL,

GESSNER. LE RANZ DES VACHES.

Ces accens affectèrent mon esprit d'une manière si agréable, qu'il me serait impossible d'exprimer le ravissement ni la situation extatique dans lesquels je me trouvai en l'écoutant.

TABENNE, *Recherches sur le Ranz des Vaches.*

GESSNER aimait la *vallée de Klônthal* dont les formes mélancoliques s'accordaient si bien avec sa pensée habituellement rêveuse.

Il n'y a pas long-tems qu'il existait encore des vieillards qui se rappelaient avoir vu ce poète assis sur quelques débris de rochers et plongé dans une douce extase. Un pélerinage au Klônthal est donc d'obligation pour tous les amis de Gessner ; ici point de dangers à courir, mais point de grandes scènes de la nature à con-

templer : c'est tout simplement une page des *Idylles* mise en action.

Rien de plus champêtre que la position de *Riedern* dont les chaumières séculaires sont tantôt attachées à des roches comme de véritables nids d'oiseaux, et tantôt cachées par d'épaisses touffes de feuillage. Ici la vie ne fait pas beaucoup de bruit ; il faut la chercher, et sans les assauts impétueux de la Löntsch on pourrait regarder ce petit village comme une nouvelle Thébaïde, habitée par de nouveaux solitaires. Une forêt de hêtres et d'érables s'étend depuis Riedern, et s'épaissit aux pieds d'âpres rochers à travers lesquels bondit la Löntsch. Le chemin suit les inextricables détours de ce torrent, tantôt nu et déchiré, tantôt touchant les parois de l'abîme, tantôt embarrassé de broussailles ou paré de verdure, et s'éloignant assez du lit de la Löntsch pour que l'oreille n'entende plus qu'un bruit sourd comme celui du tonnerre qui expire dans le lointain. C'est à travers cette espèce de labyrinthe que l'armée russe par un tems noir, fuyait en.... pour gagner Glaris après avoir traversé des montagnes où les chasseurs de chamois n'avaient point encore mis le

pied, tombant par bandes dans des abîmes recouverts d'une neige trompeuse, ou glissant dans le fleuve qui les entraînait tout armés; retraite affreuse où le soldat russe n'eut souvent pour se nourrir que les cadavres de ses chevaux et les bouleaux rabougris des rochers! Après une heure de montée, on voit s'ouvrir une délicieuse vallée; le tableau qui s'offre alors est tout entier dans le genre de Salvator Rosa : à gauche le Glârnisch soulève ses parois unies à 6000 pieds de terre, à droite le sombre Wiggis, au fond le Pragel, au milieu les transparentes eaux d'un lac qui réfléchit sur sa surface bleue verdâtre toutes ces images si disparates. Après avoir dépassé un bois de hêtres, on continue de gravir la rampe du Glârnisch à travers des masses de rochers, entre lesquels croissent des arbustes des broussailles et que recouvre quelquefois une mousse du plus beau vert, et on arrive en face du rocher qui sert de piédestal à deux blocs plus petits, qu'ombragent quelques arbres touffus. C'est non loin de là que Gessner aimait à s'asseoir au sein d'un repos qu'interrompait à peine le bruit d'une cascade voisine. Nul site n'est plus propre à élever

l'ame vers le Créateur, à la nourrir de pensées religieuses ou poétiques ; dans nul endroit on n'est mieux placé pour admirer les jeux de la lumière au moment où se couche le soleil, les flottemens des ombres à travers les rochers, l'immobilité du lac, la coloration des cimes des Alpes et les oppositions de leurs sommets et de leurs parois. On respire dans cette solitude avec plus de liberté; la vie y est plus pleine, plus entière, et l'on ne s'étonne pas que la nuit y ait surpris plus d'un voyageur. Il y a quelque tems déjà, que deux admirateurs du Théocrite allemand, l'un trésorier du canton de Glaris, l'autre professeur à Rapperschwil, visitèrent cet élysée, et voulurent y laisser le souvenir de leur passage : ils consacrèrent l'un de ces blocs de pierre à Gessner ; la dédicace est simple, et tout-à-fait dans le goût antique :

SALOMON GESSNERN
WOLTE DIE NATUR
EIN DENKMAL
STIFTEN UND SIE
LIESS HIER SEINEN
NAMEN VEREWIGEN
DURCH

1788. Z. B.

La nature voulait ériger ici un monument à Salomon Gessner et elle a permis qu'il fût consacré par Z. et B.

Comme eux nous désirâmes payer notre tribut d'admiration à l'auteur de *la Mort d'Abel*, et, obscur voyageur, nous plaçâmes notre nom au bas de cette inscription. Ce n'est qu'à regret qu'on s'éloigne de cette belle vallée, asile du repos, des douces méditations, des molles rêveries! Il faut partir : les grandes ombres qui s'étendent, comme dans Virgile, sur les montagnes, nous avertissent que la nuit va venir; adieu donc à ces vertes prairies! adieu à ces arbres qui murmurent si doucement! adieu à ce lac si tranquille! adieu à ces pics si élevés! adieu à Gessner!

Nous traversons ce pont jeté si mélancoliquement sur la Löntsch, vers la rive orientale du lac, car c'est le chemin qu'il faut suivre, et déjà l'aspect de la nature a changé. On côtoie de noirs précipices, on marche sur des rochers fracassés, sur des tertres prets à s'ébouler; on tremble que quelque éjection de montagne ne vienne vous emporter tout à coup. Mais le danger ne dure qu'un moment; il cesse

dès qu'on atteint les riantes prairies du *See rüti*: c'est là qu'on retrouve le mouvement et la vie qu'on avait un moment perdus. De petites lumières qui brillent de loin comme des lucioles à travers les vitres des chalets annoncent que la vallée est habitée. Si vous vous êtes égaré, si vous avez besoin de repos, si vous avez faim ou soif, allez frapper à la porte de l'une de ces cabanes, sans craindre de troubler les occupations de la famille ou d'interrompre les récits dont elle abrége la veillée. Le chien du berger a entendu de loin vos pas; il vous annonce par ses aboiemens répétés; et comme le passage d'un étranger est un événement dans ces régions solitaires, c'est à qui viendra réclamer le bonheur de vous recevoir et de vous héberger. On se dispute votre conquête, on vous accable de questions, et vous n'avez pas le tems de répondre que sur une table de buis poli se pressent toutes les friandises du ménage, et le miel, et le beurre, et le lait caillé; on croit remplir en vous recevant un précepte de l'Evangile dont l'observance donne de longs jours dans cette vie et dans l'autre les joies du ciel. Vous n'avez pas besoin de demander qu'on vous réveille de

bonne heure. A la pointe du jour, voilà les pâtres qui partent en chantant pour les hauts pâturages. Le lever de l'aurore est ici plein de splendeur : c'est le moment d'étudier ces luttes si brillantes des ténèbres et de la lumière, quand la cime du Glärnisch est toute rougeâtre comme un volcan, et que sa base et le reste du paysage reposent dans l'ombre. La lumière ressemble alors à une mer dont chaque ondulation éclaire un nouvel objet : on la voit se glisser par lames entre les rochers, filtrer par réseaux entre les arbres, s'étendre et s'enfler comme des flots agités : spectacle aussi magnifique par ses pompes brillantes, qu'amusant par ses scènes fantastiques et bizarres.

La rosée dans ces hautes régions est plus lente à sécher : aussi le matin y dure-t-il plus long-tems. On marche par une atmosphère humide et sur un tapis de perles pendant une heure environ que dure le voyage à travers les prairies qui s'étendent jusqu'au *Pragel*. Ces prairies sont moins riches, moins luxuriantes que celles de l'Argovie, mais elles n'étalent point des nappes uniformes, car elles sont sou-

vent coupées par des groupes d'érables, de cerisiers, par des chutes d'eau, des cascades et des rochers. On atteint la vallée de la Linth: un chemin à droite conduit à Glaris, qu'on n'aperçoit point encore, caché qu'il est par les accidens du terrain ; partout le pied heurte d'énormes débris de rocs qui tombèrent du Glärnisch en 1593, lors de ce tremblement de terre qui porta la désolation dans ces vallées paisibles.

Dix heures n'avaient point encore sonné, l'air était d'une grande pureté, les plantes répandaient un parfum enivrant, et sans les montagnes dont les ombres venaient presque toucher nos pieds, on eût pu se croire sous le ciel embaumé de Naples. Assis sur le tronc déchiré d'un arbre, nous rêvions sans pensées d'avenir ni du présent, lorsque nous fûmes tiré d'un repos si doux pour les sens par les premières modulations de cet air national qui, chanté sur une terre étrangère, mouille les yeux de l'enfant de la Suisse en lui rappelant ses montagnes, et lui donne le *mal du pays*. C'était le Ranz des vaches qu'on ne chante que sur les Alpes, et

que nous entendions alors pour la première fois. Nous savions par cœur cet air que Grétry a placé dans l'ouverture de son *Guillaume Tell ;* nous avions l'imagination remplie de tout ce qu'en ont raconté les voyageurs : mais nous avouons qu'alors seulement nous connûmes tout ce qu'il y a de magique dans ces sons simples comme la nature qui les inspira, sans ornement, sans parure, et pourtant pleins de grâce et d'harmonie, qui s'échappaient des lèvres du musicien, tantôt brusques et précipités, tantôt lents et doux, qui partaient d'une montagne, fuyaient sur une autre, s'éloignaient, se rapprochaient, allaient se perdre d'échos en échos, et auxquels le tintement des clochettes, le bruissement des arbres, le murmure des ruisseaux, les cris des pâtres qui s'appelaient d'un Alpe à l'autre mêlaient leurs harmonies diverses. C'était une simple bergère qui chantait alors le *Kühreïen;* l'art ne lui avait sans doute donné aucune leçon, et pourtant jamais les variations de Rode exécutées par Mlle Sontag n'avaient fait sur notre ame une impression plus vive que les modulations de cette jeune fille, qui avait bien aussi sa coquetterie,

car elle écoutait l'écho qui répétait ses notes, puis recommençait, puis s'arrêtait encore, et de ce désordre de chant, peut-être étudié, tirait des effets aussi extraordinaires que ravissans. En vain essaierions-nous de donner une idée de cette musique alpestre; les notes que nous avons rassemblées ici la reproduisent dans sa pureté primitive : mais qu'on ne tente pas de la chanter ou de la jouer; c'est un air fait pour la Suisse, il lui faut un cadre local, des montagnes, des rochers, des torrens, de vieux sapins, des troupeaux.

Le *Kühreïen* est un petit poëme charmant de composition. C'est, après la prière, les premières paroles qu'on apprend dans les montagnes à la jeune fille, qui l'étudie long-tems, en rêve la nuit, le répète tantôt auprès d'une cascade, tantôt dans le fond d'un rocher, tantôt au bruit d'un torrent, et après ces divers essais, se hasarde à le chanter. Le mode musical en est presque toujours le même; la phrase poétique seulement varie un peu. C'est un tableau qu'on ne saurait traduire dans aucune langue, parce qu'il tire presque tout son charme de ses diminutifs,

de ses vieux mots nationaux et de sa physionomie tout entière du moyen âge.

Voici une analyse succinte de ce drame pastoral :

Un pâtre conduit ses vaches sur les Alpes d'été, il chemine, chemine; tout à coup voilà un torrent qu'il faut passer.... Comment le traverser? Il envoie Pierre, son camarade, vers le curé.

« Il nous faut passer le torrent, dites-nous une messe.

» — Je le veux bien, mais vous me donnerez un petit fromage gras.

» — Envoyez-nous votre servante, nous lui donnerons un bon fromage.

» — Ma servante! elle est trop jolie, vous la garderiez.

» — N'ayez pas peur; de trop l'embrasser il faudrait nous confesser peut-être, et de prendre le bien de l'église nous ne serions jamais pardonnés.

» — Va-t-en, Pierre, je dirai pour vous un *Ave Maria;* mais venez souvent me visiter... »
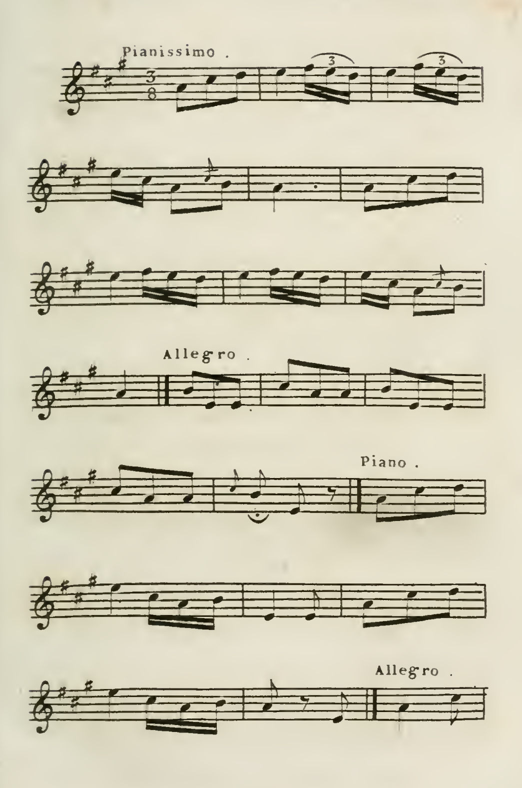
Pierre part, il retrouve son compagnon; le

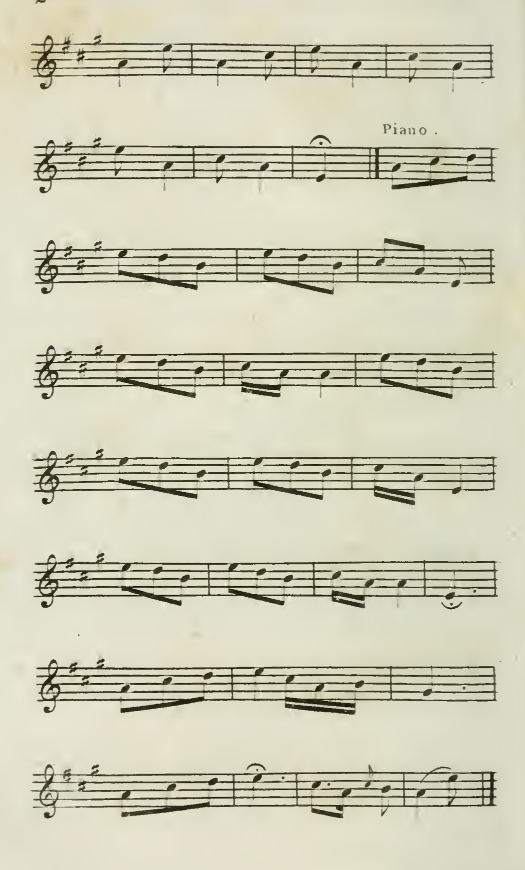
troupeau passe le torrent : arrivés au chalet, la chaudière est toute pleine avant qu'ils aient trait la moitié des vaches.

Chaque canton a son Kühreïen particulier qui ne diffère que fort peu des autres : celui des montagnes de Fribourg est le plus joli de tous, peut-être ; nous le plaçons ici.



LE KÜHREÏN (Ranz des Vaches)




Piano .

— N° XXVI. —

LA VALLÉE DU LINTHTHAL.

LE PENTENBRUCK.

Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.

Lucret., liv. V, v. 1191.

Quel spectacle ! la pluie, la neige, les vents, le tonnerre, une nature terrible, menaçante.....

Glaris est comme une halte pour aller à la découverte des merveilles naturelles ; on pourrait, ainsi que nous le fîmes, y passer plusieurs jours, et s'éloigner sans avoir tout vu. On se lasserait plutôt d'admirer, que la nature de créer, pour nous servir d'une expression de Pascal. Aime-t-on les montagnes ? Elles forment ici comme un vaste cirque : c'est le Schilt, haut de sept mille pieds ; c'est le Glärnisch étalant sa large plaie formée par l'éboulement de 1593 ;

c'est l'âpre Wiggis, dont le *schein* peut être atteint en quelques heures; c'est le Selbstsanft, dont les parois contournées, abruptes, dangereuses pour un pied inhabile, furent franchies en 1798 au pas de charge par les soldats français; c'est le Kammerstock et ses mille escaliers de rocs, au milieu desquels resplendit la cime argentée du Dôdi; c'est le Fissmatt, et l'Alpe fleurie de Baumgarten, et l'Altenohren; c'est le Balmwand avec sa belle chute du Stübi; c'est le Freyberg, où il est défendu de chasser sans permission, et où jadis, lorsqu'un habitant de la vallée se mariait, des chasseurs allaient, par ordre du magistrat, tuer deux chamois qu'ils offraient aux jeunes époux, en gardant la peau pour salaire; c'est le Guppen au haut duquel est une *fontaine de Mai*, qui, dit-on, ne coule qu'à la venue du printems.

Préfère-t-on les cascades? il y en a sur toutes les montagnes; quelques-unes qui tombent à petit flots, d'autres en vastes nappes, d'autres comme un torrent furieux, tels que le Leugelbach qu'on aperçoit au milieu des bouquets de hêtres qui l'entourent et dont les eaux ont toute la limpidité du cristal. Le ruisseau de Dornhaus

en produit trois magnifiques dans la vallée de la Linth, qu'il faut visiter si l'on aime les brusques oppositions, les contrastes inattendus, les scènes extraordinaires, les bouleversemens, le fracas des torrens, le mugissement des eaux.

Il n'y a pas long-tems que les fréquens débordemens de cette rivière causaient la ruine et souvent renversaient le toit de l'habitant de la vallée. Grâce aux travaux de M. Schindler, il n'a plus à redouter les fureurs de ce torrent. Contenu dans un lit nouveau qu'emprisonnent de fortes digues, il roule paisiblement ses eaux. M. Schindler a continué l'œuvre du philantrope Escher, auquel les Glaronais se proposent d'ériger sur le Biéberlikopf un monument, pour avoir comblé ces immenses marais dont les miasmes tuaient chaque année un grand nombre d'individus.

Le Linththal forme deux vallées, le Grossthal (la grande vallée), et le Kleinthal (la petite vallée ou la vallée de Sernft). Le Grossthal est peuplé de jolis villages et qu'il faut plusieurs jours pour visiter. On ne doit pas oublier Zufinghen, Asslen, dont les clochers brillent au

milieu de fraîches prairies; Luchsingen, sur les bords de la Linth impétueuse, et auprès duquel est un bain d'eau minérale qui sort d'un rocher et est conduite par des canaux de bois dans le village, mais dont on ne fait plus usage aujourd'hui. Avant, on a traversé Mitlödi comme perdu entre d'énormes montagnes; Schwanden au confluent de la Linth et de la Sternft, où se tiennent les assemblées générales des réformés, et qu'on croit avoir été jadis habité par les Suanets, peuplade alpestre.

La situation de *Schwanden*, à l'embranchement de trois vallées, est tout-à-fait romantique. On a de ce village des contrastes qui plaisent à l'œil; d'un côté on aperçoit l'âpre Guppen, de l'autre des montagnes boisées; la Sernft écume autour du rocher de Sool et la Linth à travers des champs de verdure.

Leugelbach est assis au pied d'une montagne couronnée par un petit lac d'une demi-lieue de circuit, l'Ober-blegi-see, qui donne naissance, par un abîme invisible, au torrent dont Leugelbach tire son nom.

Au pied de Luchsingen, la vallée se rétrécit; à Hatzingen, le paysage, de riant qu'il était,

devient sombre et sauvage : on traverse à chaque instant des lits desséchés de torrens.

La petite vallée du Kleinthal, moins peuplée, moins agréable, n'a que deux villages, Elm et Matt. Elm est enfermé entre de hautes montagnes dont l'une, le Falzhüber, est percée à jour dans une de ses parties. Cette brèche se nomme dans le pays le *Trou de Saint-Martin*. Au printems et en automne, ce village est pendant plusieurs semaines couvert de ténèbres visibles, comme dit Milton : les rayons du soleil étant interceptés, la brèche de Saint-Martin est comme un fanal qui pendant cette longue nuit éclaire quelques heures Elm et ses habitans.

Nous parcourions cette vallée de Linththal où la nature a rassemblé des beautés si diverses, et dont la peuplade hospitalière accueille le voyageur comme dans les vieux tems d'Homère, en lui offrant le vin le meilleur, le lit le plus doux, les fruits les plus exquis, le laitage le plus odorant. Nous allions visiter le Pentenbrücke ; nous avions dépassé Linththal, lorsque presque en face du Festbach nous fûmes obligé de nous réfugier dans un chalet, pour échapper à un orage

qui nous menaçait. C'était la première fois que depuis notre entrée en Suisse nous allions être témoin d'un pareil spectacle, que nous appelions de tous nos vœux, car nous étions admirablement placé pour l'étudier à loisir; à l'abri de toute crainte et de tout danger, comme ce spectateur dont le poète latin vante le bonheur, et qui, d'un lieu élevé, jouit d'un naufrage sur une mer en courroux! Le soleil se cacha d'abord; l'atmosphère tiédit, l'air, qui était de feu et dans un absolu repos, souffla et fraîchit comme le matin au lever du jour. On vit alors le ciel se charger de nuages cendrés qui se rapprochaient, s'unissaient, s'avançaient et se posaient sur la cime des rochers, où ils demeuraient immobiles. Peu à peu les ombres qu'ils créaient s'allongeaient sur les flancs des montagnes, en dérobaient d'abord une partie, puis finissaient par les envelopper entièrement.

Ces nuages, poussés du fond de l'horizon, marchaient avec une incroyable vitesse; ils eurent bientôt envahi le cercle des montagnes : il y eut alors un instant où un voile épais de vapeurs, se balançant sur toutes les Alpes, en

imitait les formes bizarres : moment solennel où l'œil se reposait, et où de délicieuses jouissances étaient en revanche accordées à l'oreille, car il y avait obscurité complète, et tout était bruit dans la nature. Les vents soufflaient avec furie entre les croupes des montagnes, les arbres s'agitaient violemment, les torrens roulaient plus impétueux, les coups des cascades étaient plus tumultueux et plus saccadés. Tout à coup un éclair livide traversa ces ténèbres si bizarrement groupés, illumina de couleurs prismatiques toutes ces têtes de montagnes, qui paraissaient sortir du chaos, et aussitôt le tonnerre gronda. Il faut l'avoir entendu dans ces hauts lieux, roulant de vallons en vallons, imitant le bruit d'un char, le retentissement d'une cimbale de cuivre, l'explosion instantanée du canon, puis s'apaisant, éclatant de nouveau en coups brusques et multipliés et expirant d'échos en échos dans le lointain, pour se faire une idée de tout ce qu'il y a dans ce bruit de solennel, d'effrayant, de sublime! C'est dans ces régions élevées qu'on peut apprécier la justesse de ces figures de nos livres saints, où le tonnerre est appelé le ministre des vengeances éternelles.

Dans nos grandes cités, ce bruit n'est qu'un vain son qui se perd au milieu du tumulte de la vie; mais sur ces Alpes isolées il produit sur l'imagination l'effet de l'étincelle électrique sur le corps humain. Après quelques coups de tonnerre, la lumière revint; toutes ces ombres qui obscurcissaient les objets se dissipèrent, et l'on aperçut le Dödi et les montagnes voisines couvertes d'un manteau de perles, car on ne saurait donner un autre nom à ces vapeurs flottantes autour de ces colosses quand la lumière venait à les traverser. Les Alpes les plus rapprochées se dégagèrent à leur tour, et un autre spectacle commença. On eût dit que toutes les cataractes du ciel venaient de s'entr'ouvrir. Le vent avait cru de force et d'impétuosité; il balayait, à travers l'espace, des flots de grêle qui allaient rebondir sur les pierres des rochers, et retombaient en pluie de diamant dans la vallée; tous ces colosses étaient changés en réservoirs, d'où s'épanchaient des torrens d'une eau noirâtre; la cascade du Festbach, enflée prodigieusement, battait à grands coups son lit de rocs. Un moment on eût pu croire à un nouveau déluge; mais enfin cette tempête s'a-

paisa, le soleil reparut, les montagnes reprirent leur parure ordinaire, et il ne resta dans l'air qu'une légère agitation.

Nous reprîmes alors le chemin du Pentenbrücke en passant devant les deux cascades de Festbach et du Schreyenbach, qui ne laissaient plus tomber que des eaux bourbeuses, et après une heure environ de marche sur une corniche très-roide, nous atteignîmes le rocher où repose une des piles de ce pont si merveilleux. Un voyageur nous avait devancé. Debout au milieu du pont, son œil paraissait plonger avec délice dans un gouffre de deux cents pieds de hauteur, au fond duquel mugissait un torrent enflé par la pluie qui venait de tomber avec tant de force.

Qu'on juge de notre surprise lorsque, dans cette figure en extase, nous reconnûmes notre jeune écolier d'Oxford, tout trempé comme s'il fût sorti de l'eau, mais qui ne pouvait détacher son œil de cet épouvantable abîme, dont il n'était séparé que par un frêle parapet! et en vérité ce spectacle était d'une beauté inexprimable. C'était le chaos et toutes ses horreurs. L'apparition d'un homme dans cette vaste so-

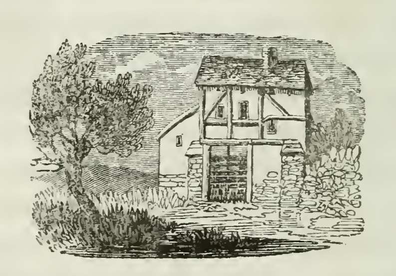
litude, au milieu de tous ces débris, et après un orage semblable, l'arracha enfin à sa muette contemplation ; il leva les yeux et jeta un cri. Jamais reconnaissance, on l'avouera, n'eut lieu dans un site plus propre à réveiller toutes les sympathies. On eût dit des amis qui se retrouvaient après un naufrage. Notre première question fut de lui demander comment il n'avait pu trouver un abri contre l'orage. « Il me surprit, dit-il, à deux milles d'ici, et en vérité j'ai cru un moment avoir le sort de ce pauvre diable de poète que le vent faillit emporter. Si les flancs de ce noir rocher, où la main de l'homme attacha ce pont affreux, ne m'eussent offert un asile, je risquais de ne plus revoir les bords de la Clyde. Mais jamais mourant n'eût emporté le souvenir d'un plus beau spectacle ; beau comme la marée d'équinoxe de Walter Scott ! Je ne regrette que mes cailloux roulés du Rhin, mes fossiles, que j'ai été obligé de jeter comme on fait au moment d'une tempête pour alléger le bâtiment. Voyez, dit-il en ouvrant l'orifice de son sac où il ne trouva que quelques fragmens de quartz, mais sans l'étiquette du naturaliste, car l'humidité l'avait effacée, ce qui fut pour

lui le sujet d'une douleur nouvelle! Peu s'en est fallu, ajouta-t-il, qu'un malheur plus grand peut-être ne m'arrivât. J'ai vu le moment où, pour rendre ma marche plus leste, j'allais être obligé de jeter des trésors plus précieux que toutes les cornes d'Ammon, que j'avais recueillies avec tant de peine; » et alors ses doigts détachèrent les boutons de son gilet, et il sortit de son estomac une liasse de papiers tout enfumés, tout frippés, tout humides... « Quoi! lui dis-je, des diplômes, des chartes? — Non, nous répondit-il, mais des lettres des grands hommes de la Suisse : j'ai du Luther, de l'Erasme, du Calvin, du Mélancthon. »

Alors il déroula ses lettres, véritables manuscrits d'Herculanum, dont la pluie, plus cruelle que le tems, avait altéré les caractères et endommagé plusieurs signatures. Le plus pressé eût été sans doute, pour notre antiquaire, de sécher ses vêtemens humides; mais il s'oubliait pour ne penser qu'au sort de ces autographes, à jamais perdus s'il était obligé de les porter plus long-tems avec lui, mouillés comme ils l'étaient. Il les déploya donc l'un après l'autre, et les étendit avec précaution sur les rochers

voisins pour les exposer au soleil. Heureusement ses rayons étaient encore assez chauds; nous n'attendîmes pas long-tems. Il rassembla ses trésors, et nous partîmes. Il venait d'Uri, et comme nous, cette fois, il se proposait de passer le Clusen pour gagner Altorf.

Nous allâmes coucher à peu de distance du Pentenbrücke, dans un joli chalet, où l'hôte se hâta d'allumer un feu formé de quelques herbes vénéneuses qu'on a coutume d'arracher à cette époque de l'année, telles que la grande jacobée des Alpes, la gentiane jaune, le mégéreon, l'aconit, dont la flamme claire et brillante eut bientôt séché les vêtemens de notre compagnon de voyage.



— N° XXVII. —

ÉCONOMIE DES ALPES.

LA CHASSE AUX CHAMOIS.

—

L'aspect continuel des rochers, des précipices, donne aux chasseurs une teinte de mélancolie romanesque.

WISS., *Voyage dans l'Oberland.*

Il n'était pas nuit encore, et notre hôte était un de ces braves habitans des montagnes qui aurait pu faire un cours d'agriculture pratique aussi bien que Thouin lui même. Il y avait longtems que nous voulions connaître l'économie alpestre de ces montagnes; le ciel nous servait à souhait. Assis autour de l'âtre, nous écoutâmes notre orateur à cheveux blancs pendant près d'une heure, et avec un inexprimable plaisir. L'écolier d'Oxford lui-même, en l'entendant parler, sembla oublier ses pensées habi-

tuelles d'archéologie ; nous regrettions seulement que M. de Wurmser ne fût pas avec nous.

« Il y a diverses sortes d'Alpes, nous disait notre hôte : les Alpes printannières, que le bétail fréquente depuis le mois de mai jusqu'à la Saint-Michel ; les Alpes escarpées, où il passe les plus grandes chaleurs de l'été. Les Alpes où l'on met les vaches à lait s'appellent *Kuh-Alpen ; Stieven-Alpen*, celles où l'on conduit les jeunes bêtes à cornes et quelquefois les chevaux : et *Schaaf-Alpen*, les Alpes à brebis.

» Le départ des vaches pour les montagnes a lieu ordinairement à la fin de mai. Ce départ forme un tableau charmant, que notre grand Haller aimait à revoir chaque année, et qu'il a chanté dans son ouvrage sur les Alpes. Les chiens vont, viennent, devançent le troupeau ; nos pâtres sont en habits de fêtes ; les vaches sont plus gaies, plus alertes ; elles bondissent, frappent la terre de leurs cornes et font retentir les clochettes qui pendent à leur cou, et dont le bruit est si doux à l'oreille et retentit jusqu'au fond des vallées.

» Quinze jours après l'arrivée des vaches sur les montagnes, lorsque leurs mamelles se sont

gonflées, qu'elles ont brouté l'herbe fleurie, on commence à les traire. On les trait ordinairement deux fois par jour : le matin et le soir. Elles connaissent l'heure où le fruitier viendra, et s'il manque d'arriver, elles l'appellent par leurs mugissemens. On fait passer le lait par un *couloir*, vaisseau conique de bois ou de fer-blanc ; le lait tombe immédiatement dans la chaudière où se forme le fromage, ou dans des baquets de bois. La quantité de fromage dépend de la quantité de vaches ; si elles n'ont donné que peu de lait, on le passe dans les baquets où il reste jusqu'au lendemain matin qu'on le jette dans la chaudière avec celui que l'on a trait tout récemment. Si les vaches ont donné un lait abondant, on le verse tout passé dans la chaudière qu'on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'il soit chaud ; alors, suivant la quantité de lait, on jette une ou plusieurs cuillerées de présure. On retire la chaudière du feu, puis on meut le lait en rond avec une cuillère de bois à manche court, et lorsqu'on ne peut plus l'agiter, on reconnaît que le lait est caillé : on remet la chaudière sur le feu ; le caillé (*fang*) monte, on le retourne ; il s'agglomère, on le coupe, on le divise à l'aide

d'un bâton garni à sa base de petites branches écourtées, ou avec la main : c'est ce qu'on appelle faire le fromage. Après cette opération, le fruitier forme des parties caséeuses un corps arrondi, qu'il presse fortement dans le petit-lait où il l'a fait tremper; puis il le retire de la chaudière, l'étend, le comprime dans un vase de bois rond, percé dans le fond de petits trous pour donner passage au lait. Après diverses manipulations, on l'y laisse reposer tout un jour; alors on l'en retire, on l'enveloppe dans un sac de toile ou d'un large cercle de bois qu'on place entre deux planches fixées par une charge assez forte, afin de le purger entièrement de son eau. On a soin de changer plusieurs fois l'enveloppe de crainte que le petit lait dont le fromage est imbibé ne s'aigrisse. On le saupoudre de sel pendant plusieurs jours de suite, et aussitôt que la croûte extérieure a acquis une certaine dureté, le fromage peut être vendu.

» L'industrie alpestre a trouvé moyen de profiter du petit-lait qui reste dans la chaudière. On le remet sur le feu, on l'échauffe, on y mêle du lait aigri qu'on agite, et une nouvelle coagulation se forme. Alors on enlève les parties

coagulées, que l'on jette dans une espèce de baratte cylindrique d'écorce de sapin, où elles sont comprimées à l'aide d'une pierre. Ainsi se fait le *serai*, qui se mange frais ou fumé, salé en hiver, ou fermenté et mêlé par parties égales de sel et de *trifolium melilotus cærulea*.

» Quand on veut faire du beurre, on laisse le lait dans le baquet jusqu'à ce que la crême se forme ; on enlève alors cette crême avec une large cuillère de bois aplatie, et on la réduit en beurre. »

Pendant ce récit, la fille de notre hôte, qui n'avait, il faut bien l'avouer, ni la taille, ni la figure, ni les grâces de ces bergères qu'on trouve dans les poètes bucoliques, avait préparé un de ces repas alpestres où les fromages, si bien décrits par son père, se reproduisaient sous toutes les formes et sous toutes les dimensions. Notre appétit ne nous permettait pas d'être difficile, nous fîmes donc honneur à ces mets si simples, offerts et partagés par cette famille de paysans avec une si franche cordialité.

Nous achevions notre repas quand nous entendîmes frapper à la porte du chalet : « Je reconnais la voix d'Ulrich, dit le vieillard en se

levant pour aller ouvrir, et nous vîmes un jeune homme de vingt-cinq ans, à la figure hâlée, à l'œil fier et sauvage, aux vêtemens en désordre.

» C'est toi, Ulrich, d'où viens-tu? comme te voilà fait; tout mouillé, tout haletant! du sang sur tes habits? Lisbeth, vois si ton frère n'est pas blessé. — Ce n'est rien, dit le jeune chasseur, ce n'est rien, un peu d'eau fraîche lavera cela. Vilain métier que celui de chasseur! maudit chamois qui m'a fait faire plus de dix lieues! — Sur les rochers? — Mon Dieu non. C'était un *grosthière*, et ceux-là ne sont pas les plus hardis, vous le savez bien, mon père, car vous aussi vous avez été chasseur, et fin chasseur, ma foi! et maintenant vous voudriez que votre fils gardât les troupeaux ou menât paître les vaches?.. A votre santé, messieurs, ajouta Ulrich, en buvant un énorme verre de vin que son père lui servit. Je mourais de soif, et cette liqueur vaut mieux que l'eau de neige. Hé bien! mon père, ma sœur, vous êtes-vous toujours bien portés? — Nous nous porterions mieux encore si tu voulais rester plus long-tems avec nous.

» — Dites donc aux bouquetins de paître toujours aux mêmes pâturages : et puis je chasse de race. Vous savez bien que de votre tems vous ne faisiez pas de longues haltes sous le toit paternel. Un bonjour jeté à la hâte, une poignée de main, une santé joyeuse, et leste, vous voilà gravissant les montagnes en chantant la chanson du chamois. — C'est qu'alors il y avait du plaisir à chasser. On trouvait sur nos montagnes presque autant de gibier que sur le Freyberg; tous les coups portaient, aussi les chasseurs vivaient-ils long-tems. — Bah! mon père, vous ne vous rappelez donc pas ce rusé chamois qui s'élança sur votre ami Hermann, et le fit rouler dans l'abîme? — C'était sa faute aussi! il fallait, quand il eut manqué son coup, qu'il se couchât à plat ventre, et le fauve lancé lui aurait passé par dessus la tête, et serait tombé dans le gouffre pour ne plus en sortir. Mais toi, tu es si imprudent, tu auras un jour le sort d'Hermann. — Ma foi, autant vaut être enterré dans la Löntsch qu'entre quatre planches, et être mangé par les poissons que par les vers. On est sûr au moins qu'on fera sur votre mort une belle chanson qu'on chantera sur nos Alpes.

» La, la, la, etc.

Vous savez bien, la complainte du chasseur.....

» — Pauvre jeune homme, ce fut encore sa faute s'il périt celui-là!

» — Hé! parbleu, mon père, c'est toujours notre faute quand ce n'est pas celle du chamois. Ne dirait-on pas que vous n'en avez jamais commis? Vous oubliez donc cette chasse si périlleuse que vous nous avez si souvent contée.

» — La chasse sur le Dödi! magnifique! Nous étions partis trois des meilleurs tireurs du canton: Murri, l'Œil-de-Lynx; Hums, le Renard; et moi, qu'on surnommait alors le Grand-Tueur, la carabine sur le dos, les guêtres bien huilées, le fromage et le kirschwasser de la Saint-Martin dans le havre-sac: nous connaissions le bon endroit. Il y avait une roche salée sur le Dödi, autour de laquelle s'assemblait à midi une troupe de chamois. La sentinelle était à son poste, le nez en l'air, l'œil aux aguets, et soufflant à être entendu d'une portée de carabine. Nous étions aussi fins que l'ennemi..... Nous le tournons...... Murri, l'Œil-de-Lynx, tire

le premier et tue un chamois. Hums le Renard tire à son tour et fait tomber la sentinelle, dont la peau seule valait bien quatorze francs. J'ajuste enfin, mais ma poudre était mouillée, et le chamois que j'avais visé s'échappe ; vous sentez bien, messieurs, que mon honneur était compromis, je m'élance sur ma proie, je la poursuis, j'escalade des pics inaccessibles pendant près de cinq heures, et je parviens enfin à l'arrêter près d'un précipice. Cette fois mon fusil ne rata pas.

» — Mon père ne vous dit pas tout, messieurs. -- Si.... ; on emporta le chamois et nous fîmes, avec sa graisse, un excellent repas de chasseur.

» — Oui, mais vous restâtes trois mois au lit. — C'est vrai. Je m'étais cassé la jambe ; mais deux verres de sang tout chaud me firent oublier la douleur.—Hé bien ! moi je n'en ai pas bu une seule goutte, mais ces jambes peuvent encore escalader les pics les plus élevés. »

Et alors il défit ses guêtres en nous montrant de larges égratignures.

« Tout cela, dit-il, pour cette chienne de marmote, qu'il tira de son havre-sac et jeta sur la table. — Belle prouesse, dit le vieillard, une marmote, cela ne vaut pas la poudre qu'on

emploie. — Vous auriez ri de moi si j'étais revenu sans de la chair fraîche; » puis se tournant vers nous : « Voulez-vous me tenir compagnie, Messieurs? »

Il tira alors de sa veste un large couteau, dépouilla l'animal, le coupa en morceaux qu'il fit griller, qu'il saupoudra de sel, et se mit à manger de cette chair à demi-cuite avec toute l'avidité d'un chasseur. Le père lui-même ne put résister à la tentation : ils voulaient absolument l'un et l'autre nous faire partager leur repas.

« On voit bien, dit le jeune homme, que vous n'êtes pas chasseurs. Cela vaut pour nous tous les fromages de l'Emmenthal : et cette graisse.... excellente pour les transpirations arrêtées... n'est-il pas vrai, mon père? que de fausses pleurésies elle vous a sauvées lorsque vous chassiez les chamois!... — Oui, mais alors j'écoutais la voix de mon vieux père, et quand je revenais de la chasse comme toi maintenant, et qu'il me disait : Mon fils, j'espère que tu resteras avec nous et que tu ne feras pas comme l'hirondelle qui ne revient qu'une fois l'an sous le toit de nos chalets, je lui prenais la main,

et je lui disais : Oui, mon père, me voilà pour long-tems avec vous, et je tenais parole. — Hé bien! me voilà ici pour un mois au moins. Quand je verrais une troupe de chamois à demi-portée, je ne vous quitterais pas. — Bien, Ulrich, » et prenant un verre : « A ton heureux retour! »

Et nous trinquâmes tous ensemble.

Le lendemain nous prîmes congé de notre hôte, qui s'était levé tout exprès pour nous dire adieu, selon la vieille coutume des Suisses.

« Ulrich, lève-toi donc et viens saluer les voyageurs. M'entends-tu, paresseux? »

Ulrich ne répondait pas à la voix de son père.

« Ulrich! Ulrich!... Il dort comme une marmotte. Lisbeth, va donc réveiller ton frère. »

Lisbeth obéit et revint aussitôt toute triste.

« L'oiseau est déniché, mon père. — Si vite; sans nous avoir récréés un seul jour de son chant. Tenez, tenez, ajouta-t-il, le voyez-vous qui s'ébat sur la cime de cette montagne? on dirait que le coquin nous fait signe et qu'il nous dit adieu de la main. »

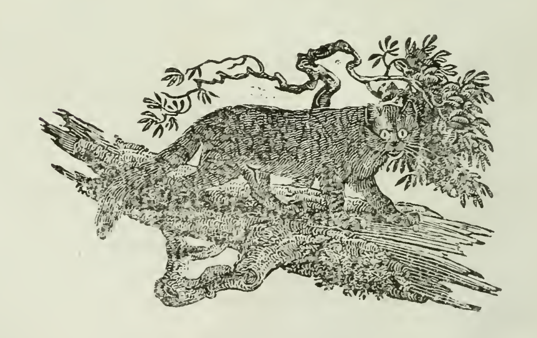
Il ouvrit la fenêtre.

« Adieu, adieu, Ulrich, bonne chasse et prompt retour. Si j'avais comme lui mes jambes

de vingt ans, je crois que le suivrais, par saint Regula!.... Il me semble que je sens d'ici une odeur de gibier. »

Alors le vieillard nous fit ses adieux, et nous prîmes le chemin du Clusen.

Le lecteur aura tant d'ascensions de montagnes à subir dans notre voyage, que nous nous sommes décidé à lui épargner celles du Clusen, qui ressemble du reste à la plupart des autres. Nous aimons mieux le transporter tout d'un coup à Altorf : il ne s'ennuiera pas du moins en route.



— N° XXVIII. —

LA CHAPELLE DE GUILLAUME TELL.

LE GRUTLI.

Liberté ! nom sacré.

Plus loin paraît cette place escarpée
Qui vit jurer nos trois libérateurs.
Chant patriotique suisse.

« Voila cette tour qu'épargna, en 1799, l'incendie qui consuma Altorf. On ne sait pas qui mit le feu à notre bourg : les uns disent que ce fut la main d'un étranger ; d'autres, la colère du ciel, en punition de nos péchés. Moi, je crois que c'est cette vieille folle de Mülli, que Dieu ait son ame ! qui porta des tisons enflammés dans la maison d'une de ses voisines qui était alors au prêche, et se sauva en riant quand elle vit la flamme. Par malheur, le vent soufflait avec violence ce jour-là, et, dans moins de deux heures,

*

la ville fut brûlée comme un tas de fagots. Notre belle cathédrale fut un des premiers édifices consumés ; les étincelles jaillirent sur son toit couvert de *tavilons* qui s'enflammèrent, et, emportés par le vent, mirent le feu dans les divers quartiers d'Altorf. Ma pauvre cabane de bois, qui en est éloignée de près d'un quart de lieue, brûla comme le reste ; la tour de Guillaume Tell resta seule debout. Les peintures extérieures, où sont retracés les hauts faits de ce grand homme, ne furent pas même endommagées ; seulement on fut obligé de boucher quelques lézardes. On fit alors une quête, et tout le monde donna. Je vins, comme les autres, à l'offrande, apportant cinq batszen, salaire d'une de mes journées. J'aime cette vieille tour comme si je l'avais bâtie. Tant qu'elle sera debout, Altorf restera libre ; c'est notre Kremlin. Tournez-vous. Ces deux fontaines ont été construites, l'une à la place où Guillaume Tell banda son arc, l'autre à l'endroit où son fils s'agenouilla sous un tilleul, qui n'existe plus depuis deux cents ans au moins. Lorsqu'il tomba, chacun voulut en avoir un morceau; j'ai hérité de quelques feuilles, moi. »

Et les yeux de l'antiquaire brillèrent ; il s'ap-

procha du vieux pêcheur qui nous servait de guide. « Des feuilles du tilleul qui couvraient le fils de Tell ! sont-elles à vendre ? — Vous me bâtiriez une cabane plus commode que celle que j'avais avant l'incendie, et vous empliriez mes filets des plus belles truites du lac de Lowertz, que je vous refuserais.

» Suivez-moi maintenant, ajouta le pêcheur, mais prenez garde ; le terrain est mal assuré. Descendez : voilà le cachot où notre libérateur fut enchaîné ; c'est là qu'il médita le meurtre de Gessler et le salut de sa patrie. »

Alors l'antiquaire, tirant un couteau de sa poche, se mit à racler la muraille, et à faire tomber dans sa main les grains de poussière qu'il en détachait.

« Cependant, ajouta notre *cicerone*, ce que je vous dis là n'est pas mot d'Évangile comme la pomme que Guillaume Tell enleva sur la tête de son enfant. — Diable ! s'écria notre compagnon de voyage, cela me refroidit singulièrement sur le chapitre des traditions helvétiques. — Et cette pomme, quoi que vous en disiez, ajoutai-je, n'est pas non plus un article de foi : il y en a deux dans l'histoire. — Oui, oui, dit le

pêcheur, en se dessinant comme un héros de Grutli, la pomme du roi de Danemarck; je n'y crois pas, moi, et le grand conseil de Berne est de mon avis; il a fièrement prouvé que c'était une fable. — Et comment? — En faisant brûler le livre où le fils du célèbre Haller l'avait consignée. Ne vous avisez pas, Messieurs, de nier tout haut ce trait de notre histoire, ou je ne vous conduirais pas à la chapelle de notre libérateur. » Nous tâchâmes d'apaiser la susceptibilité patriotique du pêcheur, et la paix fut rétablie entre nous.

Alors nous nous dirigeâmes vers Fluelen en traversant Altorf qui, chaque jour, se relève de ses ruines, et qui offre de jolis édifices, la plupart ornés de jardins. Notre *cicerone* nous fit remarquer l'endroit où Souwarow, revenant du Saint-Gothard, reçut la bénédiction du curé et donna la sienne au peuple; les jardins à terrasse que les capucins ont établis; quelques plantations de légumes sur un fragment de rocher, dont la terre a été apportée au moyen d'une échelle.

Entre Altorf et Fluelen s'étend une plaine sans charme, sans mouvement, dépouillée d'ar-

bres et bordée par la Reuss. Fluelen est un petit port d'un aspect désagréable, et fréquenté seulement par les bateliers. Après une heure de navigation sur le lac agité, nous abordâmes la saillie de l'Axiberg, où est construite la chapelle de Tell; c'est un simple autel de bois suspendu sur des rochers escarpés et entouré d'arbres : en 1388, la landsgemeinde d'Uri le fit ériger. L'histoire du héros y est peinte tout entière. Malheur à qui chercherait la main de l'artiste dans ces gothiques images! il ne serait pas digne de fouler cette terre de liberté. C'est avec un saisissement inexprimable qu'on touche le *Tellen platte* : le cœur bat plus vite, on respire plus difficilement, et cette émotion seule, beaucoup mieux que tous les raisonnemens, prouve que la liberté est pour l'homme une seconde nature. C'était le centième voyage que faisait notre pêcheur à la chapelle, et toujours, ainsi qu'il nous l'avoua, un respect religieux s'emparait de lui lorsque la proue du bateau touchait cette anse sacrée, qu'il saluait en découvrant sa tête chauve. Ce bateau, depuis qu'il sillonnait le lac, avait transporté toutes les grandes notabilités du siècle, dont quelques

noms se lisent sur les flancs du rocher. Nous nous hasardâmes à placer le nôtre sur ces pyramides plus durables que celles de l'Égypte, puisqu'elles sont sous la sauve-garde d'hommes libres.

On sait que Guillaume Tell, qui s'était vaillamment battu à Morgarten, se noya plus tard dans un torrent. Reconnaissante après sa mort, sa patrie songea à lui élever un monument, simple comme le héros dont elle pleurait la perte. Elle fit choix de cette anse de terre; cette chapelle fut consacrée, en 1381, en présence de cent quatorze personnes qui avaient connu Tell. Depuis, à certains jours de l'année, ces rochers retentissent des chants patriotiques de Lavater, des acclamations et des sermens des Suisses des divers cantons qui viennent, en pélerinage, y saluer l'ombre de leur bien-aimé libérateur.

Nous quittâmes le rocher de l'Axis pour aller visiter un autre site, également célèbre dans l'histoire helvétique. Quelques coups de rame suffirent pour nous transporter vers l'autre rive du lac, et nous touchâmes cette terre où les trois confédérés jurèrent, en 1307, l'indépendance de leur patrie. Le récit de cette glorieuse en-

treprise est retracé dans l'historien Tschudi avec une naïveté d'expression qui semble en relever l'éclat :

« Or, il arriva, c'était en 1307, que Gessler, venant d'Uri, monté sur un cheval richement harnaché, et allant à son château de Kussnacht, passa par le pays de Schwitz, dont il était aussi bailli.

» A Steinen, vivait un homme probe et craignant Dieu, d'une ancienne famille, nommé Wernherr de Stauffach, fils de Rudolph de Stauffach, ancien landamman du canton. Wernherr faisait construire à Steinen, en deçà du pont, une jolie maison; quand le bailli Gessler passa devant. Stauffach le salua.

« A qui est cette maison? demanda Gessler, qui le savait bien.

» — Seigneur, cette maison est la mienne, qui suis vassal, comme vous, de l'empereur notre maître. »

» Le bailli répondit : « Je suis seul maître dans ce pays; je tiens la place de l'empereur, et je ne veux pas que les paysans édifient sans mon bon vouloir, et surtout des maisons aussi belles, » et il piqua des deux et partit.

» Ce discours affligea grandement Stauffach ; mais il dissimula son chagrin, de peur de faire de la peine à sa femme Marguerite, qui s'aperçut bien cependant que Wernherr avait quelque chose sur le cœur qu'il ne voulait pas dire ; mais elle le pressa tant, qu'il finit par tout avouer.

« Mon cher Wernherr, lui dit alors Marguerite, il n'y a pas que toi qui aies à te plaindre du bailli ; maint paysan honnête et craignant Dieu a été tourmenté par ce méchant serviteur ; c'est pourquoi il serait bon et utile que des hommes de cœur comme toi, Wernherr, s'entendissent pour sauver notre patrie ; Dieu et les saints seraient pour vous. Dis-moi, ajouta-t-elle, as-tu dans le pays d'Uri et d'Underwalden quelques amis auxquels tu puisses te confier, et parler des moyens à prendre pour faire cesser notre esclavage ?

» — Oui, répondit Wernherr, j'y connais des hommes braves et craignant Dieu, auxquels je peux me fier comme à toi-même.

» — Hé bien, dit Marguerite, va les voir, je t'en conjure. »

» Et Stauffach se dit en lui-même : ma femme a raison, il faut lui obéir ; et il alla à Uri où il

se tint à l'écart, et il entendit beaucoup de plaintes sur le bailli, à cause qu'il voulait faire construire un château, et l'appeler Zwingen *, et qu'il avait mis au haut d'une pique un bonnet qu'il fallait saluer en passant. Stauffach fut content de voir tout ce qui se passait à Uri, et alors il confia ses projets à un homme de bien, craignant Dieu, nommé Walther Furst ; il lui raconta tout ce que le bailli lui avait dit au sujet de sa maison, et lui répéta les paroles de Marguerite, que Walther Furst loua grandement. Ils se serrèrent la main, et se promirent aide et assistance. Walther Furst parla à son ami d'un jeune homme d'Unterwalden qui avait cassé le doigt à un valet du bailli de ce canton, lequel était courageux et intelligent, avait beaucoup de parens et d'amis dans le pays, et il fut résolu entre eux qu'ils se l'adjoindraient. »

Ces trois grandes ames se rencontrèrent quelques jours après au milieu de la nuit dans une vaste plaine, en face du sauvage Grutli ; et là, en présence de ce Dieu qui les écoutait, ils ju-

* En allemand, *comprimer*, *brider*.

rèrent de sauver leur patrie et de briser leurs fers. Le ciel reçut ce serment patriotique, et les soldats de l'empereur furent chassés au son des cloches des Waldstetten. Jamais révolution plus prompte ; il n'y eut pas une goutte de sang de versé. Le nom des trois libérateurs est devenu populaire comme ceux de Guillaume Tell et de Winkelried : l'histoire leur a associé celui de de cette *femme forte* dont les conseils entraînèrent Wernherr. La maison de Stauffach n'existe plus. En 1400, on bâtit sur son emplacement une chapelle où l'on peignit, trois siècles plus tard, les scènes de ce drame républicain dont il avait été un des héros. On ne saurait dire la foule de sensations dont l'ame est assaillie dans cette prairie de Grutli. La pensée y ranime la poussière des trois héros; on se mêle au milieu d'eux, on écoute leur serment et le bruit des vents semble la voix du ciel qui y répond ; quand on remet le pied dans la barque, le rêve dure encore ; on continue le drame auquel on vient d'assister.

On dit qu'au moment où les trois libérateurs levèrent la main pour prêter serment, trois

sources jaillirent à leurs pieds. Depuis cinq siècles, ces sources n'ont cessé de couler, et la croyance à leur merveilleuse origine a passé d'âge en âge. De nos jours, un pâtre, sans respect pour la mémoire des héros de la Suisse, vient d'emprisonner dans une chétive baraque les trois sources, et vend aux pélerins de l'eau qu'il puise à la fontaine de Stauffach, de Walther Furst ou de Melcthal.

Nous allâmes coucher à Brunnen sans nous adresser un mot pendant le reste de notre navigation : nous étions trop émus.

Brunnen est une petite ville assez animée et qui sert d'entrepôt aux marchandises qu'on expédie en Italie, et qu'on transporte par le lac jusqu'à Fluelen. C'est là que le 8 décembre 1315, quelques jours après la victoire de Morgarten, les trois cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwitz conclurent cette alliance qui dans la suite devint le fondement du droit helvétique.

On nous montra dans l'auberge où nous logeâmes quelques paysages de Drimmer, peintre né dans la patrie de Guillaume Tell (Bürglen), d'un coloris assez frais, et où la science du clair-

obscur nous parut bien entendue. Le dessin de cet artiste a de la chaleur et de la correction. Il a peint à fresque l'extérieur de la jolie église de Hirschfeld, dans le canton d'Uri. Drimmer aurait pu se faire un grand nom, mais on ne sait pourquoi il jeta les pinceaux pour devenir municipal.

C'est à Brunnen que nous nous séparâmes de notre compagnon de voyage, qui avait donné rendez-vous à Meyringen à l'un de ses compatriotes pour les premiers jours d'août. Avant de nous quitter pour ne plus nous revoir, peut-être, il voulut nous laisser, comme gage de souvenir, quelques-unes de ces raretés qu'il avait amassées avec tant de peine dans son voyage, et sous la parole qu'il nous fit donner de les conserver précieusement. Ensuite il demanda l'album de l'aubergiste, et resta une grande heure à écrire pour l'instruction de la postérité de voyageurs qui se succéderaient dans cet hôtel, le récit de sa mésaventure au Pentenbrücke; comme quoi il avait été obligé de jeter dans la Löntsch ses cailloux roulés du Rhin; comme quoi il nous avait rencontrés; et il ter-

minait cette longue histoire, où il citait Dryden, Pope, Byron, d'autres poètes de sa nation, par cette sentence prosaïque, écrite dans la langue de Virgile, afin que l'aubergiste la respectât :

« Cette auberge est détestable!..... »



— N° XXIX. —

LA SORCIÈRE.

LA GROTTE AUX FÉES.

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême

La Fontaine.

La culture intellectuelle est peu avancée dans le canton d'Uri. On y croit, comme dans le seizième siècle, aux sorciers ; et si on ne les brûle plus aujourd'hui, on va les consulter, on leur fait des présens pour se les rendre favorables ou pour les apaiser. On redoute surtout les maléfices qu'ils répandent sur les troupeaux. Il ne faut pas croire pourtant, comme on le trouve dans quelques voyages, que la croyance aux devins n'existe que dans les cantons catholiques : les vieilles femmes réformées de Glaris et

de Saint-Gall y croient souvent comme à l'Evangile. Sont-elles ensorcelées, elles appellent un capucin pour lever le sort : c'est le docteur Ebel lui-même qui l'affirme dans son ouvrage qui a pour titre : *Schilderung des Gebirgesvolkes, vom kanton Glarus*. Il faut avouer qu'il donne un singulier motif à l'existence de ces superstitions parmi ses co-religionnaires.

« Le libre examen, dit-il, qui signala l'introduction du protestantisme dans les Hautes-Alpes ne dura qu'un moment : la raison fut bientôt enchaînée par tous ces ministres de l'évangile, qui, au lieu de prêcher la parole de Dieu, voulurent disserter sur le péché originel, sur la vie à venir, sur le mérite du sang de Jésus-Christ. »

On voit qu'Ebel circonscrit singulièrement la mission du ministre réformé; et comment concevoir jamais que la foi au mérite des souffrances du Christ suppose la foi aux devins et aux sorciers?

En 1782, on brûla avec beaucoup de solennité une sorcière à Glaris. Un enfant avait avalé des aiguilles; il eut des convulsions affreuses, pendant lesquelles sa jambe gauche se roidit et

se disloqua. On accusa une vieille femme de lui avoir fait avaler ces aiguilles qu'elle avait eu soin, disait-on, de cacher dans de la pâte. Sur le bruit public, elle est arrêtée et mise en prison; on l'en retire pour guérir l'enfant, car la sorcière peut seule réparer le mal qu'elle a fait, disent les têtes fortes du canton. Elle frotte la jambe, l'échauffe et parvient à remboiter l'os. C'est alors qu'on crie au sortilége; les médedecins eux-mêmes mêlent leurs voix à celles de la populace. On reconduit la pauvre femme en prison, on lui fait son procès, et on la condamne à être brûlée vive. N'oublions pas que les juges qui envoyèrent cette femme à la mort étaient presque tous réformés.

Un jour que nous nous étions arrêté dans un pauvre village de Saint-Gall pour échapper à la chaleur du jour, la vieille paysanne qui nous apporta du lait chaud en prit une cuillerée qu'elle jeta sous la table. Nous lui demandâmes la cause de cette libation. « C'est pour les follets, nous répondit-elle, nous n'avons garde de les oublier, car si nous ne leur offrions pas les prémices de cette crême, ils feraient cette nuit un vacarme épouvantable, renverseraient et briseraient nos

meubles. » Nous sourîmes, et elle s'écria en fixant sur nous de petits yeux pleins de feu : « On voit bien que vous n'avez pas vu, comme un de nos aïeux, les grands spectres élever nos génisses à dix pieds de haut, et ne les lui rendre que lorsqu'il eut joint les mains ; ni la fée, qui vient en conduisant deux chèvres blanches quand l'année est abondante, et deux chèvres noires si elle doit être mauvaise ; ni les serpens qui têtent les vaches et qu'on met en fuite en lâchant un coq blanc dans les pâturages ; ni les hommes noirs qui habitent les cavernes des hautes montagnes, et gardent les cristaux du Saint-Gothard.

» — Et quand votre aïeul a-t-il vu toutes ces belles choses?

» — Ah! il y a bien long-tems, bien long-tems; alors les Alpes, qui sont couvertes de neige et de glace aujourd'hui, étaient revêtues de fertiles pâturages; nos vaches mangeaient sans danger le *tithymale*, et nos bestiaux broutaient le *napel.* »

Nous lui demandâmes si les ministres croyaient aux fées, aux serpens, aux hommes noirs et aux chèvres blanches.

« Les vieux, oui, répondit-elle. — Et les jeunes? — Bien peu ; mais cela viendra. »

Alors elle ouvrit une vieille armoire, en tira un vieux volume tout poudreux, puis s'approcha, s'assit auprès de nous et nous lut la chronique suivante :

« Il y avait aux forges de Vallorbes un garçon de dix-huit ans, qui se nommait Donat. Il était beau, leste, plein d'adresse, hardi comme un chamois, mais orgueilleux comme un serpent et bavard comme une pie ; dire en quel tems il vivait serait chose difficile ; c'est si ancien que la date en est perdue. Il faut que vous sachiez qu'au dessus de Vallorbes et dans les rochers du Jura était une vaste caverne où personne n'osait entrer, parce qu'elle était habitée par des fées qui eussent puni celui qui aurait tenté d'y pénétrer. L'une de ces fées, chaque dimanche des Rameaux, se montrait conduisant une brebis blanche comme la neige si l'année devait être abondante, ou une chèvre noire comme un corbeau si l'année était stérile. Une autre fée, à minuit, venait en été se baigner dans les belles eaux de l'Orbe, sous la garde de deux loups qui écartaient les curieux. L'hiver,

dès que les ouvriers quittaient leur travail, elles entraient sans bruit dans l'atelier pour se chauffer, et un coq, placé sur le sommet du bâtiment, chantait lorsqu'il voyait revenir les forgerons, et les fées s'échappaient. On disait qu'elles étaient belles, grandes, bien faites, que leurs vêtemens se composaient d'une robe blanche qui traînait jusqu'à terre, et leur cachait les pieds; que leur chevelure flottait sur leurs épaules et leur servait de manteau; leur voix avait la douceur de la harpe. Or, notre beau garçon ayant recueilli toutes ces traditions, résolut de se glisser dans la caverne, à travers les halliers qui en cachaient l'entrée. Un dimanche matin il part, gravit les rochers, perce une lisière de ronces et de buissons et le voilà dans la demeure redoutable qu'il parcourt en tous sens!..... Il la trouva déserte. Il allait en sortir quand il aperçoit une fente dans le rocher et assez large pour que le corps pût y passer : il était curieux, comme je vous l'ai dit, ce Donat! Il se glisse à travers cette fente, et parvient au centre d'une grotte, où il trouve un joli lit de mousse. Il s'assied et s'endort. Bientôt il se réveille : la caverne était éclairée, et à ses côtés

il aperçoit une jeune femme entourée de sa belle chevelure blonde et caressant deux jolies levrettes. La fée tend à Donat sa blanche main, et lui dit de la voix la plus douce du monde : « Donat, veux-tu rester avec moi? tu seras heureux, je te donnerai la science des métaux, des herbes qui rendent la santé; tu connaîtras plusieurs grands secrets cachés au reste des hommes; puis mes sœurs des grottes de Montcherand partageront avec moi le soin de t'instruire, de t'amuser et de te faire oublier les plaisirs que tu goûtais sur la terre. — J'accepte avec joie, dit le forgeron transporté.

» — Oui, dit la fée, mais je mets une condition à notre pacte. — Et laquelle, ma belle dame? — C'est que tu ne me verras que lorsque je voudrai paraître à tes yeux, et que si je me cache dans quelque autre partie de ma demeure tu ne chercheras pas à y pénétrer, car si tu le faisais je t'abandonnerais pour toujours. Tiens, ajouta-t-elle, voilà deux bourses, chaque jour que je serai contente de toi, je mettrai dans l'une une belle pièce d'or, et dans l'autre une jolie perle.

» — J'accepte, dit Donat enchanté de cette

promesse, je consens à tout ce que vous exigez.

» Et la fée disparut.

» Pendant quinze jours, Donat n'eut presque pas de tentation. Chaque soir il ouvrait ses deux bourses et il y trouvait la belle pièce d'or et la jolie perle. Dès que midi sonnait à l'église de Vallorbes, un caveau fermé s'ouvrait, la fée paraissait, invitait Donat à s'asseoir à côté d'elle, et le repas commençait. La table était abondante et délicate : truites de l'Orbe, chevreuil du Jura, gibier de Petra-Felix, crême de la Dent de Vaulion, miel de l'abbaye du Lac, vin blanc d'Arbois, fruits des montagnes de la Plaine, rien n'y manquait. Quelquefois l'aimable dame, pour amuser son convive, lui racontait des histoires de fées ; d'autres fois elle lui chantait des ballades dans le patois de Vallorbes et de Romain-Motiers ; puis elle se retirait doucement après avoir salué d'un sourire Donat, qui ne devait pas la suivre.

» Peu à peu le tems finit par lui paraître bien long et la grotte ennuyeuse ; la belle pièce d'or même et la jolie perle ne lui plaisaient plus autant.

« Que de choses, se disait-il, je verrais dans ces souterrains, dont l'entrée m'est interdite !..

Si j'osais y pénétrer! » Il combattit un moment la tentation, puis finit par y succomber. Le seizième jour, la fée, après le dîner, sortit selon sa coutume et se retira dans une grotte voisine, dont à dessein ou par mégarde elle ne ferma pas entièrement l'entrée. Donat pouvait la voir. Elle était endormie.

» Elle ne m'entendra pas, se dit-il, et marchant sur la pointe du pied, il poussa la porte et vit la fée qui sommeillait sur un lit de velours ponceau dans une chambre magnifiquement ornée. Sa longue robe s'était un peu relevée pendant son sommeil, et il remarqua avec effroi que la fée avait un pied semblable à une patte d'oie. Il allait se retirer lorsqu'une des levrettes, cachée sous le lit de sa maîtresse, se mit à japper. La fée se réveille, aperçoit Donat et lui crie : « Qu'as-tu fait, malheureux! tu n'avais plus que quinze jours d'épreuve, et j'allais te prendre pour époux. Je partageais avec toi ma puissance, mes secrets, mes richesses : pars, retourne à ta forge, reprends tes marteaux, emporte ces deux bourses, oublie tout ce que tu as vu et entendu dans ma grotte, et si jamais tu révèles ces secrets, malheur à toi! » Alors,

comme par enchantement, toutes les lumières s'éteignent et la fée disparaît. Donat, au milieu des ténèbres, cherche une issue pour s'enfuir, il la trouve en tâtonnant. Comme il passait sous le portique taillé dans le roc, une voix cria : *Silence ou punition.* »

Rentré dans ses forges, Donat n'eut rien de plus pressé que de raconter tout ce qui lui était arrivé, de parler des trésors de la fée, de la jolie perle, de la belle pièce d'or, et même des vilaines pattes d'oie de sa bienfaitrice. Les forgerons rient de Donat, les uns l'appellent visionnaire, les autres le traitent de menteur. « Prouve-nous donc ce que tu avances si hardiment? lui dit-on. — Hé bien! je vais vous en donner des preuves, dit Donat; et il tire ses deux bourses; mais, ô surprise! celle qui renfermait de belles pièces d'or n'a plus que des feuilles d'alizier, et celle ou étaient les jolies perles ne contient que des baies de genevrier. Alors Donat, honteux, quitta le pays et on n'en entendit plus parler dans les forges de Vallorbes. La fée, voyant sa demeure découverte et le secret de ses pattes d'oie divulgué, alla chercher une autre demeure ; mais son nom est

resté à la caverne, que de nos jours encore on appelle *la Grotte aux fées ;* l'on y conduit les voyageurs, qui en admirent la sombre étendue et l'informe architecture : la plupart ne visitent que la grotte inférieure ; peu ont le courage de gravir la paroi étroite qui débouche dans l'étage supérieur.



— N° XXX. —

LA JEUNE MALADE.

Chantez des cantiques de joie devant le lit de cette jeune vierge.

Office de la Vierge.

Nous approchions de Schwitz, lorsque à l'angle de deux routes et devant une de ces images de la Vierge, si communes dans les cantons catholiques, nous aperçûmes, dans l'attitude de la prière, une famille de villageois formée d'une vieille femme, d'une jeune fille, d'un enfant de dix à douze ans, et d'un homme qui pouvait en avoir soixante. Ils priaient tous avec une grande ferveur. Le petit enfant avait les mains jointes et se cachait dans le tablier de sa sœur, qui se couvrait la figure et sanglottait ; l'œil de la vieille femme ne quittait pas l'image sainte : le père, placé derrière ce groupe, tournait dans

ses doigts les grains d'un chapelet. Nous nous sentîmes ému en nous approchant de cette pauvre famille. Notre apparition la troubla. L'enfant, effrayé, se jeta dans les bras de sa sœur, qui alors seulement leva la tête, et laissa voir ses doigts pleins de larmes ; la mère tourna sur nous des regards de douleur qu'elle se hâta de reporter sur la Vierge, et le père s'écarta comme pour nous laisser approcher. Après un quart d'heure d'une muette contemplation, la mère fit un signe de croix, la jeune fille se leva, donna la main à l'enfant et prit un chemin au bout duquel s'élevait une petite chaumière.

Rien ne rapproche davantage que la douleur. Nous eûmes bientôt fait connaissance avec le vieux paysan, qui nous apprit que ne comptant plus sur les secours de l'art, il venait chaque matin implorer la mère des affligés pour leur jeune fille mourante. Je les suivais. Quelques mots de consolation me firent aussitôt sympathiser avec ces infortunés, et nous nous mîmes tous à parler de la jeune malade. La mère disait que Nelly gagnait déjà pour les nourrir tous ; la sœur pleurait et se recommandait à Dieu ; l'enfant nous montrait le toit de la chaumière,

et cueillait quelques fleurs de haies qu'il arrangeait en bouquet pour les porter à sa petite Nelly ; le vieux père me serrait la main avec un mouvement convulsif et commençait des mots qu'il ne pouvait achever.

Nous arrivâmes à la porte d'une chétive cabane entourée d'un petit jardin, de quelques arbres fruitiers et d'un champ de blé. Le père nous précédait. Il entra dans une petite pièce dont les murs étaient tapissés de buis béni et d'images de saints ; c'est là que reposait la malade. Un prêtre, assis au chevet de la jeune fille, récitait quelques prières en latin. En nous apercevant il se leva, nous salua, et la jeune fille, que ce mouvement extraordinaire avait tirée de son assoupissement, ouvrit les yeux et chercha à connaître qui venait la visiter à cette heure ; nous ne pûmes réprimer un premier mouvement d'effroi. Cet œil humide, ce front plissé, ces légers flocons de salive, qui par intervalle poussés d'une poitrine haletante, venaient mouiller des lèvres blanchâtres, cette décoloration de la face, ces petits cris qu'elle poussait, tout nous annonçait que sa dernière heure approchait. Le prêtre, qui vraisemblable-

ment nous avait cru initié aux mystères de la science, alla chercher sous les draps la main de la jeune fille pour nous la faire toucher. Le pouls était faible, mou et comme imperceptible. Pendant ce cruel examen, la mère, la sœur étaient entrées dans la chambre de la malade, qui en les voyant détourna la tête, car elle ne pouvait plus la soulever, et essaya de sourire comme pour les consoler. Alors nous vîmes le prêtre tirer à part la mère, et lui adresser des mots à voix basse, en nous regardant, pendant que nous tenions cette main qui semblait se glacer dans la nôtre. La mère murmura quelques paroles, et le prêtre vint à nous, prit doucement la main, qu'il replaça dans le lit, et nous fit signe de le suivre. « J'avais cru, nous dit-il, que vous étiez médecin, et j'espérais entendre sortir des paroles de salut de votre bouche. » Nous détournâmes la tête. « Vous avez raison, reprit le serviteur de Dieu, il faudrait un miracle pour la sauver. La pauvre enfant est du reste toute préparée; sa mort sera celle d'un ange! Elle faisait la joie de ses parens, l'ornement du hameau; elle était jeune, parée de grâces, et promise à un riche cultivateur qui

est maintenant en Alsace : et il lui faut quitter ce monde! J'ai peur que son père ne puisse supporter ce coup affreux. Le ciel a eu ses vues en vous envoyant ici. Je sais que c'est un triste spectacle que celui de la mort et de son cortége de deuil et de pleurs, mais il est écrit : « Consolez les affligés si vous voulez que le Père céleste vous reçoive dans sa miséricorde. » Et puis il y a un proverbe allemand qui dit que lorsqu'on met le pied sur le seuil d'une maison où est entrée l'affliction, il ne faut pas se hâter de la quitter, parce que le malheur est une véritable parenté. » Pendant cet entretien, le père s'était approché et joignait ses instances à celles du prêtre. Nous consentîmes à passer la nuit dans cette maison de douleur, et comme si nous eussions déjà obtenu la récompense de ce sacrifice, nous vîmes accourir l'enfant, son bouquet à la main, qu'il venait nous offrir de la part de la malade en signe de reconnaissance et d'amitié.

Le prêtre alors retourna au lit de la jeune fille, et nous sortîmes avec le père qui nous apprit qu'il avait servi sous ce Louis de Réding qui s'était battu si vaillamment contre les Français. Il avait eu, lui personnellement, af-

faire avec cette terrible légion noire qui presque tout entière était tombée sous les coups de ses frères d'armes. Trois fois il avait été renversé sur le champ de bataille, et trois fois il s'était relevé pour ajuster et frapper d'un plomb mortel les oppresseurs de sa patrie : c'était le nom qu'il donnait encore aux Français, contre lesquels du reste il n'avait conservé aucune rancune.

« Cette main, nous disait-il, ne tremblait pas alors, et cet œil valait l'œil du meilleur chasseur de chamois. Ce jour-là ma femme était placée derrière moi ; c'est elle qui me passait les balles, qui déchirait les cartouches et chargeait mon fusil quand je fus blessé. Nous n'avions alors qu'un enfant, cette jeune fille que vous avez vue à genoux devant l'image de la Vierge et que sa mère portait attachée derrière le dos. L'autre vint au monde trois ans plus tard.... quand il n'y avait plus un seul plumet tricolore dans nos cantons ; l'autre... et il se mit à essuyer avec le revers de sa veste une grosse larme qui lui roulait dans l'œil ; l'autre... et quand ces jambes qui n'ont pas dansé depuis le jour où Schwitz fut délivré, s'apprêtaient si bien à sauter!.... »

La nuit allait tomber, et nous étions tous rassemblés dans la chambre voisine de celle de la jeune fille, lorsqu'une voix se fit entendre au dehors, et le père reconnut celle du jeune homme à qui Nelly était promise. « Albert! » s'écria-t-il en courant ouvrir. « Albert! » reprit toute la famille. Le jeune homme parut. Ses yeux étaient comme voilés; il marchait sans voir, repoussant les caresses du vieillard, de la bonne femme, ne répondant à aucune de leurs questions, et répétant d'une voix étouffée, « Nelly! Nelly!.... »

« Elle dort, dit le père; ne la réveille pas. » Et la jeune sœur, mettant ses doigts sur sa bouche, murmura à voix basse, « Elle dort! »

« Nelly! Nelly! cria de nouveau Albert; je veux la voir. » Le prêtre qui veillait, entendant ce bruit, sortit tenant un flambeau à la main. La porte était restée entr'ouverte, et l'on pouvait apercevoir la jeune vierge étendue sans mouvement et la figure cachée par ses draps. A cette vue, le malheureux Albert resta immobile comme une statue. Alors le prêtre s'approcha, le saisit par le bras et le poussa devant lui dans la pièce où dormait Nelly. On eût dit

un condamné qui marche au supplice ; ses jambes tremblaient, ses dents craquaient ; son bras était agité violemment ; il avançait sous la main de son guide comme un véritable automate. Le prêtre le plaça près du lit, puis s'approchant du chevet : « Nelly, voilà Albert qui est revenu. »

Nous étions tous attentifs à cette scène de reconnaissance aux portes de la mort, groupés confusément autour du lit, et éclairés par les feux pâles de cette lampe que le prêtre balançait devant lui. La malade fut longue à réveiller ; plusieurs fois le prêtre répéta inutilement : « Nelly! Nelly! »

Elle ouvrit enfin les yeux, les attacha fixement sur cette figure immobile placée au pied de sa couche, desserra les dents, ouvrit la bouche, mais nous n'entendîmes aucun son. « Oui, c'est moi, c'est moi ; ne me reconnais-tu plus, Nelly? » dit Albert, en se précipitant sur cette main que la jeune fille essayait d'agiter sous ses draps, en signe d'intelligence, et qu'il couvrait de ses baisers et de ses larmes. Ce mouvement machinal, pareil à ceux que le fluide galvanique tire d'un être inanimé, dura long-tems ; elle ou-

vrait la bouche, la refermait ; et sa langue semblait ne pouvoir se détacher de son palais. La crise était terrible ; elle allait peut-être décider de son sort : sa poitrine gonflée soulevait ses draps ; sa figure était inondée de sueur ; tout son corps agité de soubresauts effrayans.

Nous souffrions tous de sa souffrance. Il n'y avait que le prêtre qui, plus impassible, étudiait d'un œil curieux, et qui n'avait rien d'inquiet, cette lutte de la vie et de la mort. Enfin Nelly, roidissant ses jambes et s'attachant à son lit, essaya de soulever sa tête, ouvrit de nouveau les lèvres, et laissa tomber le nom d'Albert.

Alors par un mouvement prompt comme l'éclair, toute la famille se jeta à genoux. « Sainte Vierge! disait la vieille mère; sainte Vierge! » répétaient le père et le petit enfant, et des larmes de joie coulaient de leurs yeux. Albert ne priait pas, il tenait la main de sa fiancée collée contre ses lèvres, comme si son souffle eût pu la ranimer.

Le prêtre nous fit signe de la main de nous retirer. « C'est un miracle, dit-il à Albert, c'est un miracle, mon fils ; mais de grâce laisse-la ; si tu restais plus long-tems, tu la tuerais

peut-être. » Nous obéîmes; et après quelques heures d'attente, le prêtre ouvrit de nouveau la porte et nous montra Nelly qui sommeillait. Elle semblait moins pâle ; ses lèvres n'étaient plus aussi blanches, et sa poitrine se soulevait et tombait par mouvemens moins précipités. Qu'on se peigne, s'il est possible, la joie de ces bons paysans, qui nous appelaient leur dieu sauveur, qui nous bénissaient, qui nous accablaient de leurs tendres caresses, comme si nous eussions été pour quelque chose dans cette révolution aussi soudaine qu'imprévue. Le lendemain Nelly avait recouvré entièrement l'usage de la raison et de la parole ; elle nommait sa mère, son père, sa jeune sœur et Albert, sur lequel elle attachait avec amour des yeux dont l'éclat bleuâtre commençait à reparaître. Tout me fut expliqué alors ; je ne m'étonnai plus que la science des médecins fût venue expirer au lit de cette jeune fille ; ils avaient vainement cherché les causes de cette maladie qui avaient échappé à toutes leurs investigations : elle était malade d'amour, et on interrogeait sa poitrine, sa tête ! Elle avait cru sans doute Albert éloigné pour toujours, et elle mourait sans l'accuser,

emportant au tombeau un secret qu'elle n'avait pas même voulu confier à sa sœur. Le prêtre s'était trompé également. L'arrivée d'Albert dessilla ses yeux; il comprit alors tout le danger qu'avait couru son ange, c'était le nom que lui donnait aussi Albert, qui serait mort s'il eût perdu celle qu'il aimait avec passion.

Notre rôle à nous était fini. Nous prîmes donc congé de cette famille intéressante, comblé de bénédictions, de souhaits de bonheur et de tous les vœux que pouvait lui inspirer sa joie affectueuse.



— N° XXXI. —

SCHWITZ. EINSIEDELN.

Turba ruit. . . . . .

La foule se précipite.

Un joli chemin à travers des prairies nous conduisit à *Schwitz* : nous y entrâmes un dimanche, jour de fête, où la jeune fille met ses plus beaux vêtemens, son chapeau orné de fleurs, son tablier à ramage, sa jupe rayée et ses longues tresses de faux cheveux noués avec des rubans rouges et ramenés avec grâce sur les épaules. Tous les voyageurs ont dû remarquer comme nous combien le dimanche est sévèrement observé chez les peuples catholiques ou réformés de la Suisse. Tous les travaux des villes et des champs sont suspendus, les boutiques et les ateliers fermés, les rues sont désertes et si-

lencieuses ; c'est un jour de repos absolu qu'on passe à l'église ou au cimetière. Dès la veille on a donné au toit le plus modeste un air de fête et de parure. Souvent, après avoir prié à l'église, la jeune vierge va visiter la tombe de son père ou de sa mère. Rien n'égale la piété des habitans de Schwitz pour la cendre des morts et leur respect pour les cimetières. Là point de place privilégiée, tous les rangs sont mêlés ; le pâtre dort à côté du landamman, souvent sans même qu'une barrière rustique sépare leurs restes. Sur chaque monument s'élève une croix de bois, de pierre ou de fer, selon la fortune du défunt et dont les bras portent les noms, l'âge et quelquefois l'éloge du mort ou des paroles tirées des livres saints et écrites en langue vulgaire. A la hampe de cette croix est attaché un vase noir qui renferme de l'eau bénite et où trempe un rameau consacré. C'est l'usage ici de décorer les tombes de fleurs qui, sous la main de la piété filiale ou de l'amitié, prennent diverses formes agréables, tantôt sont disposées en croix, tantôt tressées en couronnes et qu'on remplace dès qu'elles sont flétries ou fanées.

Schwitz est une ville fort agréable à habiter, surtout à cause de la proximité du lac et des montagnes, qui, le soir, y entretiennent une brise moins douce que celle dont s'enivre le voluptueux Napolitain, mais qui a bien son charme pour un habitant de Paris ou de Londres. On a cru reconnaître sur l'une de ces montagnes, qu'on nomme ici Mithen, des traces d'érosions volcaniques ou d'incendie. Ce qui pour nous est plus sûr, c'est l'effet pittoresque qu'elles forment, vues de Schwitz, d'où elles semblent, selon l'expression de M. Businger, « deux géans postés en sentinelle pour garder la ville. » En quelques instans, on peut parcourir Schwitz, visiter sa jolie église dédiée à saint Martin, et bâtie sur l'emplacement de celle qui en..... fut, avec une partie de la ville, la proie des flammes; la chaire de marbre que l'artiste a fait reposer sur les figures grimaçantes des trois réformateurs Zwingle, Calvin et Luther; les belles orgues dues à M. Bouthillier, d'Altorf; les tableaux d'Orelli, de Locarno; voir la bibliothèque peu nombreuse, mais où se trouvent quelques manuscrits précieux, entre autres l'original du traité signé à Brunnen par les trois confédérés; saluer

la bannière bénite donnée au canton en 1512 par le pape Jules II; s'agenouiller sur la tombe d'Aloïs-Réding et se mêler en idée, sur la place *d'Ibach*, à l'assemblée annuelle du peuple; visiter le cabinet de médailles de feu le chevalier Redlinger et s'embarquer sur le lac de Lowertz.

C'est le soir qu'il faut naviguer sur ce lac paisible où l'on n'a à redouter ni la tourmente ni les raffales, et dont l'onde bleuâtre n'est agitée que par un vent léger qui a de la peine à pousser la barque. Sur l'une et l'autre rives sont des vues en possession de plaire aux amis d'une nature douce et mélancolique. On abordait, avant la chute du Rossberg, à deux îles que les peintres ont souvent dessinées, et qui, suivant quelques géologues, ont dû être violemment détachées des montagnes qui bordaient ce lac. La plus petite avait à peine quelques centaines de pas. C'est là que vivait, il y a trente ans, un cent-suisse de Versailles, qui était venu s'y ensevelir et y passer sa vie sous l'habit d'un hermite, préférant aux pompes de la cour, qu'il ne voyait que de loin, à ces parcs magnifiques, où il ne pouvait se promener qu'à certaines heu-

res de la journée, à ce bruit de la grandeur, qu'il ne faisait qu'entendre et ne pouvait partager, son petit coin de terre où le soleil lui donnait chaque matin et chaque soir des spectacles plus brillans; où, maître de lui-même, il marchait, comme l'homme de Shakespeare, dans toute sa force et dans toute sa liberté, et où il n'était obligé de s'incliner que devant celui de qui relèvent les bergers et les potentats. Lors de l'écroulement du Rossberg, cette petite île a disparu.

L'autre, plus grande et plus agréable, renferme une tour en ruine appelée *Schevaneau*. C'est à Schevaneau qu'habitait en 1308 un terrible châtelain qui régnait en tyran sur ces eaux si tranquilles, qu'il troublait souvent en allant à la chasse aux jeunes filles. Un jour il enleva une paysanne qui traversait le lac en bateau; mais les frères de l'infortunée, avertis par ses cris, atteignent le ravisseur, le poignardent, et le jettent dans le lac. Le seigneur suzerain, dont relevait le châtelain, ne manqua pas de se fâcher; heureusement les deux frères en appelèrent à leurs compatriotes de Schwitz, qui vinrent assiéger le château, le démolirent,

et ne laissèrent subsister que la vieille tour comme un éternel monument de vengeance. Le ciel, ajouta notre batelier qui nous racontait cette légende nationale, a voulu aussi marquer sa colère par des signes visibles : une fois par an la foudre gronde, éclate, et les murailles de Schevaneau retentissent de cris affreux... ; alors on aperçoit une jeune fille, blanche comme ces cygnes qui naviguaient jadis par troupes sur ce lac, et qui ont donné leur nom à ce monument ; une torche à la main, elle poursuit le châtelain qui cherche à lui échapper, qui va, vient à travers les décombres, franchit de hautes murailles, et atteint par le fantôme, se précipite en hurlant dans le lac qui l'engloutit. Alors la jeune fille lève les mains au ciel et disparaît. Il n'y a pas trois mois, ajouta notre guide, que je l'ai vue comme je vous vois. »

Nous levâmes l'ancre : pendant que notre barque cinglait vers Schwitz, le batelier commença un long récit sur la chute du Rossberg, dont il avait été témoin, disait-il ; il allait traverser le lac, lorsque ce pic s'écroula : il vit alors les eaux se soulever à plus de soixante pieds de haut, et fondre en forme de montagne sur la

tour de Schevaneau ; pendant quelques minutes le lac ne présenta qu'une mer d'écume.

Nous étions au mois d'août, un des plus beaux de l'année en Suisse, et le lendemain était la fête de la N. D. des Neiges, époque où abondent à Schwitz les étrangers qui vont en pélerinage à Einsiedeln. Les rues étaient encombrées de pélerins ; on n'entendait de toute part que : « Einsiedeln ! Einsiedeln !

» — Einsiedeln ! murmurait une vieille femme en nous tirant par nos vêtemens ; pour dix batzen, mon bon monsieur, je ferai le pélerinage.

» — Einsiedeln ! répétait une grosse figure qui venait de s'enluminer dans un cabaret voisin ; pour six batz le pélerinage, et à pieds nus. » Un troisième raclait sur un mauvais violon les louanges de Marie, dont des groupes d'hommes et de femmes chantaient les litanies ; nous nous couchâmes au milieu de ce brouhaha.

A quatre heures du matin on vint nous réveiller ; les rues étaient déjà obstruées de voyageurs pieux. Nos deux pélerins qui, la veille, avaient mis leurs jambes à l'encan, avaient été pris et partaient pleins de joie pour accomplir

un vœu qu'on leur avait payé. Notre société se composait d'un capucin de Lugano, d'un Génevois et d'un habitant de Schwitz. A peine avions-nous fait quelques pas que la conversation s'engagea.

L'HABITANT DE SCHWITZ, en nous regardant de côté.

Il y a trente ans que les Français firent aussi un pélerinage au couvent des hermites; mais ils ne portaient pas des rosaires et des chapelets comme notre révérend compagnon de voyage; ils étaient venus les mains vides, et, en quittant Notre-Dame, chacun emportait une améthiste, une agathe ou une autre pierre précieuse.

LE CAPUCIN.

Heureusement, un bon paysan eut soin de soustraire à l'œil des Français le trésor le plus précieux, la statue de Notre-Dame, qu'il alla cacher dans le fond de la Souabe pendant que les bons Parisiens accouraient en foule pour la voir faire son entrée à Paris.

NOUS.

Il nous semble qu'on aurait pu facilement empêcher la spoliation du couvent en gardant

les défilés d'Etzel, qui, défendus par quelques braves, auraient été de véritables thermopyles pour nos soldats.

LE GÉNEVOIS.

C'était bien ce qu'on avait envie de faire ; un officier de Schwitz avait même promis de garder ce passage important et de s'y faire tuer s'il le fallait; mais un moine vint qui dit.....

L'HABITANT DE SCHWITZ.

C'était le curé de Notre-Dame.

LE GÉNEVOIS.

C'est possible.....; qui dit : Dieu est avec nous. Donnez-moi des armes, une croix, et je défendrai le passage; on l'écouta, et... il prit la fuite.

LE CAPUCIN.

Fable! fable imaginée par vos huguenots de Genève.

L'HOMME DE SCHWITZ.

Pardonnez-moi, mon révérend père, ce que dit monsieur est vrai comme N. D. des Hermites nous entend.

LE CAPUCIN.

Eh! l'habit, comme dit le proverbe français,

ne fait pas le moine, n'est-il pas vrai seigneur Français? Si notre religieux d'Einsiedeln manqua de cœur ce jour-là, en revanche nos moines de quinze cent... j'ai oublié la date précise, donnèrent de fiers horions à vos protestans, qui étaient venus pour les chasser de l'Hermitage.

L'HABITANT DE SCHWITZ.

C'est vrai, mon révérend père; aussi vrai que la statue de la Vierge, qui orne aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame, est la même que celle que saint Menrad trouva dans la forêt obscure près d'une fontaine.

LE CAPUCIN.

Seigneur Français, venez donc; que faites-vous à examiner ces *ex voto*, ces cierges bénis, ces scapulaires? vous en verrez bien d'autres : écoutez. A propos de Menrad, que je vous raconte l'origine de l'abbaye; et vous, monsieur de Genève, n'allez pas si vite, nous arriverons bientôt au haut de la montagne, et vous pourrez à votre aise admirer le beau panorama dont on y jouit. Je ne sais si je me fais illusion, mais je le trouve comparable au panorama du Rigi. Ecoutez : Menrad naquit en 805 à Sulgen, en

Souabe, de la famille des Hohenzollern ; il prononça ses vœux dans l'abbaye de Reichenau, et vint ensuite à Bollingen pour y enseigner les belles-lettres; mais, fatigué du monde, il demanda à ses supérieurs la permission de se retirer sur le mont Etzel, à l'endroit où existe encore une chapelle à son honneur. On vint le troubler dans cette solitude, qu'il quitta pour s'ensevelir dans ce pays, jusqu'alors inhabité, et qui portait le nom de *Forêt-Obscure*.

L'HABITANT DE SCHWITZ.

C'est vrai, révérend père, vous parlez comme un livre, et vous connaissez l'histoire de notre canton mieux que notre landamman. Cela ne m'étonne pas, vous le visitez si souvent; il ne se passe pas de Notre-Dame qu'on ne vous voie sur la route de l'abbaye.

LE CAPUCIN.

Notre saint habita ce petit hermitage jusqu'à l'année 807, où il mourut assassiné par deux scélérats auxquels il avait donné l'hospitalité, bien qu'il connût leur criminel dessein; mais bientôt le ciel punit les meurtriers, en les révélant à l'œil de la justice.

LE GÉNEVOIS.

Les deux corbeaux, n'est-ce pas, père capucin?

LE CAPUCIN.

Riez tant que vous voudrez, ils furent trahis par deux corbeaux que le saint avait apprivoisés. Ces oiseaux les poursuivirent jusqu'à Zurich, entrèrent dans l'auberge qui porta depuis ce nom, se jetèrent sur eux, et ne les abandonnèrent qu'après avoir été témoins de leur supplice.

UN ENFANT, *criant en français.*

Bons pélerins, voulez-vous des bagues qui ont touché Notre-Dame des Hermites?

UN AUTRE ENFANT, *criant en allemand.*

Bons pélerins, achetez l'image de la chapelle de l'abbaye... un batz.

UNE VIEILLE FEMME, *dans le dialecte de Lugano*

Voilà la description de la merveilleuse abbaye de Notre-Dame des Hermites, imprimée avec la permission des supérieurs.

LE CAPUCIN.

Ohé! ohé! combien, la vieille femme?

LA VIEILLE FEMME.

Un batz et votre bénédiction, révérendissime père Antonio.

LE CAPUCIN.

Tiens, tiens, voilà ma bénédiction d'abord, et trois soldi par dessus le marché. Allons, messieurs, approchez-vous, je vais tâcher de vous traduire cela en bon français : « Rien n'égalait la magnificence de l'église de Notre-Dame des Hermites avant qu'elle eût été pillée par les Français. Au milieu de nuages d'or reposait la statue de la Vierge, dont la robe étincelait de diamans. Les couronnes d'or, ornées de pierreries qu'elle portait aux diverses solennités, étaient les dons de souverains. Le trésor renfermait des richesses inestimables ; on y montrait un ciboire de douze pieds de haut, d'or massif, orné de onze cent quatre-vingt-quatre perles, de trois cents diamans, de trente-huit saphirs, de cent cinquante-quatre émeraudes, de huit cent cinquante-sept rubis, de quarante-quatre grenats, de vingt-six hyacinthes, de dix-neuf améthystes et de quatre spinelles. »

Notre orateur se tut et reprit haleine : il allait

continuer lorsque nous entrâmes à *Suttel*, où nous nous arrêtâmes pour nous reposer.

L'hôte nous servit de larges verres d'une bière mousseuse; notre capucin ne craignit pas de s'asseoir à côté du Génevois et de trinquer avec lui : faut-il dire que le Génevois n'approcha son verre de celui du révérend père qu'avec une sorte de grimace qu'il ne put long-tems cacher à l'œil du pélerin qui, saisissant le pot à bière, en versa de longs flots dans la coupe du réformé. « A votre santé et à celle de cet honnête protestant qui sauva la bibliothèque du couvent de Notre-Dame, en la rachetant des mains du général français! »

Ce souhait déplissa les lèvres du Génevois qui prit le verre, le porta à sa bouche et fit raison au père Antoine.

Nous nous remîmes en route : à mesure que nous approchions de l'abbaye, le nombre des pélerins s'accroissait. L'œil distinguait dans l'éloignement, sur la pente de la colline qui domine Einsiedeln des costumes de diverses couleurs, rouges, blancs, jaunes, qui se rapprochaient, se mêlaient et offraient une masse ondoyante d'où s'échappaient de tems à autre des cris confus.

Enfin nous aperçûmes briller les clochers nombreux d'Einsiedeln placés sur un vaste plateau en pelouse.

Qu'on se figure des rues étroites bordées dans toute leur longueur d'échoppes couvertes de toile, et de nombreux marchands criant sur tous les tons, sur tous les modes, et dans presque toutes les langues : « Achetez un chapelet! qui veut ces bagues qui ont touché la robe de Notre-Dame! grand miracle opéré à Einsiedeln ; » des milliers d'hommes et de femmes encaqués comme des harengs dans cet espace étroit et chantant à gorge déployée les litanies de la Vierge, sans que les flots de poussière que font voler leurs souliers ferrés ralentissent leur psalmodie, ou qu'un soleil de vingt-cinq degrés suspende leur marche ; des bannières flottant au dessus de toutes ces têtes de différens sexes coiffées si diversement ; des moines qui traversent, par intervalles, ces masses homogènes qui se rompent avec un empressement grotesque pour laisser passer le serviteur de Dieu ; les quatorze cloches du village qui retentissent dans les airs à travers les basses-tailles des pélerins, les chants nasillards des femmes et les cris d'ins-

trumens rustiques : voilà la physionomie d'Einsiedeln le 5 du mois d'août.

Sans le père Antonio nous n'eussions pu arriver jusqu'à l'abbaye; mais il était en pays de connaissance. Il fallait voir comme la foule s'écartait pour le laisser passer! comme notre habitant de Schwitz était joyeux de marcher à ses côtés! comme un air de satisfaction brillait sur la figure du moine! Il faut avouer aussi que jamais, dans nos courses en Suisse, nous n'avions rencontré un guide plus obligeant ; il était tout de feu et semblait se multiplier : « Par ici, seigneur Français, vers les arcades pratiquées en demi-cercle autour de la colline..... Voyez-vous ces statues? C'est là !..... Ne perdez pas de vue mon capuchon : il vous servira d'enseigne.

» C'est le P. Antonio de Lugano, criait-on de tous côtés. » Et une centaine de mains faisaient à la fois le même mouvement pour saluer le capucin. « Que Dieu vous bénisse, disait le moine, dont l'œil inquiet nous suivait dans la foule; » puis nous faisant signe de nous arrêter :

« Voilà la fontaine où Jésus, dit-on, se désaltéra. Place! place! mes enfans à ces étran-

gers!..... L'eau en est limpide, et Paracelse en a vanté les vertus. Approchez et buvez. »

Nous bûmes aux quatorze tuyaux de la fontaine, non sans être coudoyés par la foule impatiente qui se pressait autour de la piscine.

« Vous avez bien le tems, vous autres, répétait le capucin, laissez approcher ces étrangers. Maintenant suivez-moi, ajouta-t-il, entrons à l'église et reprenons la description que nous a vendue notre bonne femme :

» L'intérieur de l'église présente un vaisseau magnifique. Sa longueur, depuis la porte d'entrée jusqu'au grand autel, est de deux cent quatre-vingt-huit pieds ; sa plus grande largeur, de cent seize pieds. Huit autels vis-à-vis l'un de l'autre occupent chacun quinze pieds de largeur et sont entourés de grilles de fer. Entre chaque autel règnent des piliers qui forment autant de chapelles et soutiennent les galeries et les jubés élevés de vingt-trois pieds. Ces autels sont richement ornés et décorés de tableaux dus à François Kraus ; Cosme Asam a peint à fresque la coupole; François Carloni et Jean-Baptiste Babel ont été chargés de la sculpture.

» Mais ce qui frappe surtout la vue, c'est la Sainte-Chapelle qui est toute en marbre noir et gris ; au dessus de la corniche est un relief en marbre tiré de Salzbourg, représentant la mort de Marie; à droite et à gauche sont représentées la naissance et la présentation de la Vierge. L'intérieur a deux parties symétriques qui ont quinze pieds dix pouces de largeur sur onze pieds deux pouces de longueur. Le chœur remplace l'ancienne chapelle de Menrad ; il est orné d'une belle grille de fer. Le grand autel est de marbre et incrusté de pierres précieuses. Le devant de l'autel est décoré d'une belle cène en bronze d'un seul jet. Derrière est la sacristie, et au devant le chœur des religieux qu'on entrevoit par une échappée de colonnes en marbre noir. Kraus l'a décoré d'un superbe Christ mourant. »

Nous allâmes visiter ensuite l'abbaye, vaste carré de quatre cents pieds de large sur quatre cent quatre-vingt de long. Toute la façade est construite en pierre de taille d'une teinte grisâtre et qu'on tire du Mont-Etzel. Chaque religieux occupe une petite cellule. Le logement de l'abbé est vaste et proprement tenu. A gauche de l'abbaye est le collége où

l'on enseigne les humanités. A côté est la bibliothèque qui a beaucoup souffert dans la révolution et qui renferme encore quelques manuscrits précieux.

Quand nous eûmes vu toutes les merveilles d'Einsiedeln, le père Antonio songea à nous procurer un logement; nous allâmes frapper à un grand nombre de portes d'auberges : *Au Bœuf*, *à l'Aigle*, *au Cerf*, qui toutes s'ouvraient et se refermaient soudain. Nous voyions le moment où nous allions être obligés de coucher à la belle étoile, lorsqu'au détour d'une petite rue nous nous trouvâmes en face d'une vieille femme.

« Dieu soit loué, dit le père Antonio, voilà notre veuve de Sarepte. Hé! c'est vous, mère Rudhlein? — C'est vous, père Antonio! dit la vieille. — Voilà trois voyageurs que je vous amène, qui logeront chez vous cette nuit. — Jésus Maria! je le voudrais bien, mon révérend père, mais, un jour comme aujourd'hui, toutes mes chambres sont occupées. Attendez donc, j'ai encore une grande salle, un peu humide... si ces Messieurs veulent s'en arranger? Ah! tous mes matelas sont pris, il faudra dormir sur la paille ; mais j'ai des confitures

meilleures que n'en a jamais mangé l'abbé un jour de grande fête, des fruits secs, un morceau de chevreuil. » Nous acceptâmes, en remerciant mille fois notre guide, qui nous quitta après nous avoir donné sa bénédiction.

Nous fîmes un assez bon dîner chez notre veuve de Sarepte, mais nous le payâmes fort cher. Nous hasardâmes bien quelques observations sur cette carte hérissée de chiffres payans, mais notre hôte ne voulut rien diminuer.

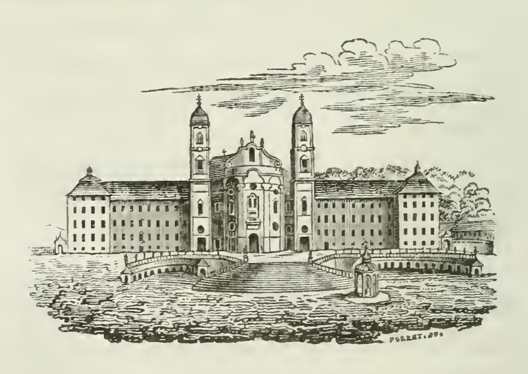
« Jésus Maria! nous dit-elle, un jour comme aujourd'hui, tout se vend au poids de l'or; songez donc qu'il y a au moins trente mille pélerins à Einsiedeln, oui, trente mille. Monseigneur l'abbé en a communié à la première messe six mille au moins : je croyais que cela ne finirait jamais. »

Nous lui demandâmes si ce concours immense de peuple n'amenait aucun désordre dans le village.

« Dieu merci non, reprit-elle; depuis trente ans que je donne à boire et à manger aux pélerins, jamais je n'ai été témoin de la moindre querelle. C'est que, voyez-vous, monseigneur l'abbé ne badine pas; point d'indulgence pour

ceux qui se querelleraient, ou même qui s'enivreraient; comme si quand on a fait dix lieues, ainsi que beaucoup d'entre eux, on n'avait pas besoin de se désaltérer! Le père Antonio ne serait pas si sévère lui, brave homme qui boit son petit coup et qui s'en va aux quatre fêtes de Notre-Dame, la besace toute pleine de neuvaines qu'on lui a payées généreusement. »

Il y avait encore cinq grandes heures de jour, et il fallait les passer au milieu de cette mer de pélerins; nous préférâmes aller visiter le champ de bataille de Morgarten, qui n'est éloigné d'Einsiedeln que d'une heure et demie de chemin.



— N° XXXII. —

MORGARTEN ET ZUG.

Exquirit auditque virûm monumenta piorum.

Monument impérissable de l'amour de la patrie.

Il guardo che ferisce ovunque tocchi
La grazia sua, la sua beltà divina
Fan dell' anime dolce rapina.

Son regard blesse tous ceux qu'il atteint; sa grâce, sa beauté séduisent et enlèvent tous les cœurs.

RINUCCINI.

MORGARTEN n'est point un village ni un hameau, comme le disent quelques voyageurs qui ne l'ont vu que sur la carte : une petite chapelle, quelques fermes éparses, une colline escarpée, un torrent desséché, voilà ce qui porte le nom de Morgarten, voilà le Marathon des Suisses. On voit encore à Schorneau, hameau qui dépend de la paroisse de Sattel, près du lac d'Egeri, les ruines de la vieille tour d'où

les Suisses débouchèrent avec les bannières d'Uri, de Soleure et d'Underwald, pour fondre sur la cavalerie de Léopold. Ils n'étaient que treize cents, mais dans leurs rangs combattaient Guillaume Tell et son beau-père Walther Furst, l'un des trois libérateurs. Le chef de cette poignée de héros était Rodolph de Reding de Bibereck. Au moment où l'action allait s'engager, cinquante hommes de Schwitz, bannis de leur patrie, demandèrent à combattre sous les drapeaux de leurs frères. « Retirez-vous, leur répond le vieux Reding, vous nous porteriez malheur ; la patrie n'a pas besoin de défenseurs tels que vous. » Tous les historiens s'accordent à dire que ces exilés, que la réponse sévère de Reding n'avait pas découragés, s'emparèrent d'une hauteur que domine le lac d'Egeri et la frontière de Schwitz, qu'aucun d'eux ne tenta de franchir, et qu'ils firent rouler sur la gendarmerie autrichienne des troncs de sapins, des blocs de rochers qui écrasèrent dans leur chute les cavaliers et les chevaux. Mais l'inspection du champ de bataille suffit seule pour démentir une partie de ce récit ; il n'y a pas de défilé à Morgarten, et pas de rochers dont les fragmens pussent

rouler sur l'ennemi. Il est probable que la lourde épée que les exilés maniaient à deux mains, que leurs énormes massues, que leurs hallebardes de six pieds qu'ils brandissaient comme des héros de l'Iliade, et ces brouillards épais dont, suivant Zschoke, l'atmosphère était ce jour-là chargée, jetèrent le désordre parmi cette noblesse allemande pesamment armée, et qui s'était engagée sur un terrain mobile et marécageux. Quoi qu'il en soit, le dévouement des exilés n'en est pas moins sublime, et ils en reçurent bientôt la récompense. De tels hommes méritaient qu'on leur rendît le nom de citoyens; le sang ennemi qu'ils avaient versé en abondance était un baptême qui devait les laver de toutes leurs souillures. Après la bataille, les vainqueurs se jetèrent à genoux, firent leur prière à Dieu, et passèrent le jour à dépouiller les morts : ils en comptèrent près de neuf mille ; eux n'avaient perdu que quinze hommes. Léopold avait consulté ses astrologues avant de livrer bataille ; tous avaient lu dans les astres d'heureux présages ; il n'y eut que son fou Cuni de Stroken qui osa lui dire la vérité. Lorsque le conseil de

guerre s'assembla pour discuter le plan de campagne, Cuni se présenta.

« Voilà Cuni, dit Léopold, il va nous dire son opinion. Tu as entendu, maître fou, tous ces hommes de guerre : Eh bien ! que t'en semble ? — Ma foi, rien de bon. — Comment, insolent ? — C'est par ici, c'est par là que nous entrerons, et personne n'a dit, c'est par là que nous sortirons, » répond en riant Cuni.

Ce malheureux prince se battit du moins avec un rare courage, il faut lui rendre cette justice ; il vit périr à ses côtés la fleur de sa noblesse : son cousin Rodolph d'Hapsbourg Lauffenbourg, les trois barons de Bonstetten, deux Gessler, les trois frères d'Urikon, dont l'un, maître-d'hôtel de l'abbé Jean d'Einsiedeln, mourut en défendant la bannière de Notre-Dame. Voyant que la mort qu'il cherchait ne venait pas, Léopold prit un sentier, suivit le lac Egeri, et arriva à Wintherthur, comme le moine Jean qui étudiait dans cette ville nous le rapporte, pâle, abattu, tout sanglant et à demimort.

Nous allions reprendre le chemin de l'Her-

mitage, malgré notre longue course de la journée, lorsqu'une averse nous surprit au milieu du champ de bataille de Morgarten, sur cette rampe de verdure où nous nous représentions ces exilés, dont nous évoquions les ombres. Nous étions sous le charme d'une complète illusion : l'armée de Léopold, le vieux Reding, Tell et son beau-père Walther Furst étaient devant nous ; l'air agitait les bannières des confédérés et les enseignes autrichiennes, parmi lesquelles nous distinguions l'image de Notre-Dame des Hermites que portait le maître-d'hôtel de l'abbé ; nous entendions les cris de cette noblesse allemande qui s'avançait imprudemment sur un terrain mobile ; nous distinguions même ces soldats de Zurich aux bas rouges et bleus, mêlés parmi les troupes de l'archiduc : il n'y avait plus que le signal du combat à donner, lorsque cette maudite pluie vint dissiper toutes ces images et nous forcer de fuir presque aussi vite que les soldats autrichiens. La terre trempée glissait sous nos pieds qui s'embarrassaient dans la boue ; alors seulement nous comprîmes comment les lances d'Uri et de Schwitz avaient pu moissonner un aussi grand

nombre d'ennemis. Nous restâmes près de deux heures pour traverser l'espace qui s'étend du champ de bataille au hameau de Schorneau, où nous arrivâmes pâle, défait, image vivante de ce pauvre Léopold, qui, cinq siècles auparavant, parcourait en fugitif ce même chemin; mais nous étions mouillé jusqu'aux os, ce que l'histoire ne dit pas du prince. On pense bien que nous n'avions ni le tems ni l'envie d'examiner cette vieille tour restée debout et d'où les bannis étaient partis enseignes déployées, ni les restes des retranchemens qui s'étendent depuis le territoire de Notre-Dame des Hermites jusqu'au lac de Zug. Il était nuit; nous laissâmes passer la pluie dans une assez chétive auberge.

Nous espérions que le lendemain le tems se lèverait, et nous nous endormîmes en nous berçant de l'espérance de beaux spectacles sur les eaux du lac d'Egéri; c'est le rêve qu'auraient fait tous les voyageurs à notre place. Malheureusement, comme tous les songes d'imagination, ils ne s'accomplissent pas toujours, et les nuages s'obstinent souvent à voiler le ciel malgré les prières les plus ardentes : il faut dans ce cas prendre son parti en brave et chercher

dans de tristes réalités quelques consolations : on en trouve souvent. Nous ne dirons pas qu'en ouvrant le lendemain les fenêtres de notre chambre, lorsque nous vîmes la pluie tomber comme la veille, nous réprimâmes la première tentation de mauvaise humeur, on ne nous croirait pas ; mais à force de contempler ces masses de brouillards rassemblés sur le lac et les montagnes entre lesquelles il est encaissé ; à force de chercher où reposer notre œil, de glisser, d'errer, de nous promener à travers ces masses flottantes, nous finîmes par rencontrer quelques jolies stations. C'était tantôt une baie verdâtre autour de laquelle se jouaient ces capricieuses vapeurs ; tantôt une île lumineuse, mobile comme les petites îles de l'Artois ; tantôt un pic qui, ne tenant à rien, soulevait sa tête noirâtre au dessus de ces brouillards ; tantôt une nappe d'eau verdâtre sur laquelle se brisaient les rayons du soleil qui se teignaient de ses couleurs.

Egeri est le premier village qui se présente après Schorneau ; il est divisé en deux parties : l'Unter et l'Ober Egeri. Nulle part on ne trouve des figures de jeunes filles plus jolies. Si le

Guide eût passé par là, il n'aurait pas cherché long-tems des modèles. Peut-être que ces yeux bleus si mobiles, que ce teint de rose, que ces airs de tête un peu lestes, ne lui eussent guère convenu pour représenter ses madones; mais il eût été frappé de la belle carnation des jeunes vierges, de leur fraîcheur et de leur séduisante coiffure. On a beaucoup trop vanté les batelières de Brientz, elles ne valent pas celles du petit lac d'Egeri; elles n'ont ni leur physionomie piquante, ni leur taille légère, ni leur coquetterie naïve. Ce lac d'Egeri, comme les jeunes beautés qui en habitent les bords, est aussi trop peu connu des voyageurs. Il faut le voir en été couvert de milliers de petites barques faites sans art. Qu'on se figure un tronc d'arbre grossièrement creusé à coups de haches et enduit dans l'intérieur de terre glaise; voilà la nacelle que dirige avec autant de grâce que de vivacité la jeune fille d'Egeri. Rarement la surface du lac s'agite : le vent souffle-t-il avec violence, elle se couche dans le canot et laisse l'esquif léger danser au milieu de ces nénuphars dont la tête blanche s'enfonce sous le poids du bateau et reparaît aussitôt.

La vallée d'Égeri offre à l'œil des formes un peu sauvages, que tempère à peine le beau vert du lac et des prairies. Le sol n'a pas ici l'abondance des environs de Schwitz; c'est la faute de la nature, et peut-être aussi des habitans. On pourrait en corriger la stérilité en brûlant ces baies de myrtile, ces lisières de fougère, de scolopandre et de plantes parasites qui attristent si douloureusement l'œil de l'agronome. Toutefois, il ne faudrait pas condamner l'habitant sans l'entendre ; c'est du moins ce que nous disait notre hôte, les deux coudes appuyés sur l'ardoise polie qui recouvre ici toutes les tables. Ces baies de myrtiles, les enfans des bergers en font leur nourriture pendant six mois de l'année ; ces plantes parasites alimentent leurs foyers ; ces fougères, ces scolopandres, nattées avec le jonc des montagnes, servent à tresser une espèce de paillasson sur lequel couchent les vaches.

Le paysan des environs d'Égeri se distingue par des formes robustes, des traits mâles, des yeux brillans de feu, et quelque chose de sauvage dans la mise comme dans les manières ; on croirait voir un paysan des environs

de Marseille, mais de loin; car, approchez, et cette figure sévère s'adoucit, cet œil fier sourit, et ces bras nerveux s'étendent en signe de bienveillance. La chemise de toile, qui lui descend jusqu'au genou, cache une ame susceptible de tous les dévouemens de l'amitié.

Les jeunes filles du canton aiment la danse avec passion; elles dansent entre elles, elles dansent quand les travaux de la journée sont finis, elles dansent à certaines époques de l'année, elles dansent tous les dimanches. Cette saltation répétée leur donne une souplesse et une grâce toute française. On s'arrête pour contempler cette jeune villageoise si vive, si légère, si agaçante, vingt fois manquant de laisser échapper son chapeau de paille orné de rubans et de fleurs, laissant voir une jambe bien faite et chaussée de bas écarlates, et, dans ses bonds désordonnés, frappant souvent la figure de son danseur de cette longue chaîne de similor qui entoure négligemment sa ceinture et tombe sur un tablier à larges plis. Le danseur n'est pas tout-à-fait aussi séduisant; mais il ne manque pas d'une certaine grâce; c'est dommage que sa parure soit un peu trop féminine. Nos lec-

teurs seront bien aises sans doute d'avoir ici le portrait d'un Adonis zugois endimanché : chapeau de paille chargé de rubans, énorme jabot bien propre et bien plissé, cravate bariolée, culotte bleue, jarretières rayées, bas blancs avec coins brodés en fleurs, souliers noués avec des cordons jaunes ; n'oublions pas la pipe élégante, meuble obligé qu'il porte constamment avec lui, et qu'il a soin de glisser dans la poche de sa veste dès que le premier mouvement de danse s'est fait entendre : voilà un petit-maître qui fait ici tourner toutes les têtes des jeunes filles.

A ses maisons gothiques, à ses vieilles tours, à ses restes de fortifications, ne prendriez-vous pas la capitale du canton pour une cité du moyen âge ? Les Winkelmann de Zug donnent à leur ville une origine bien plus ancienne ; ils disent que son berceau se perd dans la nuit des tems ; que ses habitans l'incendièrent lors de la grande émigration dont parle César. Quelques-uns font dériver son nom du celtique, et prétendent qu'il signifie, dans cet idiome : *né sur les bords du lac.* Ce ne sont pas des étymologies qu'on va chercher en Suisse, on en trouve assez dans les livres, mais des émotions. Si l'on veut se pla-

cer sur le clocher de Saint-Oswald, on aura un admirable panorama de montagnes formé par le Rigi, le Pilate et les Alpes neigées du Grindelvald et de Lauterbrunn, dont le lac, qui est à vos pieds, réfléchit les gigantesques images. Oswald fut fondée, dans le quinzième siècle, par Jean Hébrhard, curé de Zug. Le portail est décoré des quatre statues de Constantin, de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire et de Henri II, d'un travail grossier et sans goût. Le tableau du maître-autel est, dit-on, de l'un des Carrache : c'est *le faire* italien. M. Raoul Rochette pense que la jalousie extrême du peuple de Zug pour sa liberté explique le choix d'un saint étranger comme patron de l'une de ses églises. Long-tems, dit cet écrivain, l'habitant de Zug ne voulut obéir qu'à des magistrats d'un autre canton ; il crut sans doute de même assurer l'indépendance de son culte en le plaçant sous l'invocation de saint Oswald. Il est plus probable qu'en mettant son église sous le vocable d'un roi northumberland, le pieux curé de Zug voulut honorer ces Iles-Britanniques d'où tant de missionnaires étaient venus prêcher la parole divine dans les Alpes helvéti-

ques : l'église paroissiale de Glaris est dédiée à saint Fridolin ; on trouve dans l'Oberland une grotte qui porte le nom de saint Béat ; saint Columban, saint Gall, sont des noms de saints anglais.

La maison de ville a des vitraux peints brillamment par Michel Muller, artiste zugois du seizième siècle. L'arsenal possède quelques armures conquises sur divers champs de bataille ; mais on y cherche en vain aujourd'hui cette bannière teinte du sang du généreux Collin, qui mourut, en la défendant, à Bellinzone, contre les troupes du duc de Milan. Croirait-on que la main d'un soldat français osa saisir et livrer aux flammes cette glorieuse enseigne ? Que lui avait fait ce sang dont elle était tachée ?

Rien n'égale l'attachement de l'habitant de Zug pour le sol qui l'a vu naître. Quand, un moment, la fièvre de l'émigration poussa hors de leurs montagnes des milliers de Suisses qui allaient chercher la misère et la mort sur les rives de l'Ohio, aucun Zugois ne se mêla parmi ces exilés volontaires. Cet amour de la patrie, les lois en ont fait ici un exprès commandement ; elles défendent de quitter le canton sous

peine de perdre une partie des droits du citoyen.

L'habitant de Zug aime les pompes, les cérémonies, les processions et toutes les solennités de son culte ; il jeûne les jours consacrés par l'Eglise, et ne manque jamais de faire le signe de la croix en se mettant à table. Reçoit-il la visite d'un voyageur, il le salue de ces mots : *Loué soit Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Zug a donné naissance à Werner de Steiner, qui aima les lettres et la gloire, combattit en héros à Dornach, et laissa de précieux manuscrits sur les guerres d'Italie ; à Pierre Kolin, qui fut savant dans un siècle où il était si difficile de le paraître ; à Muos, diplomate habile ; aux deux Muller, qui excellèrent dans la peinture des vitraux ; à Brandenberg, dont les tableaux ornent les églises de sa patrie ; à Wickard, dont le pont de Sins sur la Reuss atteste le talent d'architecte, et à Guillaume Zurlauben, qui emporta en mourant la réputation d'un militaire consommé, d'un patriote ardent, d'un profond publiciste, d'un magistrat intègre. Ses cendres reposent à côté de celles de dix générations de Zurlauben, qui toutes laissèrent

des traces impérissables de leur passage à Zug.

Depuis quelque tems, on a essayé dans ce canton diverses applications chimiques à la culture du sol où croissent les vignes, qui par malheur n'ont eu que peu de succès, et n'ont guère amélioré le vin qu'on recueille sur les divers coteaux. Le lac de Zug est fort poissonneux : on y pêche des carpes qui pèsent jusqu'à soixante livres et plus, et qui font l'orgueil de la table des gastronomes zugois.



— N° XXXIII. —

ZURICH.

Quand Dieu veut du bien à quelqu'un, il lui donne une maison à Zurich.

Vieux proverbe allemand.

Il serait difficile de trouver une ville aussi délicieusement située que Zurich, des collines parées comme celles qui s'élèvent sur chacune de ses rives, des rives plus fleuries, un cercle de montagnes plus brillant, et surtout des eaux plus abondantes et plus limpides. Ces eaux, auxquelles on reproche d'apporter un peu d'humidité dans la ville, servent à entretenir la fraîcheur et l'éclat de cette variété de fleurs qu'elle étale de tous côtés. La Limatt qui la traverse, et dont la couleur ne s'altère presque jamais, est cette même rivière connue sous le nom de Linth, que nous avons suivie dans le canton de Glaris,

et qu'un simple particulier, M. Escher, parvint à enchaîner dans des digues d'une immense étendue; ouvrage de quinze ans, et qu'un gouvernement n'achèverait peut-être pas en trente.

Zurich ne dément pas, comme beaucoup d'autres villes, l'idée qu'on s'en fait au premier abord. On désirerait que ses rues fussent moins irrégulières, que leur courbure offensât moins les yeux; mais on ne saurait en trouver de mieux entretenues; ses maisons pourraient être un peu plus élevées, mais non pas plus propres. Quelques-unes sont décorées d'armoiries qui servent à les distinguer, comme les numéros dans nos villes de France; d'autres flanquées de tours en saillie, belvedères d'où les dames voient sans être vues; mais ces *erken*, car c'est le nom qu'on donne à ces espèces de jalousies, sont ici moins communes qu'à Schaffouse, peut-être parce que les femmes de Zurich sont moins curieuses, ou les maris plus confians.

Ce qui frappe d'abord le voyageur, c'est la multitude de ponts de bois jetés sur ces bras nombreux de rivière qui coupent en divers sens Zurich; en général ils sont mesquins et manquent de grâce; mais que les vues qu'on y dé-

couvre sont magnifiques! Le Grand-Pont, le dimanche après l'office divin, est presque aussi fréquenté que nos promenades publiques. Je ne sais si tous les voyageurs ont été frappés comme nous de la vélocité et de la longueur du pas d'un Zuricois. Qu'on ne croie pas pourtant qu'il y ait impatience ou plus grande fluidité de sang dans ces grosses jambes comprimées par des guètres ou serrées par des culottes de soie ; c'est ici la coutume de marcher, en se promenant, comme on monterait à l'assaut.

Nous avions entendu célébrer avec un si vif enthousiasme le panorama du Katz, dont M. Daguerre a regrètté souvent de ne pouvoir transporter sur la toile les magnifiques effets, que le premier mot que nous prononçâmes en arrivant, le soir, à Zurich fut : *Die Katz?* On ne nous répondit pas.

Die Katz? répétâmes-nous en ouvrant la bouche comme un Allemand : un signe de tête fut tout ce que nous obtînmes.

Die Katz? reprîmes-nous, mais sur un mode plus musical et en caressant avec grâce le dernier monosyllabe. Toujours le même signe, mais cette fois mêlé d'un sourire ironique. Alors nous

résolûmes de nous confier à notre bonne étoile, comme ces voyageurs qui, n'ayant pu se faire comprendre sur des rives lointaines, n'ont plus que la Providence à appeler à leur secours : elle ne nous abandonna pas. Nous suivions un sentier qui fuit autour d'une colline légèrement arrondie, lorsque, après divers détours, nous atteignîmes une plate-forme ombragée d'arbres, et sur laquelle on a pratiqué des repos pour le promeneur. C'était là ce Katz qui nous cherchions avec tant d'empressement. Nous ne saurions donner une idée du spectacle que nous attendait à cette station! A nos pieds, la ville qui semble nager au milieu des eaux avec ses maisons blanches, ses clochers à flèches, ses ponts et ses promenades; à droite et à gauche, ses deux rives verdoyantes, véritables jardins d'Armide, qui portent suspendus des villages, des chaumières, des bosquets, des vergers, des prairies; loin devant nous, le lac qui déroule sa nappe bleuâtre où viennent se refléter ses anses et ses baies, ses golfes et ses promontoires; au fond, une ceinture d'Alpes qui servent de pâturage, et au dessus desquelles court une chaîne de montagnes chargées de neige ou de glace,

qui vont en s'abaissant graduellement jusqu'à l'Albis étincelant, et à l'Uetliberg couvert de forêts! Nous ne pouvions détacher nos regards de ce tableau que colorait le soleil couchant.

Ce spectacle dura quelques minutes, pendant lesquelles cette auréole de montagnes changea dix fois de forme, de couleur et de parure, passant du jaune oranger au violet, du violet au rouge de feu, et, à chacune de ces décompositions de lumière, montrant à l'œil trompé des ponts jetés sur des abîmes de glace, des colonnes et des palais de cristal.

Il faut qu'un coucher de soleil sans nuage soit bien rare à Zurich, ou bien merveilleux, puisque la plate-forme du *Katz* se garnit de spectateurs, comme nous, en extase, mais jouissant de leur bonheur avec un flegme tout-à-fait germanique.

C'est un poète qui, le premier, appela Zurich : *l'Athènes de la Suisse;* la prose, qui n'a pas, comme la poésie, le don de mensonge, a toutefois consacré ce beau nom que cette cité mérite par l'aménité de ses mœurs, son amour pour les lettres et ses monumens, moins nombreux encore que ses grands hommes.

Le plus curieux de ses édifices est la Bibliothèque : on peut y passer plusieurs heures sans s'ennuyer, et se faire montrer ce que tous les itinéraires indiquent : un manuscrit de Quintilien, d'une haute antiquité ; une partie du *Codex Vaticanus*, écrit sur du parchemin violet ; la correspondance littéraire entre Jeanne Gray et Bullinger ; une copie du *Codex Alexandrinus*, donné par M. Baber, membre du musée britannique ; une vaste collection d'écrits relatifs aux jésuites, présent de M. Hollis, gentilhomme anglais ; le buste de Lavater, par Danneker ; ceux de Bodmer, de Breitinger, de Gessner, quelques vieux tableaux, ouvrages de l'enfance de l'art et objets curieux d'étude pour le peintre, et entre autres celui où sont représentés les trois martyrs : Félix, Regula et Exuperans ; un portrait de Zwingle à la manière d'Holbein ; une belle suite de minéraux ; une collection de fétiches et de divinités payennes, don de M. Horner, frère du conservateur de cette bibliothèque, et qui accompagna Krusenstern dans son voyage autour du monde. Cette bibliothèque, qu'on nomme encore *Wasserkirche* (l'Eglise de l'eau), sans doute à cause de sa position sur les

bords de la Limatt, occupe la place d'une ancienne chapelle dédiée aux trois martyrs de Zurich.

Le chroniqueur Brenwald, dernier prévôt du chapitre d'Embrach, raconte ainsi l'origine de la fondation du Wasserkirche.

Charlemagne ordonna d'élever une colonne à l'endroit où avaient été décapités saint Félix et saint Régula, et d'y attacher une cloche, puis à son de trompe il fit publier que quiconque voudrait lui parler sonnât pendant son dîner, avec promesse qu'il se lèverait aussitôt de table pour écouter celui qui crierait : justice! Un jour, voilà la cloche qui retentit : un page descend :

« Qui demande justice? » Personne ne répond.

Il revient : « Au nom de l'empereur, mon maître, qui demande justice? » Personne encore.

La cloche sonne une troisième, puis une quatrième fois; alors le page se cache, épie, et bientôt il aperçoit un serpent qui s'attache au cordon suspendu à la cloche, et l'agite en se ployant et se recourbant.

Le page raconte ce qu'il a vu, et l'empereur émerveillé se lève précipitamment en s'écriant : Justice ! justice ! Il quitte la table et arrive devant la colonne : il voit le serpent qui s'incline en signe de respect, et se glisse ensuite vers les bords de la Limatt. Le monarque le suit avec toute sa cour, et bientôt s'offre à leurs yeux un énorme crapaud qui s'était emparé du gite où le serpent déposait ses œufs.

« Que justice soit faite, dit l'empereur. »

On arrache de vive force le crapaud du trou où il était caché ; on allume un bûcher et on le brûle solennellement. Quelques jours après, au moment où l'empereur dînait, paraît le serpent qui s'élance sur la table, laisse tomber une pierre précieuse dans la coupe du monarque et s'enfuit. Frappé de ce prodige, qui arrivait dans un lieu teint du sang des martyrs, Charles voulut qu'on y construisît une église qui fut nommée Wasserkirche, et il offrit, comme un gage d'amour, cette pierre précieuse à l'impératrice.

Scheuchzer, dans son *Voyage des Alpes*, écrit en 1706, n'ose décider si le fait est vrai ou fabuleux.

Sur les bords de cette Limatt, aux flots

bleuissans, s'élève l'hôtel de ville, construit en 1694, sous la direction de M. Holszhall. Il est orné d'un portail en marbre noir tiré de la montagne de Richtenschwyl, dont les colonnes reposent sur des bases de fonte. Tout ce que l'art des sculpteurs en pierre et en bois, des peintres et des ouvriers en plâtre, était capable de produire, a été employé à décorer cet édifice, le Louvre de Zurich. Que cette poétique comparaison ne donne pas à nos lecteurs une trop haute idée d'un monument qui n'est pas sans mérite, il est vrai, mais qui n'a rien du grandiose du chef-d'œuvre de Perrault! Les salles du conseil renferment quelques tableaux d'histoire d'un assez bon coloris; on y montre une carte générale du canton, par Giger, qui n'a de merveilleux que ses minutieux détails; un tableau de fleurs d'Asper, qui ne valent pas celles de Van Spendonck, et le serment du Grütli, par Fussli, mort à Londres il y a quelque tems, et qu'on pourrait comparer, pour le dessin, le coloris et l'effet, à cette misérable toile que nous vîmes appendue, en 1828, sur les murs d'une des galeries du Louvre, et où on avait si piteusement peint les trois confédérés. Il y avait un

beau tableau à placer dans la salle du conseil de Zurich, c'était celui de Steuben qui a inspiré de si beaux vers à Mme Tastu!

A droite de la Limatt est la cathédrale, *Gross-Münster*. Les deux tours sont tout ce qu'il y a de remarquable; sur l'une est sculpté un cavalier à cheval qu'on dit être Rupert, duc de Souabe; sur l'autre Charlemagne, qui avait doté magnifiquement cette église : l'intérieur est sans ornemens et sans souvenirs. Quelques épitaphes toutefois attirent encore les regards, mais il faut se pencher jusqu'à terre pour déchiffrer des caractères mutilés et tout couverts de poussière. C'est avec toutes les peines du monde, et après un travail qui aurait lassé la patience d'un archéologue de profession, que nous parvînmes à restituer cette singulière inscription :

ANNO DOMINI MCCCCL OBIIT D.
JACOBUS SWARTZMVRER
CANONICUS CAPITULI HUJUS
ECCLESIÆ. ITEM AGNES UXOR
LEGITIMA PRÆDICTI D. JACOBI.

L'an du Seigneur 1450, *mourut Jacques Swartzmurer, chanoine du chapitre de cette église, et Agnès, sa légitime épouse.*

Il est vraisemblable que Swartzmurer, devenu veuf, aura pris les ordres : c'est la seule explication raisonnable qu'on puisse donner de cette inscription.

A côté de l'église, le tems fait tomber chaque jour quelques pierres d'un ancien monastère où l'on peut encore étudier les formes de la vieille architecture bysantine.

Les autres églises de Zurich, le *Frau-Müneter*, l'église de N. D.; l'église des Prédicateurs, *Prediger Kirche;* l'église française, *Franzosische-Kirche*, méritent peu d'attention. Lavater fut quelque tems pasteur de Saint-Pierre; il occupait le vieux presbytère qui y est contigu.

On montre à l'étranger, avec un respect religieux, l'habitation de divers hommes célèbres auxquels Zurich donna naissance. Nous en visitâmes plusieurs. Il y a dans ces ruines, habitées jadis par de hautes intelligences, quelque chose qui saisit l'ame. On marche avec une vive émotion sur cette poussière où l'on croit encore apercevoir les traces des anciens hôtes de la maison. Lorsque après nous avoir conduit dans une vieille masure à fenêtres cintrées, près de la cathédrale, notre guide poussa une petite porte

et nous dit : « Voilà la demeure de Zwingle! » il nous sembla voir ce réformateur, travaillant, une Bible à ses côtés, à l'œuvre de la réforme dont il fut un des apôtres les plus ardens. Près de l'une des portes de la ville, on va visiter l'habitation de Bodmer, qu'on a nommé le Platon de la Suisse. Les grands hommes de ce pays sont peu connus des étrangers : il faut bien frapper leur imagination par une comparaison qui fasse connaître les formes et la nature du génie de ces gloires nationales qu'on offre à leur admiration. Il n'est pas aussi certain que le professeur de droit-canon nous l'a assuré, que le *Zumloch* ait été jadis la demeure de prédilection de Charlemagne.

Ce prince fonda à Zurich plusieurs établissemens, entre autres un gymnase qui porte encore son nom et dont la bibliothèque est riche en ouvrages théologiques. Nulle part la patience humaine ne parvint à réunir autant d'écrits sur les grandes questions religieuses qui divisèrent le seizième siècle. On peut y saisir la pensée de Zwingle, de Bullinger, de Hottinger et d'autres chefs de la réforme, toute vivante, pour ainsi dire, et telle qu'ils la répandirent sur le papier,

avec ces corrections, ces additions, ces retranchemens et ce désordre de composition où l'on retrouve si bien l'homme. On dit que le manuscrit de la vulgate qu'on y montre aux curieux, est de la main même d'Alcuin, secrétaire de Charlemagne.

Les établissemens philantropiques sont très-multipliés à Zurich ; tous sont ouverts à l'étranger qui peut y entrer aux différentes heures du jour, interroger les directeurs qui se font un plaisir de donner les renseignemens qu'on leur demande. Le *Waisenhaus*, l'hôtel des orphelins, fut fondé au milieu du dix-huitième siècle par Henri Escher ; l'architecture en est simple et noble, et la situation sur une colline qui borde la Limath, très-pittoresque; il peut contenir cent enfans environ de l'un et de l'autre sexe. Le *Blinden Anstalt*, l'école des aveugles, est organisé sur le modèle de l'institution des jeunes aveugles, à Paris. On y reçoit des enfans de tous les pays ; la musique est de tous les arts celui auquel on exerce ces êtres infortunés avec le plus de succès. Le grand hôpital est un édifice d'un ordre sévère qui contient un grand nombre de lits; les malades y sont reçus et

traités aux frais de la ville et à l'aide de dons et de souscriptions volontaires.

On compte plusieurs prisons à Zurich. L'une sur le lac est construite en forme de tour, et porte le nom de Tour de Wellenberg; on n'y renferme que des adultères et ceux qui sont dévoués à la mort. Cette prison, placée au milieu des eaux, rappelle de tristes souvenirs : c'est là que fut jeté le malheureux comte de Hapsbourg, qui dans sa longue captivité ne put recevoir aucune consolation : heureusement il était poète, et les muses ne lui furent pas infidèles; elles purent tromper les regards de ses geôliers, adoucir ses chagrins, rendre moins longues les heures de la nuit en lui inspirant des vers dont on garde encore la mémoire. C'est là qu'on chargea de chaînes le bourgmestre Waldmann, martyr de son patriotisme et que les lauriers qu'il avait conquis à Morat ne purent arracher, ni à la mort, ni aux tourmens de la torture plus cruelle que le glaive. Il n'y a pas long-tems qu'on a renoncé, à Zurich, à appliquer la question. C'était une vieille coutume, et là, comme ailleurs, le passé a presque toujours raison;

mais vient enfin le jour où la lumière luit; il faut bien y croire et la suivre. Espérons qu'elle éclairera ce code criminel enveloppé de tant de ténèbres ; qu'elle descendra dans le cachot de l'accusé, qu'on interrogera désormais à la face du ciel ; que ses rayons se refletteront sur ces murs humides, où le prisonnier n'a pas même une pierre pour reposer sa tête ; sur ces fouets, ces lanières, ces verges, ces nerfs de bœuf dont on se sert encore pour frapper le coupable muet. Loin tous ces instrumens de rigueur inutile! leur place, si on veut les conserver, est dans l'arsenal de la ville ; encore faudrait-il avoir soin de les éloigner de l'arbalète et de la flèche de Guillaume Tell, qui se révolta parce que les baillis autrichiens se servaient contre les bergers d'Uri de ces instrumens de torture.

Il y deux arsenaux à Zurich. Le vieil arsenal renferme des cuirasses, des gantelets, des bannières, et tout le cortége des armes du moyen âge, conquêtes qu'on étale avec orgueil aux yeux de l'étranger, pour lui apprendre, sans doute, que le géant de la liberté finira toujours

par étouffer le despotisme, et que la pique d'un paysan libre vaut toutes les lances dorées des esclaves.

Zurich pourrait encore se défendre, caché derrière ses murailles, contre de puissantes armées; il n'aurait besoin que de relever les ruines apparentes de ses anciennes fortifications; quelques-unes de ses vieilles tours ont résisté au tems, entres autre ce *Ketzerthum* qu'on nomme aussi la *Tour des hérétiques*, et où l'on dit que les dominicains qui faisaient l'office d'inquisiteurs, mettaient à la torture les disciples de Pierre de Vaud. Les fortifications nouvelles dues à Werdermuller et à Jean Arduser occupent un grand espace de terrain.

Nous sommes tout fiers de nos promenades des Tuileries, du Luxembourg, des boulevarts; mais si nous pouvions transporter une de nos jolies Parisiennes sous ces dômes touffus de feuillage, qui règnent en demi-cercle autour de deux rivières aux flots de couleurs diverses, véritables bosquets dont le demi-jour est si voluptueux, où les rayons du soleil n'arrivent que brisés, où l'air qui circule est embaumé par les fleurs des collines voisines, où l'œil est récréé

incessamment par le doux bruit des vagues de la Limath, quel serait son enchantement! Elle ne pourrait quitter d'aussi beaux lieux qu'embellit encore le souvenir du chantre d'Abel, dont le mausolée orne ce jardin de délices.

Il semble que dans une ville telle que Zurich, les heures doivent passer vite ; que le tems doit fuir plus rapidement et les jours s'écouler comme les flots de ces rivières qu'on a constamment sous les yeux. L'ennui devrait être une maladie inconnue sur ces rives si harmonieusement ondulées, sur ce lac si pur, et qui offre des vues si belles, sur ce katz où l'on est tenté de s'écrier, comme dans l'Ecriture : « Nous sommes bien ici ; bâtissons ici une tente ; » et l'on se trompe toutefois! Toutes ces images si variées, si pleines d'enchantement, finissent par devenir monotones, et l'on n'a pas habité Zurich une semaine qu'on risque d'y mourir du spleen. Il faudrait un cadre à un si beau tableau et il n'y en a pas malheureusement. Le monde matériel y est charmant, mais la nature animée le dépare. Où ira l'étranger qui, depuis huit jours, a vu tout ce que renferme la ville? Dans la société? Ce mot et l'idée qu'il exprime en France

n'a pas d'analogue ici; on connaît des réunions d'hommes qui ont lieu le soir, mais dont les femmes sont bannies. Rien de plus difficile que d'y être admis; il faut, avant d'être reçu, écrire, répondre, parlementer, aller, venir, attendre. Enfin, les portes du sanctuaire s'ouvrent, et vous entrez dans une vaste pièce où vous apercevez des groupes de cinq à six individus, les uns armés de longues pipes qu'ils fument avec tout le flegme d'un Osmanli; d'autres qui se promènent de long en large, humant avec une sorte de délices ces bouffées noirâtres de tabac, et ne laissant tomber qu'à de rares intervalles quelques monosyllabes criards; d'autres assis à table et jouant à ces jeux de cartes à la mode du tems de Zwingle, ou accroupis comme des héros de Teniers devant une rangée de pots de bière.

On vous présente: les fumeurs abaissent leurs pipes pour vous saluer, les buveurs quittent leurs énormes verres de bière mousseuse, et les causeurs s'arrêtent; on vous adresse quelques paroles de bienveillance que vous n'entendez pas et auxquelles vous ne pouvez répondre, car l'allemand qu'on parle à Zurich est un véritable

patois. Vous ennuyez-vous? vous avez pour vous distraire les longues colonnes d'une feuille allemande qu'il vous faut attendre quelquefois pendant une heure entière.

Au sortir de là vous irez jouer aux quilles si ce jeu vous plaît; il est ici à la mode. Ne parlez pas de billard, on le connaît à peine; de spectacle, il est défendu; de promenades prolongées pendant la soirée, elles sont fermées comme une porte de ville. Que ferez-vous donc? Vous rentrerez à votre hôtel où vous passerez le tems à lire, quoi? des romans de Walter Scott! on ne lit que de l'Auguste Lafontaine.

Et les femmes? elles se dérobent aux regards des hommes et ne se voient qu'entre elles pendant quelques heures de l'après-midi qu'elles emploient à coudre, à babiller, à médire. Une femme qui donnerait le bras à un étranger serait exposée aux regards et aux caquets de tout son quartier; à peine si à la promenade un jeune homme amoureux peut adresser à la dérobée quelques paroles à celle qu'il aime. Il faut avouer qu'une journée, pour qui n'a rien à faire, est bien longue à Zurich!

Il y a ici un almanach dont l'idée est aussi

ingénieuse que maligne, et qui, à Paris, aurait un succès de vogue. Les maris s'en plaignent; les vieilles filles ont voulu plus d'une fois le brûler; les jeunes femmes elles-mêmes n'en sont guère contentes que pendant trois ou quatre années. L'étranger qui séjourne à Zurich ne manque pas de l'acheter. Imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires, il s'épuise bien vite. On le nomme l'*Etat*. Cet almanach contient le nom de chaque habitant, sa profession, ses titres, et, voilà le scandale, jusqu'à son âge! les femmes elles-mêmes n'y sont point oubliées. Or, à Zurich, comme ailleurs, on aime à cacher

Des ans l'irréparable outrage.

Figurez-vous donc le dépit du beau sexe zurichois contre ce Mathieu Leansberg de nouvelle espèce, s'occupant fort peu de pluie et de beau tems, et révélant à qui a des yeux l'heure précise de la naissance de chacune de ces demoiselles, femmes ou veuves qui, le dimanche, se pressent aux promenades de la Limatt! Plus de moyens de cacher son âge. « En vérité, madame la conseillère a dansé?...... Voyons donc

l'*Etat*... Née en 1790. La fille de M. M***, ministre, va se marier!... Venue au monde le 17 décembre 1794. Voilà une dame qui malgré ses rides a conservé beaucoup de fraîcheur; ses couleurs sont-elles naturelles? Voyons... 1775. » Le malin faiseur d'almanach ne respecte personne; il est vrai qu'il essaie quelquefois d'adoucir ses blessures en ajoutant à l'âge d'une femme la liste de ses titres,

Et longue en est la kirielle.

On ne saurait croire combien dans cet état républicain on tient à tous les protocoles inventés par la vanité. On passerait pour un homme sans éducation si, en parlant à une dame, on oubliait le titre de son mari; le mot de *madame*, seul, serait presque une impolitesse. Il faut donc que l'étranger ait bien soin de se faire décliner toutes les qualités de celui chez lequel il est introduit, et qu'en parlant à la femme d'un chanoine, d'un lieutenant ou d'un général, il dise toujours : madame la chanoine, madame la lieutenant, madame la générale ; et comme à Zurich les grandeurs pleuvent souvent

dans la même journée sur le même individu, il faut qu'il soit à l'affût de ces faveurs de la fortune, et que le soir, en revoyant une dame qu'il a visitée le matin, il ait soin de la saluer des trois ou quatre titres nouveaux de son mari.

Il semble que, dans une ville où les sexes se mêlent si rarement, les mariages devraient être peu fréquens. Cependant Zurich est une des cités les plus peuplées de la Suisse, et l'on y fait l'amour comme ailleurs : deux jeunes cœurs trouvent toujours moyen de s'entendre : au bal, au concert, à la promenade, au prêche même. Dès que les yeux et la bouche ont parlé, le mariage est bientôt décidé. Le jeune homme demande la main de la demoiselle, et si elle lui est accordée, il fait part de son bonheur à ses amis. Quelques mois s'écoulent, qu'on passe au milieu de fêtes, de beaux projets, de rêves d'amour, comme en font tous les fiancés. On publie les bans, puis vient la cérémonie nuptiale. On choisit ordinairement une église de campagne, pour être moins exposé aux regards des curieux. Les parens arrivent, portant au côté d'énormes bouquets. Le pasteur récite ou improvise un discours, bénit les époux, et tout est

fini. Autrefois, on passait de l'église à la table, et de la table au bal. La table joue toujours le même rôle dans une noce zurichoise; elle est toujours aussi abondamment servie, surtout en grosses pièces, et gaie sans folie; mais le bal n'est plus de mode : c'est le bon ton aujourd'hui d'entreprendre un voyage de quelques jours au sortir du banquet. A leur retour, les jeunes mariés reçoivent, avec les visites de leurs parens, de leurs amis ou de leurs connaissances, quelques cadeaux tels qu'on en peut faire à de nouveaux époux. On donne à ces présens le nom de *haussteuer*.

Si les habitans de Zurich vont se marier à la campagne, les habitans de la campagne viennent se marier à Zurich, et ils choisissent presque toujours l'église de Saint-Pierre pour la cérémonie nuptiale. Il n'est pas rare de voir dix à douze couples de ces époux villageois, se pressant autour du temple, et attendant, avec impatience, la bénédiction du ministre.

Après vingt-cinq ans de mariage, les époux célèbrent ordinairement le jour anniversaire de leur noce par un repas auquel ils invitent leurs vieux amis; c'est *la noce d'argent;* et si le ciel

a favorisé leur union d'un nombre double d'années, ils en fêtent également l'anniversaire, et c'est *la noce d'or*.

Quand naît un enfant, l'usage est d'annoncer aussitôt cet heureux événement aux parens les plus proches. C'est une domestique, la plus jolie de la maison, dans ses plus beaux atours, et portant un gros bouquet au côté, qui est chargée de ce joyeux message.

L'étranger passe rarement à Zurich sans entendre des femmes, vêtues de noir et la tête couverte d'un drap blanc, crier des paroles qui sont pour lui inintelligibles. Ce sont des messagères de mort chargées d'annoncer dans les rues et sur les places publiques, qu'à quatre heures du soir (car c'est l'heure des cérémonies funèbres), aura lieu l'enterrement de tel ou tel individu, dont elles indiquent le nom et la demeure. La maison du défunt est tendue de noir; les amis se pressent autour de la bière, et le convoi part pour le cimetière; si c'est un jeune garçon qu'on enterre ou une jeune fille, ses camarades ou ses compagnes chantent sur sa tombe des cantiques funèbres.

On se plaint souvent du bruit des cloches

dans nos villes catholiques. Que dirait-on si l'on passait une semaine à Zurich ? C'est un carillon continuel ; l'oreille est assourdie. On sonne à onze heures et à six heures ; on sonne à huit heures ; on sonne à dix heures du soir pour annoncer la fermeture des portes ; on sonne à chaque service ; on sonne pour le catéchisme ; on sonne trois fois le dimanche à chaque prêche, et il y en a deux le matin et deux le soir !

Après les cloches, ce sont les chapeaux qui sont le plus souvent en mouvement à Zurich. On se salue en se quittant pour quelques minutes ; on se salue dès qu'on se retrouve comme on le ferait après un long voyage : l'étranger, s'il veut faire assaut de politesse avec l'habitant, est obligé de garder son chapeau à la main, qu'il pleuve ou qu'il neige.

« De tous les arts cultivés ici, a dit M. Meister, l'ingénieux auteur du *Voyage de Zurich à Zurich*, celui dont le goût paraît généralement le plus répandu, c'est la musique. Il est peu d'étrangers qui n'en aient été frappés, et c'est avec une satisfaction toute particulière que le docteur Gall nous a déclaré n'avoir jamais vu nulle part autant de crânes doués de la bosse

caractéristique du *ton-sin*, le précieux organe des sons. Cette faculté naturelle aux habitans de Zurich est d'autant plus remarquable qu'elle contraste singulièrement avec leur langage habituel, le moins musical, le moins mélodieux que je connaisse. Aussi tout le monde semble-t-il faire la grimace en s'écoutant parler. »

Il serait difficile de donner une idée exacte du costume de Zurich. Les hautes classes de la société suivent les modes françaises, mais comme on les suit à cent cinquante lieues de la capitale, en les outrant, et long-tems après que leur règne est passé. La jeune fille du peuple porte les cheveux tressés, le tablier de couleur, les manches bouffantes et le cotillon court; la vieille femme, les bas rouges, la coiffe plissée et tombant sur la figure, comme nos nones de l'ancien régime. Une bande de velours noir couvre le sommet de la tête de la paysanne de Kybourg, dont les cheveux, partagés au milieu du front, sont ramenés par derrière et forment de longues nattes. Une petite fraise bien blanche et un grand collet de toile ou de drap avec un large liséré de couleur éclatante cache complètement le haut de la taille; un tablier de toile

rayée, aussi court que le jupon de laine, laisse voir la partie inférieure de la jambe.

Le costume de la paysanne du Wehnthal diffère légèrement du précédent. Le petit collet qui lui cache le cou et la poitrine est de toile ou de batiste. Le nœud de ruban plus ou moins riche qui serre la ceinture, la garniture élégante qui recouvre une partie du soulier, la grâce avec laquelle sa main sait relever un coin de son joli tablier d'indienne : voilà, à peu près, ce qu'il y a de plus remarquable dans l'habitante du Wehnthal, dont Regensberg est le chef-lieu. Excepté la Hollande, remarque avec raison M. de Meister, il n'est aucune ville où l'on trouve autant de belles fleurs. On pourrait voir, dans ce genre de luxe, une douce analogie avec l'innocence et la simplicité des goûts des habitans et avec la couleur poétique et pastorale de leurs mœurs et de leurs usages.

L'Athènes de la Suisse a donné naissance à une foule d'hommes célèbres dont la seule nomenclature pourrait former un volume. Citons seulement ici Roger Manès, brave comme Achille, et poète comme Orphée, auquel on doit le gain de la mémorable bataille de Tâtwyl, en 1352;

Waldmann et Rodolphe Stüssi, capitaine et magistrat distingués ; Rudolphe, savant commentateur des psaumes ; le fabuliste Boner ; Conrad Gessner, le Bacon de la Suisse ; Zwingle, qu'il suffit de nommer ; Zimmermann, qui écrivit avec tant de charmes sur la solitude ; Lavater, dont la renommée est européenne ; Bodmer, l'auteur du poëme de *Noé*, que Klopstock regardait comme une des belles créations du génie poétique allemand ; Salomon Gessner, qui passa un moment dans sa patrie pour l'émule de Théocrite et de Virgile ; Horner, astronome et voyageur ; Henri Pestalozzi, qui appliqua en Suisse l'enseignement mutuel à l'étude des langues il y a trente ans ; les délicieux paysagistes Ustéri, Füssli, etc.

L'académie de Zurich a joui depuis la reforme d'une brillante réputation ; peut-être le tems est il venu où elle aurait besoin d'une organisation nouvelle qui fût plus en harmonie avec les idées et les habitudes intellectuelles du siècle. Les études y tendent trop à former des théologiens et des philologues ; les sciences mathématiques et naturelles y sont presque entiè-

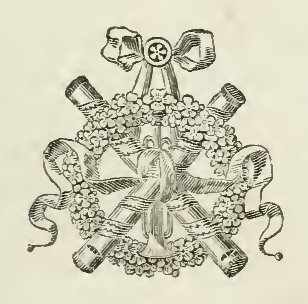
rement négligées, et les chaires trop exclusivement occupées par des Zurichois.

Quelques pasteurs de la ville, réunis à quelques membres séculiers, composent un tribunal matrimonial, devant lequel se jugent les causes de divorces, les séparations de corps temporaires, les procès pour naissance illégitime. Les pasteurs sont exclus de toute participation aux affaires publiques.

Les séances du conseil sont secrètes, mais le public en sait bien vite le résultat, et il se permet souvent de siffler ses législateurs. Il y a quelque tems qu'un membre proposa d'utiliser ce vaste terrain qu'occupent inutilement les fortifications, et de l'employer à la construction d'édifices nouveaux, à percer des rues, à former de jolis boulevarts. Sa motion avait été accueillie par des murmures d'approbation, lorsqu'un autre membre demanda et obtint la parole. Il combattit l'opinion du préopinant, s'opposa à la mesure, et demanda l'ordre du jour sous prétexte que de nouveaux édifices feraient baisser le loyer des vieilles maisons; que pendant deux siècles et demi on s'était passé de

rues élégantes, et qu'il y avait assez de promenades hors de la ville. Son éloquence l'emporta, et il fut décidé que les fortifications resteraient à leur place.

Le gouvernement est fort peu partisan de ce que nous nommons en France *idées libérales* : une censure ombrageuse tient la pensée captive. J. J. Rousseau avait raison lorsqu'il écrivait : « Il n'y a pas de pays où l'on soit plus libre qu'en France. »



— N° XXXIV. —

LES BAINS DE BADEN.

Chiare, fresche, e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei. . . . .

Claires, fraîches, douces eaux, aimées des belles.

PETRARQUE.

Dans la diligence qui nous transportait assez rapidement à Baden, était une femme dont le teint pâle, l'air rêveur et souffrant, semblaient annoncer une douleur que le tems n'avait pu entièrement effacer. En voiture, on lie facilement connaissance; et cependant nous avions fait déjà trois longues lieues sans avoir adressé une seule parole à la jolie voyageuse! ses manières étaient nobles, son ton annonçait une éducation distinguée, quelques mots qu'elle avait dits tout bas à sa femme de chambre, en entrant à Frauenfeld, nous avaient révélé à la fois un

organe enchanteur et une compatriote. Que de motifs pour rompre le silence! Mais nous craignions de détruire tout ce qu'il y a de charme dans une douce rêverie. Appuyé nonchalamment et comme caché dans un des angles de la voiture, nous cherchions, en dépit des cahots, et des coussins usés par le tems et le frottement, à saisir quelques-uns des traits principaux de cette lettre adressée à Léonard d'Arrezzo, au commencement du quinzième siècle, et où le Florentin Pogge a si naïvement peint les bains de la ville de Baden :

« Tout ici est séduction pour les sens : on se demande si Vénus n'a pas abandonné la voluptueuse Chypre, pour fixer son séjour dans ces rians bocages : on s'y croirait à la cour de Cythère; hommes, femmes, jeunes garçons et jeunes filles, tous plongent à la fois dans les mêmes ondes; une clôture sépare les deux sexes, mais si frêle, qu'elle ne saurait arrêter ni les regards ni les désirs. On rit quand on voit de vieilles édentées et de jeunes vierges entrer, sans aucun voile, dans les eaux transparentes et sous les yeux de nombreux témoins! — Plus d'une fois je me suis diverti de ce singulier spectacle, qui sem-

blait rappeler les jeux floraux de l'antiquité. Ne pense pas qu'on s'amuse ici à regarder ces jolies baigneuses dans l'état de simple nature, ou que la pudeur s'alarme le moins du monde. Nos bons Allemands n'y voient pas même malice; on cause, on boit, on mange dans le même bain: une table flottante sert à chaque baigneur, les étrangers mêmes sont invités à ces repas, au milieu des eaux. Tu t'imagines bien que je déclinai l'offre qu'on me fit d'un semblable tête-à-tête, et ne crois pas qu'il y eut pruderie de ma part : on l'eût taxée ici de grossièreté ; mais on parle une langue que je n'entends point, on ne m'eût pas compris et juge de la sotte figure que j'aurais faite!

» C'est à Baden, et surtout parmi les baigneurs, que se trouvent les véritables disciples d'Epicure. Si le bonheur n'est que le plaisir, jamais gens plus heureux. Je t'entends d'ici me demander quelle vertu merveilleuse possèdent les eaux de Baden. Baucoup entre nous ; une surtout qui suffirait pour les immortaliser, faut-il te le dire ? de donner ou de rendre la fécondité aux femmes. Imagine-toi donc ce cortége de dames de tous rangs et de toutes conditions,

qui se pressent dans ces thermes, pour éprouver la vertu de leurs ondes si vantées. »

Pogge semble douter que les baigneuses fussent fécondées par la seule chaleur des eaux, et sans le secours de quelque fleuve Scamandre ; mais faut-il attribuer à la puissance surnaturelle du génie de ces ondes ou aux bonnes mœurs du bon vieux tems, ce qu'ajoute le facétieux Florentin ?

« Parmi ces flots de baigneurs dont les mœurs sont aussi différentes que le langage, jamais ne s'élève la moindre querelle, jamais le plus petit désordre ; point d'injures, de colère, pas même de médisances. Les maris voient courtiser leurs femmes sans trouble, et ils n'interrompent ni leurs entretiens ni leurs tête-à-tête amoureux. La jalousie est ici une maladie inconnue : on n'a pas même d'expression pour peindre cet affreux tourment de l'ame. »

Nous en étions là d'une lecture qui, plus d'une fois, nous avait fait sourire, lorsqu'une reconnaissance subite nous força d'abandonner le Pogge. A notre droite était un des vaudevillistes les plus féconds, sinon les plus heureux de la capitale, qui était venu visiter la Suisse pour y

puiser des sujets et des inspirations, et qui, en attendant que la muse vînt le visiter à son tour, dormait profondément... Une violente secousse rompit son sommeil : il ouvrit les yeux, étendit les bras, ainsi que la Molesse du Lutrin, et se passant les mains sur la figure comme après un songe :

« Quoi, c'est vous? comment pouvez-vous lire à travers de pareils chemins? que vous êtes heureux! c'est tout au plus si je puis y dormir.... Y a-t-il un sujet de pièce là? continua-t-il, en indiquant du doigt le livre que je tenais à la main. — Je ne le pense pas; qu'en dites-vous? Et, en souriant, je lui montrai la lettre du Florentin. — Une lettre de Pogge! et pourquoi non? Le Florentin a du trait dans le dialogue; il était caustique, malin. « Vous allez donc aussi aux eaux de Baden? — Comme vous, et pour la première fois, je gage? — Comme vous aussi, probablement, et je me félicite de rencontrer à deux cents lieues de la capitale, un compatriote aussi aimable. — Charmant pays, ajouta un voyageur décoré des ordres de presque toutes les monarchies de l'Europe; pays enchanteur, surtout à cette époque. — Monsieur a déjà vi-

sité les bains de Baden? demanda le jeune auteur. — Il y a six ans. »

Ces mots parurent produire sur la jeune dame une vive impression qui n'échappa pas à l'inconnu. Un sourire pénible s'arrêta sur ses lèvres.

Nous entrons à Baden.

« Voulez-vous, Monsieur, ajouta l'homme décoré, que je vous conduise aux bains? je vous servirai volontiers de guide; j'aime les Français. »

Avant que nous eussions essayé de répondre, notre vaudevilliste avait pris et serré la main de l'inconnu, en signe de reconnaissance.

Baden est situé sur la Limatt; il possède une vieille église desservie par un chapitre de chanoines, une école fort bien tenue, deux couvens et un hôpital fondé par la reine Agnès. La maison de ville servit long-tems de lieu de réunion à la diète des cantons confédérés. C'est là que se tint, en 1714, le congrès qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne. Il n'y a pas vingt ans qu'on montrait encore la plume des plénipotentiaires. Cette plume était peut-être tout aussi authentique que celle que les voyageurs ont pu voir à Fontainebleau, et dont

Napoléon se servit, dit-on, pour signer son abdication.

Gaspard-Joseph Dorrer, membre du conseil de Baden, a laissé une relation fort curieuse sur le congrès. Voici ce qu'on lit à diverses dates :

« 1er *juillet.*—Le comte du Luc loge à l'hôtel de Berne ; sa salle d'audience est ornée du portrait du roi de France, placé au dessus d'un baldaquin et de quelques tableaux très-licencieux.

» 30 *juillet.* — Arrivée du prince Eugène ; il y avait dans ses bagages trois cents bouteilles de Tokai.

» 25 *août.* — Fête de Saint-Louis. Grand repas chez le comte du Luc. Un capitaine suisse du pays de Vaud, nommé Balthasard, et qui faisait la cour à la fille de l'ancien bailli Thormann, engage avec le comte une conversation si leste que toutes les dames sont obligées de sortir de table.

» 11 *septembre.* — Dominique Passionei, envoyé de Clément XI, donne un splendide repas au corps diplomatique qui *s'enivre rondement.* »

On voit à Baden les ruines d'un château fort

qui figura plus d'une fois dans l'histoire des guerres de la Suisse; et à quelque distance on va visiter le champ de bataille de Tâtwyl, où quinze cents Zurichois triomphèrent de quatre mille Autrichiens. Ce beau fait d'armes, qui remonte à 1351, a rendu historique le nom du brave Roger Manès.

Nous nous hâtons de donner tous ces détails pour n'avoir plus à nous occuper que de ces bains si célèbres dans le moyen âge et qui soutiennent aujourd'hui leur vieille réputation.

Au moment où nous descendions de voiture, l'inconnu avait échangé avec la dame, comme un coup d'œil d'intelligence, qui n'échappa point à notre jeune ami. « Vous connaissez donc cette jolie dame, lui dit-il, avec un air de mystère? — Depuis long-tems, reprit-il en soupirant. — Et vous n'avez adressé aucune parole de consolation à cette belle affligée? — Il est de ces chagrins qu'un étranger ne peut jamais paraître avoir pénétrés; la passion, la vengeance admettent des confidens, mais dans une ame tourmentée par le remords, la voix de l'amitié même ne serait pas écoutée. — Vous piquez ma curiosité, dit le vaudevilliste en pre-

nant son album : cela s'annonce comme un roman ; voilà une héroïne toute trouvée pour ma rentrée dans le monde théâtral. — Cette histoire en effet ressemble assez à une fiction, et si je puis compter sur votre discrétion..... — Nous serons muets. — Ecoutez-moi donc :

« Il y a six ans, j'étais venu à Baden à l'époque des bains; la société était nombreuse et brillante. Une jeune femme attirait surtout les regards, c'était la dame avec laquelle nous venons de faire route. Unie depuis peu d'années au colonel Dr....., elle aimait son mari et en était aimée avec idolâtrie. Un fils manquait à leur bonheur. Superstitieuse comme toutes les jolies femmes, Madame D....... était venue à Baden avec l'espoir d'obtenir, par l'intercession de sainte Vérène, ce fils si impatiemment désiré. Les deux époux amenaient avec eux un jeune militaire anglais, lieutenant dans le régiment de......, qui avait fait connaissance avec M. D......., sur le champ de bataille de Waterloo. Le colonel avait quarante ans, il était bien fait, aimable, spirituel, galant. Le jeune anglais avait les cheveux rouges, le teint blême, les formes brusques et le ton tranchant. A force

de passion, ce dernier parvint à faire oublier les torts de sa figure; à force de l'entendre, Madame D....... finit par se familiariser avec les défauts de caractère de son amant.

» Les bains sont, comme vous pouvez le voir d'ici, partagés en deux parties par la Limatt. Les grands bains occupent la rive gauche; les thermes les plus chauds, ce grand bassin au milieu duquel vous apercevez une ancienne statue d'Isis que l'on a baptisée du nom chrétien de sainte Vérène : c'est là que les femmes se rendent secrètement pour faire cesser leur stérilité. Elles n'ont besoin que de s'asseoir pendant quelques instans sur une pierre qui porte le nom de la patronne des bains. Elles s'y plaçaient autrefois en plein jour, comme le raconte le Pogge qui n'a pas chargé le tableau; mais aujourd'hui elles n'osent y aller que de nuit, c'est le moment qu'avait choisi Madame D..... pour s'y rendre; le jeune Anglais l'y surprit..... Madame D...... retourna coupable à la couche conjugale.

» Ils avaient été aperçus. Cette aventure fut bientôt le sujet de toutes les conversations; le colonel apprit son déshonneur, appela en duel

le séducteur et fut tué à l'endroit même où nous sommes. Madame D...... avait été transportée presque expirante à Aarau ; une simple pierre s'élève sur la tombe du colonel : sa veuve vient l'arroser chaque année de ses larmes. »

L'inconnu, dont le récit nous avait vivement intéressés, nous présenta bientôt à sa famille composée d'une vieille mère, de sa femme et de ses deux enfans. Un jardin de plusieurs arpens, planté à l'anglaise, et un bâtiment à l'italienne formaient leur habitation. On y jouissait d'une vue charmante sur la Limatt. Nous étions impatiens de connaître quel était cet homme aimable qui nous accueillait avec autant de politesse et de franchise.

« Je suis Français, Messieurs, nous dit-il ; j'ai servi votre patrie ; j'avais consenti, pendant un rêve d'éclat et de gloire bien court, à administrer un de vos départemens ; je fus plus tard forcé de quitter la France. Je supportai d'abord assez patiemment mon exil ; mais bientôt le mal du pays me prit, mal horrible, auquel j'étais décidé à échapper. Ma résolution était prise, je voulais revoir la France, où peut-être l'échafaud m'attendait, si un ange ne m'eût

retenu en ces lieux. J'ai maintenant deux patries, l'une que je regrette et dont j'aime toujours à m'entretenir, l'autre, que tout ce qui m'entoure contribue à me rendre chère. » Et des larmes roulaient dans ses yeux.....

Nous ne devions rester qu'un jour à Baden, mais nous cédâmes aux sollicitations de notre compatriote, et nous y passâmes près d'une semaine entière. Il fallut enfin nous séparer; nous fîmes aussi nos adieux à notre jeune ami le vaudevilliste, qui, tout occupé de deux intrigues, l'une sur le papier, l'autre avec une jeune Allemande, était moins pressé que nous par le tems.



— N° XXXV. —

ELISABETH,

OU

UNE VENGEANCE DU 14e SIÈCLE.

. . . . . *Quid furens fœmina possit.*

C'est ainsi que se venge une femme.

Qui ne connaît les romans de Walter Scott? On se rappelle la scène où l'antiquaire, au moment où il explique l'inscription prétendue latine d'une pierre qu'il a payée assez cher, est si cruellement troublé dans sa joie par le mendiant Edie-Ochiltrie. C'est en effet un terrible désappointement pour un homme comme le Laird, que de voir un monument qu'il faisait remonter au tems d'Agricola, transformé en un signe de reconnaissance laissé dans le pays par des mendians! Il ne faudrait pas beaucoup d'aventures de ce

genre pour désenchanter le plus intrépide amateur d'antiquités. Bien nous prit d'avoir lu le roman de Walter Scott, car nous eussions peut-être été trompé comme le vieux Laird.

Nous sortions de Baden et nous nous dirigions vers Brougg, lorsque nous fûmes abordé par un paysan qui rangeait symétriquement dans sa main gauche une douzaine de dés, dont il avait soin de mettre en relief la face la plus polie et la mieux marquée. Nous devinâmes, au premier coup-d'œil, que c'était là de ces pierres merveilleuses qu'on trouve assez fréquemment aux environs de Baden, et qui ont lassé la science de tant d'archéologues.

Persuadé que les dés de notre paysan venaient de quelque fabrique romaine, nous les examinâmes attentivement, et nous crûmes reconnaître des dés de Samos, tels qu'on s'en servait au tems des Romains chez presque tous les marchands de vin. « Samos ! s'écria notre paysan avec humeur, Samos! Je vous les donne pour être aussi vieux que le monde : soyez tranquille ; depuis le tems que nous en vendons aux étrangers, il n'y en aurait plus, s'ils étaient l'ouvrage de vos Romains. »

Un Parisien n'est pas toujours aussi crédule qu'on veut bien le dire ; le ton d'assurance de notre archéologue de contrebande ne nous en avait point imposé ; nous cherchions parmi ces dés celui qui semblait offrir les caractères les plus certains d'antiquité. Pendant notre examen scientifique, un des camarades du vendeur s'approcha, et voyant notre passion pour les vieilles choses, il tira mystérieusement de sa poche deux médailles qu'il avait déterrées, disait-il, à côté des dés de pierre. Elles n'étaient ni rares, ni précieuses; l'une et l'autre appartenaient au règne de Vitellius. Ce rapprochement nous confirma dans l'opinion que ces instrumens aléatoires étaient beaucoup plus communs chez les Romains que chez nous, et que leur origine remontait à l'époque où Baden avait été ruiné par Vitellius. Il nous restait quelques craintes sur l'authenticité des dés qu'on voulait nous vendre. Le marchand nous avait donné la meilleure raison d'en douter, en parlant de l'immense quantité qu'on en vend aux étrangers, et qui eût épuisé les provisions de tous les cabaretiers de Baden, eussent-ils été aussi nombreux autour des bains qu'ils le sont aux portes de Paris.

Il est certain que parmi ces dés il en est beaucoup de faux, que les habitans savent fort bien faire passer ; on en fabrique à Baden, comme à Rome on fabrique des vases étrusques. Nous achetâmes quelques-uns de ces dés, jeu de la nature ou travail de l'art, ainsi que les deux médailles du règne de Vitellius. Si nous avons eu le sort de l'antiquaire de Scott, faible sera notre désappointement, car nous dépensâmes peu d'argent, et notre foi était bien légère.

Nous reprîmes notre route, tout entier aux réflexions que fait naître en foule la vue de ces lieux déchus, jadis théâtre des pompes et des grandeurs romaines. Des dés! voilà donc tout ce qui reste à Baden du souvenir des maîtres du monde! C'est là tout ce que la science, l'industrie des hommes, les arts réunis ont légué à ceux qui habitent la place où fut cette antique cité! Ce n'est pas seulement la gloire du monde qui passe comme l'herbe des champs, comme la fleur si vite cachée par la neige des Alpes ; c'est tout ce qui fut beau, tout ce qui fut grand, tout ce qui fut utile, l'expérience de tous les siècles.

Il est rare que de telles pensées ne jettent

pas l'ame dans une sorte de tristesse qu'on aime à nourrir, et qui en voyage est une compagne à laquelle on s'attache presque à son insu. Si nous levions les yeux, c'était pour les arrêter sur les ruines de ces châteaux gothiques qui pendent sur la route, et qui rappellent une époque dont les monumens, déjà obscurs pour nous, ne seront bientôt plus étudiés que par quelques vieux érudits, amateurs des vieilles poussières. Nous avions trouvé, au sortir de Baden, un voyageur avec qui nous marchions, philosophant tristement sur le passé, parlant d'ombres et de débris, lorsque nous fûmes interrompus dans nos méditations par l'apparition d'un paysan argovien. Pascal a peint quelque part la gravité d'un juge déconcertée par le bourdonnement d'une mouche; le gilet rouge de l'Argovien suffit pour donner un autre cours à nos réflexions; et voilà l'imagination de mon compagnon de voyage quittant les vieux créneaux où elle s'était juchée, pour me décrire le costume du paysan, dont la tête est couverte d'un large chapeau rond qu'entoure un ruban de couleur; dont le gilet sans boutons couvre une partie de sa large culotte plissée, et laisse voir jusqu'au dessous de l'es-

tomac les bouts effilés d'une longue cravatte noire.

Le soleil n'était point encore couché lorsque nous aperçûmes les maisons de la petite ville de Brougg. Avant d'y entrer nous voulûmes visiter l'abbaye de Kônigsfelden et ce tombeau d'Albert dont le sang fut si cruellement vengé.

Affermi sur le trône impérial, Albert apprend que ses baillis ont été chassés des trois cantons. Il court à Baden et assemble ses vassaux. Le 1er mai 1308, il est parti pour visiter Elisabeth à Rheinfelden; il a passé la Reuss près de Windish. Les barons d'Eschenbach, de Wart, de Palm, de Tegerfelden, de Finstingen, de Castelen l'accompagnent. Jean de Souabe, son neveu, s'est mêlé à ces nobles seigneurs. En ce moment Jean de Souabe s'approche de son oncle, et le prie de lui restituer les terres qu'il retient injustement. L'empereur refuse; Jean de Souabe insiste; Albert saisit sa dague, lorsque son neveu le prévient en lui enfonçant un poignard dans le cœur. Aussitôt Eschenbach s'élance et lui fend la tête; les autres barons tirent leurs épées et les teignent dans le sang du malheureux prince. Wart demeure tranquille

spectateur de cet assassinat, et Castelen qui n'a pas eu le courage de défendre son maître, s'enfuit à la vue des armes nues. Albert, tout mutilé, va mourir à quelques pas de là, dans les bras d'une jeune paysanne, qui recueille son dernier soupir.

A la nouvelle de cet attentat, Elisabeth jure de venger son époux. L'ambition entre aussi dans son cœur; ce sang l'aidera dans ses projets. Elle répand le bruit qu'une partie de la noblesse helvétique s'est vendue aux meurtriers; son neveu, les cinq barons allemands, tous ceux qui portent leurs noms, leurs parens, leurs amis, leurs voisins, et jusqu'à leurs vassaux sont mis par elle au ban de l'empire. Ses soldats ravagent les domaines d'Eschenbach, rasent les châteaux de Russek, de Schnabelbourg, de Mérischwenden, de Palm, de Wart, de Tegerfelden, et égorgent les habitans de la ville de Maschwanden. Elisabeth marche à leur tête, l'épée à la main, les excitant au carnage, mettant elle-même le feu au château de ses ennemis, assistant à leur supplice, faisant élever des échafauds sur les places publiques, où elle se rend, en grande pompe, pour voir tomber leurs

têtes : elle sourit lorsque le sang jaillit sur ses vêtemens, et s'écrie : « Ce sang m'est plus agréable qu'un bain de rosée. » Lasse et fatiguée de meurtres, elle jette enfin les vêtemens de guerriers et sa sanglante épée, et pour faire taire dans son cœur la voix des remords, elle imagine de consacrer une partie des dépouilles qu'elle a conquises à élever un couvent à l'endroit où expira Albert.

De tout ce sang répandu, pas une goutte n'appartient à un coupable ; les meurtriers échappent tous. Jean de Souabe, déguisé en mendiant, se sauve à Avignon, se confesse au pape Clément, qui l'absout au spirituel, et le renvoie pour le temporel à l'empereur Henri. Puis il se rend à Pise, demande merci, et est condamné à finir ses jours dans un couvent. D'Eschenbach gagne le Wurtemberg, y garde trente-cinq ans les pourceaux, et avoue son crime au moment où vont s'ouvrir pour lui les portes de l'éternité. De Palm va se cacher à Bâle, où il s'introduit dans une abbaye de religieuses, sous les habits de femme, et meurt sans faire connaître son sexe ni son forfait. On ne sait ce que deviennent Tegerfelden et Fins-

tengen, dont les noms cessent tout à coup d'être prononcés, et qui échappent à l'œil d'Elisabeth et d'Agnès, sa fille. Wart, moins coupable, est plus malheureux. Livré pour une modique somme d'argent, par son cousin Thibault, comte de Blamont, qu'on nomma dès lors *le marchand*, la veuve d'Albert le fait charger de fers et conduire à Brougg, où l'on instruit son procès. Le malheureux proteste de son innocence; il demande à connaître ses accusateurs, à combattre en champ clos contre leurs champions; puis tout son courage semble l'abandonner; il avoue qu'il s'est prêté à ce meurtre pour venger son ancien maître, l'empereur Adolphe de Nassau, détrôné et tué par Albert. On le condamne, et il entend son arrêt avec fermeté. En vain sa jeune femme, issue de la maison de Palm, vient demander à grands cris la grâce de son époux; en vain se jette-t-elle aux pieds d'Elisabeth, dont elle embrasse les vêtemens; ses larmes ni sa beauté ne peuvent rien sur le cœur de ses juges. La veuve d'Albert est sans pitié. Wart est attaché à la queue d'un cheval, traîné à l'échafaud, rompu, exposé sur la roue, où il vécut encore trois jours. Dès que vient la nuit, sa

femme paraît, qui prie avec lui, l'assiste comme un mourant, et adoucit, autant qu'il est en elle, l'horreur des tourmens qu'il endure. Wart la conjure de s'éloigner au nom de leur amour, au nom de son innocence, au nom de ce Dieu qui récompensera un aussi héroïque dévouement; elle est sourde à de semblables prières, et reste au pied de l'échafaud jusqu'à ce que son mari ait exhalé le dernier soupir. Alors elle lui ferme les yeux, l'embrasse, lui dit un dernier adieu, et se rend à Bâle en passant devant le palais de la veuve d'Albert. Elle vécut quelques années dans cette ville, objet d'admiration, dit la chronique d'Albert de Strasbourg; mais consumée de chagrins et ne pouvant chasser de devant ses yeux l'image affreuse du supplice de son époux : elle mourut jeune, et en odeur de sainteté.

C'est escorté par tout ce cortége d'ombres sanglantes qui devaient tourmenter les derniers momens d'Elisabeth, que nous visitâmes Königsfelden. Nous entrâmes dans l'église. L'autel occupe la place où fut frappé Albert. On pousse des portes à demi-vermoulues, et l'on s'effraie de la solitude et du vide qu'on a devant soi;

l'œil ne s'arrête que sur des murailles verdies par le tems et sur des vitraux à demi-brisés par les vents, et où l'on saisit quelques-unes des images de la tragique histoire du monarque. On montre dans le couvent la chambre où la reine passa cinquante années de sa vie dans les pratiques les plus austères de la pénitence. On voit encore une grande armoire qui servit à son usage. La salle des chevaliers a été transformée en infirmerie après la bataille de Zurich, et une main de Vandale a effacé sur les murs quelques peintures en détrempe qui seraient aujourd'hui un sujet d'étude précieux pour l'artiste. L'ancienne habitation des religieuses est dégradée et déserte; des fous se promènent dans les cellules des moines.

Le terrain sur lequel s'élève le couvent de Kônigsfelden recouvre une partie des ruines de l'antique *Vindonissa*. Pour se rendre au village de Vindish, qui a remplacé un des boulevarts de l'empire romain, on traverse la Reuss un peu au dessus de sa jonction avec l'Aar. On cherche quelques vestiges du passage du peuple roi sur cette charmante colline pleine de tant de souvenirs, et l'œil ne peut en découvrir. Il

faut, pour en trouver, creuser profondément la terre. Vindonissa est morte, comme Ilion, comme ces cités dont Cicéron découvrait les grands cadavres * en voguant sur les brillantes mers de la Grèce. Comme Sparte, son nom est venu s'éteindre dans celui d'un obscur village. Assis sur un tertre élevé, nous nous représentions un des lieutenans de Tibère, plus fier de son nom que du titre de roi, et placé comme nous au sommet de cette colline, mais quand elle était vivante et animée, et que quelques rayons de la grandeur de Rome venaient s'y refléter. A ses pieds, il apercevait l'amphithéâtre et le palais de Vespasien ; plus loin les aigles romaines qui brillaient au soleil ; çà et là des obélisques et des arcs de triomphe ; jusqu'au fond de l'horizon, il voyait les traces du colosse romain qui avait abaissé les collines, arrêté les fleuves, changé leur cours, dompté les peuples ; derrière lui s'agitaient des nations barbares, mais Rome l'avait placé là avec ses légions, comme une barrière contre laquelle viendrait se briser leur fureur. Avec quelle complaisance ses regards

* *Oppidorum cadavera.*

se promenaient sur ce camp qui faisait la sécurité de la capitale du monde! Ebloui de tant d'éclat, peut-être dédaignait-il le beau spectacle que lui offrait la nature dans ces lieux où Brougg s'élève maintenant, et où l'Aar, la Limatt et la Reuss, viennent apporter au Rhin, comme au roi des fleuves de ces contrées, le tribut des eaux des Hautes-Alpes. Amphithéâtres, palais, camps, temples, dieux mêmes, tout a disparu; mais la nature a cherché à rendre les regrets du voyageur moins vifs, en prodiguant tous ses dons à ces lieux enchantés.

Nous quittâmes à Vindish notre guide, et nous prîmes la route de Schinznach. Si les bains qu'on y trouve ne sont pas les plus salutaires de la Suisse, ils en sont aujourd'hui les plus beaux.



— N° XXXVI. —

LE CHATEAU DE HAPSBOURG.

Peuples, rois, vous mourrez, et vous, villes, aussi;
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.. ...
Où sont, fiere Memphis, tes merveilles divines?
Le tems a dévoré jusques à tes ruines.

RACINE le fils.

Le voisinage du château de Hapsbourg, pélerinage de tous les amateurs de ruines qui parlent à l'imagination, nous obligeait de séjourner à Schinznach. Nous y passâmes quelques instans fort agréables. Nous fûmes enchanté de la table d'hôte où se trouvaient rassemblés une foule de malades, qui venaient de tous les pays du monde. On y parlait allemand, français, espagnol, anglais; c'était une véritable tour de Babel, mais sans la confusion des langues. Lors de notre premier voyage, nous avions dîné dans une espèce de réfectoire orné de peintures à

fresque d'un jeune artiste zurichois, nommé Berechbölh, qui étaient loin d'être sans mérite. Malade alors, les ouvrages de ce peintre charmèrent plus d'une fois nos regards. Par reconnaissance, nous devions inscrire ici son nom. Les peintures n'existent plus, on les a remplacées par de riches ornemens; et le modeste réfectoire a fait place à un salon magnifique.

Il n'est pas rare de rencontrer aux bains quelques-uns de ces Français qui, dans les derniers orages de notre patrie, s'exilèrent volontairement, et cherchèrent sur une terre étrangère un soulagement à des maux souvent imaginaires. Les eaux n'ont pas toutes la vertu de celles du Léthé, et ne guérissent pas toujours du mal du pays; mais la société qu'on y trouve dans la belle saison, tout ce mouvement et ce bruit d'étrangers, le bonheur de parler à chaque instant de la patrie à un compatriote, de voir qui en a touché le sol, qui en respira l'air, de renouveler de vieilles amitiés, semblent reporter un instant ce banni aux lieux qui l'ont vu naître et qu'il revoit un moment sans toutes ces images qui avaient rendu son imagination malade.

Nous trouvâmes à *Schinznach* un ex-baron de

l'empire, M. P., qui s'était attaché à la fortune du fils de son ancien maître, et avait obtenu la permission de suivre Marie-Louise à la cour d'Autriche. M. P. profitait chaque année des instans de liberté que lui laissait son service pour visiter quelques parties de la Suisse qu'il aimait de prédilection ; il avait cette fois choisi les bains de Schinznach. Le courtisan déchu nous reconnut beaucoup plus vite que ne l'eût fait le baron de l'empire. Pour nous, ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous retrouvâmes un homme dont l'amitié nous avait été long-tems chère.

« Je veux être votre *cicerone*, nous dit-il après les premiers complimens d'usage ; je vous servirai d'introducteur, de guide, d'interprète, je vous conduirai partout ; mais, en revanche, donnez-moi des nouvelles de notre patrie. Y a-t-il long-tems que vous l'avez quittée? Qu'y fait-on? Voyons... parlez... Je suis impatient. »

Nous avions commencé à répondre à ces questions avec les égards dus aux vieilles opinions d'un baron de l'empire, lorsqu'il nous interrompit brusquement. « Hé! que me parlez-vous politique ; ce sont des nouvelles de théâtres que

je vous demande. Vous savez bien que c'était mon département sous l'empereur. Votre ballet est-il toujours le premier de l'Europe? la monarchie l'a tué, n'est-il pas vrai?

» — Mais, M. le baron, vous me permettrez de vous faire un peu la guerre. Vous savez bien que je ne suis pas courtisan ; si vous avez vu Mlle Taglioni!

» — Si je l'ai vue... dans *Psyché;* dans les *Filets de Vulcain;* dans *Flore et Zéphire*, de mon ami Didelot. Si je l'ai vue... mais j'ai suivi tous ses débuts.

» — Comment donc? Seriez-vous revenu à Paris?...

» — Hé mon Dieu! ne lis-je donc pas tous vos journaux de spectacle! n'assisté-je pas en idée à toutes les représentations de l'académie de musique? Je connais vos danseurs et vos danseuses. Mais vous avez beau dire, ça n'est pas ça. Votre romantique a tout gâté. Voilà qu'il se glisse jusque dans les ballets de l'Opéra. J'aimais, moi, les entrechats, les pirouettes, les bonds, les sauts et les jupes courtes! Mlle Taglioni, autant que j'en puis juger par ses nombreuses lithographies, a une jambe délicieuse;

mais elle est trop simple, trop vraie dans sa danse, et point assez pittoresque. Et la musique, parlons-en.

» — Ah! elle est bien changée depuis votre départ. Vous ne la reconnaîtriez plus aujourd'hui. Une grande révolution s'est opérée; la musique a marché comme les idées, et Rossini...

» — Rossini! Rossini! et Grétry, notre idole à nous autres, vieux amateurs de l'empire; on ne le détrônera jamais.

» — On voit bien que vous n'avez pas une loge aux Bouffes.

» — Ponts neufs, *operettes*, je sais bien tout ce qu'ils disent dans les journaux. Si jamais nous reconquérions le pouvoir, nous les empêcherions bien de parler. Ce diable de Rossini a fait tourner jusqu'aux têtes allemandes. Pendant trois ans, son *di tanti palpiti* m'a poursuivi sur le hautbois, la flûte, l'orgue, en solo, en duo; j'ai cru un moment qu'il détrônerait le *Freyschütz*. Nos compositeurs, je dis nos compositeurs, car je suis presque Suisse aujourd'hui, écrivent maintenant dans le style du Maestro. Vous avez entendu sans doute *la Casa nel Bosco*.

» — De M. Niedermeyer, de Nyon? Oui : son style n'est pas neuf; il manque d'idées originales et saillantes; mais son chant a de la grâce et de la vérité. Si c'est un élève de Rossini, il fait honneur au maître. »

Nous parlâmes encore quelque tems théâtre. M. P. paraissait persuadé que la décadence de l'art était imminente; que le ballet nous quitterait bientôt pour s'exiler en Angleterre, et, comme nous nous aperçûmes que le baron se croyait encore à la cour de Napoléon, et qu'il n'aimait point à être contrarié, nous changeâmes de conversation, en lui demandant s'il avait visité le château de Hapsbourg.

« Nous irons ensemble, reprit-il, si vous voulez; mais avant je veux vous présenter à nos petits cercles de Schinznach, amusans au possible : point d'ambassadeurs, de diplomates, de grands seigneurs qui voyagent incognito, de banques où on se ruine; mais de bons bourgeois, quelques savans, beaucoup d'agronomes, un ou deux peintres, et des dames de Zurich, bien modestes, bien compassées, et qui viennent y passer une saison en vertu d'une clause de leur contrat de mariage; beaucoup de malades, beau-

coup plus encore de gens, en bonne santé, qui prennent les bains par précaution. Vous vous amuserez. »

Nous le priâmes de différer notre présentation, car nous étions impatiens de voir Hapsbourg.

« Tant pis pour vous, ajouta-t-il; j'aurais fait réciter devant vous quelques scènes d'*Hector*, de Luce de Lancival. J'ai déjà assisté à une répétition générale : pas mal pour des Allemands; il n'y a que ces maudits *r* qu'ils prononçent du gosier, et ces *e* muets qui leur font faire la moue comme à M. Jourdain. Ah! cela ne vaut ni Talma, ni Mlle Duchesnois, qui étaient si beaux dans cette tragédie; mais qu'y faire? nous n'avons pas un parterre de rois ici comme à Paris, du tems de l'empereur. »

Notre refus ne refroidit en rien le zèle de l'obligeant M. P., qui, le lendemain, vint nous prendre de bonne heure pour nous conduire à l'antique berceau de la maison d'Autriche.

Le château de Hapsbourg est bâti sur une colline escarpée; son aspect n'a rien d'imposant, rien qui émeuve l'imagination. Si l'histoire n'était là pour immortaliser ces vieux débris, on

n'éprouverait guère que de la fatigue pour y arriver, car le sentier qui y mène est assez rude. Ses murs extérieurs n'ont pour eux que leur vétusté ; mais cette vétusté saisit vivement l'ame en lui rappelant les grandes révolutions dont ils ont été témoins, cette suite d'empereurs qu'ils abritèrent, et dont la puissance a duré moins long-tems que de simples pierres.

Le château de Hapsbourg fut long-tems la retraite d'oiseaux de proie qui vinrent y construire leurs nids. Des pâtres chassèrent un moment ces hôtes importuns, prirent possession des vieilles ruines, et y campèrent avec leurs troupeaux. Alors toutes les distributions primitives furent changées; on eût dit que ces maîtres nouveaux n'attachaient aucun prix à placer leurs grabats là où avait été élevée la couche ducale. Ils se hâtèrent d'abandonner cette demeure royale, où rentrèrent alors les aigles qu'ils en avaient chassés, et qu'aujourd'hui les pas du voyageur troublent seuls dans cette solitude.

Rien n'a changé autour du château : les mêmes cabanes réunies sous le nom de village de Hapsbourg renferment encore les descen-

dans des anciens vassaux des comtes de ce nom ; seulement le tems les a fait libres. Des vignes, des jardins, une forêt ont remplacé les ouvrages avancés de la forteresse, et s'étendent jusqu'au pied de ses ruines, auxquelles ils prêtent un aspect moins triste. Demeure des empereurs, abri des bergers, retraite des oiseaux de proie, le château de Hapsbourg n'a plus rien qui puisse arrêter le voyageur. Il faudrait, pour qu'il s'y reposât, qu'il pût évoquer les souvenirs de l'histoire et qu'il connût toutes ces ombres impériales ou ducales qui l'ont habité ; malheureusement notre guide, quoique Allemand de cœur, connaissait beaucoup mieux les annales du grand opéra que celles de sa patrie d'adoption. Il passait sur tous ces débris sans presque les regarder, et tout occupé de se rappeler, pour nous le conter, le voyage assez récent de l'archiduchesse Marie-Louise au ber ceau de ses pères.

« Il y a quelques années, nous dit-il, que la veuve de Napoléon, en passant à Aarau, voulut visiter ces ruines : que de souvenirs! que de rapprochemens, durent s'offrir à cette princesse, destinée aussi à fonder une dynastie! que ces

débris durent lui paraître éloquens! Marie-Louise parut attacher beaucoup de prix à retrouver quelque objet qui pût avoir servi aux anciens maîtres de ce château. On chercha long-tems envain : pas un sceptre rongé de rouille, pas un seul glaive, pas un seul fragment d'armure ; enfin on découvrit un morceau de fer brut. On persuada à la princesse que ce devait être un débri de la lance du fondateur de cette royale demeure ; peut-être n'était-ce que le fer du bâton d'un de ces pâtres qui avaient succédé un moment aux empereurs. Marie-Louise crut facilement ses courtisans, et partagea entre eux ce morceau de fer comme elle eût fait d'une relique.

» Cent ans auparavant le comte de Transmansdorff, ambassadeur de l'empereur, visita ce château, se mit à genoux sur le seuil de la porte, disent les Annales de cette noble maison, baisa dévotement la terre qui avait nourri et porté les pères de son maître. »

Du sommet de la colline de Hapsbourg la vue est magnifique : nous nous arrêtâmes quelques instans à contempler ces plaines fertiles, arrosées par l'Aar, qui trois fois disparaît caché

par les sinuosités du terrain, et trois fois revient féconder ces beaux lieux. Une enceinte de collines, dominée par les glaciers resplendissans des Alpes, couronne de tous côtés cet amphithéâtre de verdure. On oublie, à la vue de ces fraîches images, les souvenirs du château, comme autrefois sans doute ses maîtres durent y trouver un délassement aux soucis de l'ambition et du pouvoir.

Nous reprîmes la route des bains, accompagné de notre baron, qui ne nous quitta pas un seul instant pendant notre séjour à Schinznach. Pour reconnaître des soins aussi prévenans, nous n'avions que quelques anecdotes théâtrales inédites dont nous enrichîmes son album et sa mémoire.

De Schinznach nous nous rendîmes à *Lentzbourg*, jolie petite ville dont la richesse commerciale efface aujourd'hui de beaucoup la puissance des comtes qui habitaient l'antique château qui le domine. Partout l'industrie a remplacé la féodalité ; des fabriques et des ateliers nombreux s'élèvent sur un sol arrosé des larmes et des sueurs de tant de vassaux. Du haut de sa colline escarpée qu'habitèrent ses anciens seigneurs

on peut montrer à l'étranger le château de Bruneck, berceau de Gessler, maudit dans toute la Suisse comme le domaine des tyrans de Lentzbourg.

Les arts sont cultivés dans cette ville. Quelques années auparavant nous avions été invité à un concert donné par les élèves de M. Pfeffer, qui avait appliqué à la musique vocale la méthode de Pestalozzi.

Biberstein, situé non loin de Lentzbourg, a perdu toute son importance. Ce n'est plus qu'une bourgade où l'on retrouve encore quelques descendans de Guillaume Tell, aussi oubliés, aussi peu soucieux de la gloire de leur nom que si jamais il n'avait été prononcé dans les annales helvétiques.

Lentzbourg est bâti sur l'Aar, ruisseau qui sert à l'écoulement des eaux du lac de Hallwyll, dont on nous avait vanté les bords; nous allâmes le visiter, en traversant Seengen, construit sur un sol d'une fécondité remarquable. Les tombeaux de la famille d'Hallwyll reposent dans l'église : sur divers vitraux on peut encore apercevoir les armes de cette noble famille, et sur les murs quelques images d'anciens barons.

Le lac d'Hallwyll est un des plus petits de la Suisse ; il a tout au plus deux lieues de long sur une demi-lieue de large ; ses bords sont animés par une foule de villages situés à mi-côte et cachés par un rideau de vergers et de bosquets. Au pied du lac s'élève l'habitation d'un négociant lyonnais, véritable élysée, où l'étranger est toujours sûr d'être reçu avec une grâce et une politesse infinie.



— N° XXXVII. —

AARAU. — M. ZSCHOKKE.

La vallée qu'il habitait, et dont sa maison faisait le point central, était certainement l'une des plus belles de la Suisse. Au printems, surtout, quand des bouquets blancs et rouges paraient tous les arbres, quand des fleurs s'épanouissaient sur le bord des ruisseaux, sur le tapis des prés, sur le sein des jeunes filles; alors il semblait que ce fût une fête perpétuelle dans ce vallon, et les dieux d'Homère l'eussent sans nul doute choisi pour le lieu de leurs ébats, s'il s'était offert à eux au tems de leurs jeunes années.

Zschokke, *la Fiancée de Thosa.*

Des bords du lac d'Halwyll, nous retournâmes à Seengen, pour prendre la route d'Aarau. C'était jour de fête à Seengen. Tout le village était dans la joie. Quand le matin nous l'avions traversé, les habitans étaient réunis dans l'église, où nous entrâmes un moment. Le pasteur, vieillard à cheveux blancs, prêchait d'abondance à ses paroissiens. Son langage était simple, sans parure, sans ornemens mondains. C'était une

éloquence tout évangélique ; on l'écoutait en silence comme un père. Jamais nous n'avions vu plus de piété et de recueillement.

Il y avait déjà quelques instans que le temple était désert : les vieillards, rassemblés par groupes, s'entretenaient ensemble, les jeunes garçons se livraient à des exercices gymnastiques, et les petites filles cueillaient des fleurs dans les champs voisins, tableau digne du pinceau de l'Albane. Aussitôt qu'on nous eut aperçu, un vieillard vint au devant de nous, il donnait le bras à une jeune fille, qui marchait les yeux baissés avec une pudeur angélique. Il venait nous prier de nous reposer un instant dans sa chaumière. Nous eussions accepté avec joie, mais nous désirions arriver de bonne heure à Aarau.

Si dans quelques endroits de la Suisse on est souvent désenchanté lorsque l'on compare les tristes réalités qu'on a sous les yeux avec les poétiques descriptions de voyageurs enthousiastes, il faut avouer qu'il en est d'autres qui ne sont pas au dessous de leur renommée ; Seengen est de ce nombre. Claude Lorain s'y serait arrêté pour esquisser quelques paysages, et Gessner pour écrire quelques nouvelles idylles. On juge

avec quelle peine on doit s'arracher de si beaux lieux.

Aarau est le chef-lieu de ce canton d'Argovie, où depuis quelques jours tant de souvenirs se sont pressés sur notre route, et dont l'habitant ne pense guère aux ruines de Kônigsfelden, aux débris de Vindonissa, au manoir de Hapsbourg, qui attirent chaque année tant de voyageurs. Jadis les comtes de Tore possédaient ici un château où ils régnaient en maîtres : il est tombé avec leur puissance, et si l'on veut en trouver l'image fidèle, il faut la chercher dans les vieilles chroniques. Aarau est bâti au milieu d'une plaine bordée par la chaîne du Jura. On traverse, avant d'y entrer, l'Aar, dont les débordemens forment souvent aux environs des marécages sur lesquels l'industrie fait chaque jour de nouvelles conquêtes. Malheureusement le cours de cette rivière est si étroitement resserré dans un lit de rocher qu'il sera difficile de la comprimer et de s'en rendre maître. L'hôtel de ville est un bel édifice qu'on a élevé sur les ruines de l'ancienne forteresse des comtes de Tore. L'hôpital est bien distribué et bien tenu. Aarau possède deux instituts d'éducation : l'un de gar-

çons, qui fut long-tems dirigé par MM. Rahn, et d'où sont sortis une foule de citoyens distingués ; l'autre de jeunes filles, formé sur le modèle de celui de Zurich.

A quelque distance d'Aarau, au milieu d'une épaisse forêt, est l'habitation d'un homme dont le nom, depuis quelques années, a souvent été prononcé dans nos journaux : romancier, poète, philologue, antiquaire, historien, et, malgré tous ces titres à la gloire, peu connu en Suisse. Quand nous demandâmes à notre aubergiste la demeure de Zschokke, il ouvrit de grands yeux et resta muet. Nous répétâmes ce nom si peu harmonieux et si difficile à prononcer. « *Zschokke!* Zschokke! dit-il en se tournant vers quelques habitués assis à une table voisine. — Zschokke! répétèrent tous à la fois ces bons Suisses qui se regardaient avec étonnement les uns les autres, et ne comprenaient rien à ce nom que nous tâchions de prononcer le mieux qu'il nous était possible, et sans trop faire la grimace. »

En vain rassemblant tous les trophées de cette gloire helvétique, laissions-nous tomber un à un de nos lèvres chacun des titres des ouvrages de Zschokke : nous parlions à des sourds. Enfin un

des convives, se frottant le front et regardant fixement la large bouche de son verre de bière, s'écria, en saisissant rudement le bras de son voisin : « Zschokke, l'inspecteur des forêts ! alors tous semblèrent sortir d'un véritable sommeil, et chacun se mit à répéter ce nom, en l'accompagnant de quelques qualités bien matérielles pour nous faire comprendre qu'il connaissait parfaitement le grand homme. — Zschokke ! oui, oui ! un petit vieillard de cinq pieds environ, disait l'un ; Zschokke, l'inspecteur des forêts, soixante-dix ans, un peu courbé, disait un autre ; et un troisième : Zschokke, qui demeure à deux lieues d'ici, et dont on aperçoit la maison de la grande route ? Si nous le connaissons ! habit vert-pomme, brave homme, excellent homme !..... » Nous traduisons ici fidèlement ; mais ce que nous ne pourrions rendre qu'imparfaitement, c'est la surprise et la joie tumultueuse de toutes ces figures de buveurs quand nous leur apprîmes que le nom de Zschokke commençait à faire du bruit en France ; qu'il avait écrit une histoire fort estimée de la Suisse, des romans pleins de vie et d'intérêt, et des contes qui réunissent souvent la finesse d'obser-

vation et le style moqueur de Voltaire. Ils n'en revenaient pas et paraissaient aussi étonnés que si nous leur eussions annoncé que les rochers de Lauffen avaient disparu sous les flots du Rhin. Ne soyons pas surpris, au reste, du peu de bruit que Zschokke a fait dans sa patrie. Mercier, logé à un cinquième étage, n'ayant ni pain, ni feu, ignoré, passait en Allemagne pour un des plus beaux génies qu'ait jamais produits la France, et pendant long-tems la première question qu'on faisait à un étranger qui arrivait à Carlsruhe ou à Brême était : « Mercier a-t-il écrit un nouveau volume ? »

Muni de tous les renseignemens que chacun des habitués de l'hôtel se pressa de nous donner sur l'habitation de Zschokke, nous prîmes un sentier qui suit la lisière d'une forêt, à l'extrémité duquel nous apercevions une maison bien blanche entourée d'arbres touffus, de jardins et de haies vives; c'était là la demeure de l'auteur du *Ménestrier*. Zschokke est heureux d'avoir choisi une semblable retraite : dans une ville comme Berne ou Zurich il serait visité, assailli, tourmenté par tous les étrangers, et peut-être alors l'écrivain se plaindrait-il de sa

célébrité. Zschokke aime mieux les livres que les hommes, et il préfère les forêts aux grandes cités; ce goût explique peut-être comment son nom a si peu retenti en Suisse. Jamais homme ne fut plus insouciant de la gloire, et ne fit moins pour l'obtenir : il la laisse venir.

Dès qu'on lui eut annoncé qu'un étranger le demandait, il se leva, mit son petit habit vert de cérémonie, et vint à notre rencontre. Nous crûmes voir l'ombre de Lavater.

Zschokke nous accueillit avec une politesse qu'il avait étudiée ailleurs que dans les livres. Un homme du monde, qui aurait passé sa vie dans les salons de la capitale, n'aurait ni plus de grâce dans ses manières, ni plus d'amabilité, ni plus d'aisance et de modestie; un diplomate ne reçoit pas autrement.

Nous commençâmes par tous les complimens d'usage. Zschokke s'excusait avec une candeur allemande : nous vîmes toutefois un éclair de joie passer dans ses yeux, et comme effacer les rides de son visage, lorsque nous lui parlâmes du succès que ses romans avaient obtenu à Paris. Il se mit alors à faire l'éloge du goût de notre nation, de la beauté de nos dames,

et du talent de nos écrivains qu'il connaissait presque tous.

Zschokke parle assez bien la langue française; mais on voit, en l'écoutant, qu'il l'a étudiée surtout dans nos vieux écrivains; sa phrase abonde en tournures dérobées à Amyot, à Rabelais et à Montaigne, qu'il sait presque par cœur : elle n'est ni parée, ni élégante, mais vive, pleine de figures et d'expressions trouvées. Qui a lu une page de Paul Courrier peut se faire une idée de la causerie de Zschokke; c'est l'allure simple, brusque et un peu sauvage du vigneron de. . . . . On dit, au reste, qu'il écrit l'allemand comme il parle le français, sans s'inquiéter de l'opinion des éplucheurs de mots, content quand une image toute matérielle a représenté et jeté comme en relief sa pensée. Muller lui paraît trop grave, trop solennel; il préfère Tschudi, qui est plus vrai et plus original.

On n'a pas causé quelques minutes avec Zschokke que sa pensée politique s'est bien vite révélée; il ne prend pas la peine de la cacher. Républicain comme l'était Guillaume Tell, et à la manière de Walther Furst, il voudrait que ce peuple qui, à l'aide de sa massue et de sa lourde

épée, a conquis la liberté, ne fût pas mis à l'écart, et que sa vieille veste parût plus souvent dans les conseils; il préfère, en un mot, le régime des petits cantons au gouvernement de Berne.

Zschokke se lève avec le soleil, et écrit près de dix heures par jour; il ne suit aucun ordre dans la distribution de son travail, et passe d'un chapitre de roman à une page d'histoire, d'une thèse de philosophie à l'examen de quelque question de géologie. Il aime cette science avec prédilection, et une fois qu'on l'a mis sur cette matière, ses phrases se pressent et ne tarissent pas. Nous lui parlâmes d'un mémoire qu'il avait lu à la société d'histoire naturelle d'Aarau sur la formation du Jura dans l'Argovie; ce fut pour lui le texte d'une longue dissertation sur les gisemens et les inflexions du Flotz, sur les couches calcaires du lit du Rhin, sur les cailloux roulés dont ce calcaire est partout recouvert.

Zschokke ne nous parut pas fort émerveillé de la traduction qu'on avait faite de son *Histoire de la Suisse*. « M. Manget, nous dit-il, dont j'estime le talent, m'a donné un bel habit, tout doré, fait à la dernière mode, comme sont vêtus

vos gens de cour ; ce n'est pas là le vêtement qui convient à un Suisse des anciens tems, et je n'en aime pas d'autre. Mon histoire a été faite pour le peuple ; j'ai tâché de me mettre à sa portée, en employant un langage simple et familier, et on me fait parler, comme dit Horace, *ore rotundo*. Cela est fort beau, mais cela n'est pas moi. Du reste, c'est la faute de M. Walsh, qui dans la dernière édition de ses lettres spirituelles sur la Suisse, s'est avisé de faire un éloge pompeux de mon ouvrage, et de m'apprendre que j'avais fait un chef-d'œuvre. On l'a pris au mot, et un beau jour j'ai su, dans mon humble retraite, et tout en arrosant les fleurs de mon jardin, qu'on allait me traduire en français ; et quelques mois ne s'étaient pas passés que je lisais dans vos journaux des éloges magnifiques sur mon livre. Votre Paris est une ville singulière : quelques articles de vos feuilles quotidiennes m'ont fait beaucoup plus connaître en Suisse que tous mes ouvrages ; croirez-vous, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, que j'ai déjà plus de cinquante volumes ; c'est un bien gros bagage, et cependant il courait risque de traverser la Suisse tout entière sans être

aperçu; c'est vous qui avez donné l'éveil à mes compatriotes. »

Nous lui parlâmes de notre scène de l'auberge d'Aarau; il en rit beaucoup. « Mais, dit-il finement, si vous aviez demandé Klopstock ou Gessner, on ne vous aurait pas plus entendu. Vous savez que l'Evangile a dit : Nul n'est prophète dans son pays. Vos grands hommes mêmes ne le sont pas toujours en Suisse. Il y a deux ans que M. Casimir Delavigne, passant à Lausanne, demanda à un paysan la demeure de M. de Châteaubriand, qui était venu sur les bords du lac chercher le repos. Le bon Helvétien ne comprit rien à la question de l'étranger. Celui que le poète demandait ne faisait aucun bruit autour de lui, et n'était pas même connu de ses voisins. Ce que c'est que la gloire! murmura l'auteur des *Messéniennes.* »

Nous demandâmes à Zschokke s'il aimait à voyager. « Oui, nous répondit-il, mais dans ma bibliothèque. A mon âge on préfère les morts aux vivans, et on a ses raisons. Je fais encore quelques courses dans les montagnes où je trouve des échantillons que je n'ai pas dans ma collection, et de vieux Suisses dignes des

anciens tems, ce qui est moins rare. Quand j'en ai rencontré un, j'en ai pour tout un jour. Je m'assieds à sa table, je partage son pain noir, je couche sous son toit, et nous causons. Je l'écoute, et j'enrichis l'idiome allemand d'expressions originales, vives, pittoresques, qu'on ne rendra jamais en français.

Platon exilait les poètes de sa république, mais en les couvrant de fleurs et en les couronnant de bandelettes. S'il eût écouté Zschokke comme nous pendant deux heures, il lui eût fait grâce sans doute.



— N° XXXVIII. —

L'ÉMENTHAL.

Nugæ canoræ.

Des riens sonores.

Au lieu de suivre le riant sentier qui nous avait conduit à la demeure de Zschokke, nous nous jetâmes à travers champs, franchissant des haies, des ruisseaux, des prairies, et après une course assez longue, nous nous trouvâmes tout à coup devant un cimetière. Il était ouvert. Bernardin de Saint-Pierre a dit qu'on pouvait juger de la vertu d'un peuple par son respect pour ses cimetières. Nous entrâmes dans cet asile funèbre en nous rappelant le passage où l'historien que nous venions de quitter a peint les habitans d'un canton opprimé s'expatriant volontairement, brûlant les ossemens de leurs ancêtres et en

emportant la cendre, de peur qu'elle ne tombât dans les mains de leurs tyrans.

Ici toutes les tombes se ressemblent : la main du fossoyeur a pris soin de les aligner avec une symétrie parfaite; peut-être y a-t-il dans cette régularité de sillons, et dans cette uniformité de pierres funéraires, une pensée plus touchante que dans cette confusion de monumens qu'étalent nos cimetières, où la cendre du pauvre gît sans honneur dans quelque coin de terre, tandis que la poussière du riche dort dans de magnifiques cénotaphes. Toutes ces pyramides fastueuses, tous ces marbres de diverses couleurs, tous ces obélisques qui, suivant Bossuet, portent jusqu'aux cieux le magnifique témoignage de notre néant, valent-ils ces simples tombes toutes de la même pierre et toutes entourées de fleurs?

Nous essayions de lire quelques-unes des inscriptions que grava la main de la piété, et où on a placé, non pas l'éloge du mort, mais des paroles de nos écritures, lorsque nous aperçûmes un jeune homme dont le costume annonçait un compatriote. Il était assis sur une tombe récemment fermée, le front appuyé dans les

deux mains, et paraissait prier avec ferveur. Le bruit de nos pas ne l'avait point interrompu. Nous continuâmes de marcher sur cette terre si glissante des cimetières, ayant soin d'épargner ces fleurs qui se flétrissent si vite, impatiens de voir la figure de l'inconnu.

Un album que nous aperçûmes près de lui, nous le fit prendre d'abord pour un artiste qui venait dessiner quelques monumens; mais, en nous approchant de plus près, il nous parut plongé dans une vague rêverie. Notre apparition le troubla. Il se leva, plaça sur la tombe un bouquet de fleurs des champs, et nous l'entendîmes murmurer à voix basse : « Je l'avais choisi, je le conservais pour toi, je le dépose sur ta tombe. Adieu, je te reverrai. »

Il prononça cet adieu comme une parole indifférente. Nous suivions tous ses mouvemens; aucune larme ne vint mouiller ses yeux : il prit son album et plaça entre deux feuillets une fleur qu'il détacha du bouquet funèbre avec tout le soin d'un botaniste, soufflant sur son calice pour en faire tomber la poussière, la pressant mollement sous ses doigts et fermant ensuite son livre de souvenirs.

Voilà une douleur bien extraordinaire, nous disions-nous en nous-mêmes.

Alors l'inconnu s'inclina, nous salua affectueusement, s'approcha et nous demanda si nous venions de France. Sur notre réponse affirmative, un léger sourire erra sur ses lèvres, et il entama la conversation en nous apprenant qu'il était de Bordeaux, qu'il aimait les arts et cultivait la peinture, mais en amateur et pour tuer le tems.

« Et c'est pour vous distraire que vous visitez un cimetière?

» — Je venais répandre quelques fleurs sur cette tombe. Si vous l'aviez connue!... Elle habitait ce chalet que vous apercevez d'ici. J'avais établi mon cabinet d'étude et mon atelier dans sa chambre. Son père me l'avait permis... Je couchais près d'elle. Quand je peignais, elle me quittait, courait au jardin, puis revenait bien doucement, posait ses jolis bras sur mes épaules, inondait mon papier de fleurs et s'enfuyait en riant.

» — Voilà le sujet d'un joli tableau.

» — Si vous l'aviez vue!..... Elle avait les plus beaux cheveux du monde, des lèvres plus fraîches que la rose, et de la musique dans la

voix comme a dit Byron; et son ame! pure comme celle d'un ange. Lorsque je la quittais, l'année dernière, je lui promis bien de revenir. Elle sautait de joie. En passant par Aarau pour aller à Langenthal, j'ai frappé à la porte du chalet : on est venu m'ouvrir. C'était son frère. « Et Thérèse?... — Elle est morte il y a deux jours... » Et il m'a conduit sur cette tombe. Je me suis assis, et je me suis rappelé ces beaux jours où je me promenais en lui tenant la main sous cette allée de lilas. Il me semblait que je la voyais encore, que je lui parlais; non je ne puis me persuader que je l'aie perdue! Pauvre enfant, à neuf ans quitter la terre!...

» — Neuf ans!... O misère du cœur humain! le récit du jeune homme nous avait attendri; nous le regardions, et nous cherchions à cacher les larmes qui mouillaient involontairement nos yeux : l'âge de cet enfant, enlevé sitôt à la terre, aurait dû être le sujet d'une douleur plus amère encore; et voilà que ces mots, neuf ans, jetés à la fin de ce drame, comme un dénouement, au lieu d'exciter en nous un sentiment de pitié, n'amenèrent sur nos lèvres qu'un triste sourire, et notre compagnon de

voyage qui sembla jouir de notre étonnement et s'applaudir d'avoir prolongé notre erreur..... nous croyions qu'il aimait!

Nous ne connaissions pas encore, il est vrai, cette ame insouciante, incapable de haïr ou d'aimer fortement, qui ne se prenait à rien, changeait vingt fois de passions dans le même instant, et dont la conversation, mobile comme l'imagination, ne pouvait se fixer, effleurait mille sujets sans en approfondir aucun; trouvait dans une fleur qu'il cueillait sur la route le thème d'une leçon de botanique, qu'il quittait pour courir après un papillon, et commencer une dissertation sur les lépidoptères. Nous sommes persuadé que dans le peu de tems que nous voyageâmes avec lui, nous entamâmes plus de questions de haute philosophie que Platon n'en a parcouru dans ses dialogues; plus de thèses d'économie politique que Say n'en a enfermé dans ses quatre volumes; plus de considérations géologiques que Cuvier n'en a approfondi dans ses *ossemens fossiles*, et que nous parlâmes de plus d'insectes que M. le comte Dejean n'en possède dans sa collection.

Il allait, comme nous, à Berne, et par le

même chemin. A Arbourg, il n'oublia pas de nous montrer, avec tout l'enthousiasme de Vauban ou de Cohorn, la seule forteresse que possède maintenant la Suisse. Elle est bâtie sur un roc élevé, et protége à la fois le cours de l'Aar et la grande route d'Aarau. C'est là que le colonel Michaéli de Crest, pendant sa longue détention dans les premières années du dix-huitième siècle, mesura la hauteur des montagnes qu'il avait sous les yeux. On a réformé ses calculs : l'imperfection de ses instrumens explique leur défaut de précision ; mais ils resteront comme un ingénieux essai, comme l'œuvre patiente du génie, comme la première tentative heureuse de la science. Quand Michaéli avait fait quelque calcul, il se reposait, et son œil aimait à plonger dans les plis de ce magnifique rideau de glace qui enferme les Alpes à l'horizon : « Véritables obélisques du soleil, disait notre jeune *cicerone*, en nous rappelant l'expression d'Aviénus : *Solis columnæ*. »

A chaque pas que nous faisions, nous trouvions les traces du passage de notre compagnon de voyage, qui avait parcouru ces contrées comme les Romains, laissant partout des sou-

venirs. Ici c'était un paysan auquel il avait indiqué un engrais inconnu; ailleurs une maison recouverte par ses soins d'un enduit imperméable; plus loin, une machine hydraulique dont il avait trouvé le dessin dans Bélidor. Sa serpe, instrument de dommage, avait taillé des arbres en espaliers, en ifs, en cônes tronqués, en vases grecs. Il nous conduisit dans la chaumière d'un paysan dont il avait saigné, médicamenté, purgé et guéri les vaches.

Au sortir du chalet, nous traversâmes un pont couvert magnifique. Il nous montra avec orgueil une pierre tumulaire qu'il avait découverte, et qui avait servi à élever l'une des piles. Au moment où il allait commencer une dissertation sur le *sub ascia* qu'on y lisait encore en lettres onciales, nous vîmes déboucher une voiture de houilles dont la carrière était peu éloignée. Le premier il avait pénétré dans la mine, une lampe de Davy à la main, et en avait fait adopter l'usage aux ouvriers.

Nous quittions l'Argovie et nous entrions dans le canton de Berne. Bientôt s'ouvrit devant nous une des plus riches vallées de la Suisse, l'Ementhal. Elle fut le texte d'une im-

provisation nouvelle de notre jeune voyageur. Il mesurait la hauteur des épis, en comptait les grains, calculait le nombre d'arbres fruitiers qui ombrageaient la route, disait les rapports des prairies, dissertait sur leur irrigation, saluait les paysans, leur prenait la main, les interrogeait, souriait à toutes les jeunes filles, nous citait les noms des propriétaires de manufactures de toiles que nous rencontrions, entrait dans quelques-unes et y reconnaissait des ouvriers auxquels il avait prêté divers traités de mécanique industrielle. A Arwangen, nous le vîmes descendre dans une laiterie et en rapporter bientôt un énorme fromage qu'il nous donna comme un mets exquis qu'Hébé, nous disait-il, n'aurait pas manqué de servir à Jupiter si la recette en eût été connue des dieux de l'antiquité.

Bientôt s'offrit à nos regards l'abbaye de Saint-Urbain, qu'il nous fallut visiter, et où l'on nous montra une riche collection de minéraux et de médailles antiques, dont quelques-unes étaient un présent de notre compagnon de voyage.

Langenthal n'est ni le plus riche, ni le plus important des bourgs de cette petite vallée. *La-*

gnau pourrait en être la capitale et passer peut-être pour une ville. Nous préférâmes traverser Langenthal, qui est beaucoup moins fréquenté des voyageurs qui vont prendre à Langnau les seules voitures qui conduisent dans les montagnes.

C'est à Langnau qu'habitait Michel Schuppac, médecin fameux qui mourut dans un âge avancé, et fut pendant vingt ans visité par une foule de grands seigneurs, d'hommes de cour, de vieilles douairières, de riches désœuvrés qui venaient le consulter de toutes les parties de l'Europe. Schuppac connaissait toutes les maladies à l'inspection des urines; chaque jour il lui en arrivait des cargaisons qu'on lui expédiait par courrier quand on ne pouvait faire le voyage. Quelques jolies femmes, dont il avait deviné la légère indisposition, avaient mis son nom à la mode. On ne parlait que de Schuppac en France et en Allemagne. Il a laissé dans la contrée la réputation d'un grand médecin et d'un homme bienfaisant. Ceux qui avaient vingt ans en 1790 citent encore sa bonne humeur et ses vives reparties.

Nous arrivâmes de nuit à Langenthal. Notre

compagnon de voyage voulait le soir même nous présenter à quelques riches marchands de toile, auxquels il se vantait d'avoir enseigné l'art du blanchiment par des procédés préférables à tous ceux de Berthollet. Nous refusâmes formellement et nous évitâmes ainsi plusieurs dissertations chimico-physiques sur les alkalis. Nous avions remis au lendemain notre présentation, mais à peine le jour paraissait-il que nous quittions sans bruit notre auberge, regardant à chaque instant derrière nous si l'ombre de cette vivante encyclopédie ne nous suivait pas, car nous avions les oreilles étourdies de son bruit de paroles, et les jambes fatiguées de toutes les courses qu'il nous avait fait faire la veille.



— N° XXXIX. —

BERNE.

Ces lourdes arcades de pierre, l'étendue de la ville, ces remparts, ces masses de montagnes qui l'entourent de toutes parts, même cette architecture massive qui se retrouve surtout dans l'antique dôme gothique de la cathédrale, tout cela fait sur l'ame une impression unique et parfaitement uniforme. La ville entière ressemble à un grand château fort, et les montagnes qui couronnent au loin son enceinte, aux murailles qui le défendent et lui servent d'ouvrages avancés... ..

SCHLEGEL.

Nous avons passé plusieurs semaines à Berne; c'est presque la seule ville de Suisse où, à côté des charmes et des distractions d'une grande cité, on trouve le calme et la paix des champs. On ne se douterait pas qu'on est dans une capitale. Il est telle sous-préfecture en France où on fait plus de bruit qu'à Berne. Ici point d'obélisques, point de pyramides, point d'arcs-de-triomphe; la porte de Morat elle-même est simple comme tout le reste. C'est une grille où

deux jolis pavillons protègent les droits du commerce et du fisc, qui s'entendent à merveille. La bataille de Laupen, que Berne fête chaque année dans une solennité publique, n'a coûté aucun impôt au peuple : le souvenir n'en a été éternisé par aucun de ces trophées de victoire, dont nous sommes si fiers, et dont chaque pierre a été souvent le prix des sueurs et des larmes du pauvre. Mais en revanche, Berne possède un grand nombre de fontaines plus utiles qu'élégantes, des hôpitaux plus sains que riches, des greniers plus abondans que beaux, des maisons de refuge pour les orphelins des deux sexes administrés avec plus d'ordre que de faste : telle est, du reste, la physionomie générale des villes de Suisse; presque toutes sont pauvres en édifices. Sile voyageur y trouve quelques monumens dont la splendeur et l'antiquité arrêtent ses regards, c'est pour ainsi dire à l'insu des habitans, qui semblent en ignorer le prix. Le passé vit à peine dans leur souvenir, c'est comme une importune image qu'ils chassent quand elle vient les tourmenter ; ils paraissent s'inquiéter fort peu de l'avenir : ce qu'ils aiment ce qui les occupe, c'est l'heure qui n'est point encore écoulée.

Il y a plus de véritable philosophie qu'on ne le croirait dans ces graves têtes suisses. L'antiquaire, l'homme d'état n'ont rien à faire dans ce pays, à Berne surtout. Le savant courrait risque de s'y ennuyer, le peintre pourrait s'y plaire quelques jours : il faut être épicurien ou poète pour y passer sa vie.

Berne fut fondé en 1191 par Berthold V, et ce que nous disions de l'insouciance du caractère suisse est si vrai, que la plupart des habitans ont oublié le nom de leur fondateur. Berne, quoique fortifié, n'a dû jamais être appelé à jouer le rôle d'une place de guerre : ses soldats citoyens seront toujours le meilleur de ses remparts. Un moment on l'entoura de murs et de fossés dont il reste à peine quelque trace.

Bâtie sur l'Aar, au milieu d'une plaine magnifique abritée par de légères collines couvertes d'arbres, cette ville, de loin, semble à l'œil du voyageur sortir d'une corbeille de verdure. Rarement les brouillards viennent envelopper ses édifices et la dérober aux regards.

Il est peu d'aussi beau spectacle que celui qui attend l'étranger quand il arrive par la route de Morat. Il n'aperçoit la ville que lorsqu'il est

prêt d'y entrer : il tourne autour d'un amphithéâtre de collines fraîches, parées de verdure et égayées par le chant de mille oiseaux, jusqu'au moment où il parvient à l'*Oberthor*. De ce belvédère, Berne se déploie à ses regards ; il cherche à saisir tous les détails de ce tableau si riche, si vif, si animé qu'il a sous les yeux. Arrêtons-nous un moment pour le contempler avec lui. A notre droite brille l'Aar, qui vient apporter à la riante cité le tribut de ses ondes ; à gauche s'étend un horizon magnifique de prairies ; plus loin un amphithéâtre de vertes collines : quelques rideaux d'arbres nous masquent les maisons de la ville, mais notre œil peut sans peine suivre cette longue et large rue (Kramgass), qui est sans cesse parcourue par une foule de marchands et d'étrangers dont le bruit arrive jusqu'à nous. Presque toutes les maisons sont d'égale hauteur. Ce n'est point ici une main de fer qui a promené son niveau sur tous ces édifices, mais plutôt la main de cette médiocrité d'or chantée par Horace, qui n'a pas voulu affliger l'œil par de fastueux disparates. La vue est terminée, sur le dernier plan, par des glaciers qui semblent autant de remparts destinés à

protéger la ville si le bras de ses habitans était jamais impuissant pour la défendre.

Entrons dans Berne. Les impressions si douces et si riantes que fait naître le panorama, pris de la porte de Morat, s'effaçent devant ces masses de pierres qui trahissent de stériles efforts pour unir l'élégance à la commodité. Ces lourdes galeries qui bordent les rues de chaque côté, et sur lesquelles pèse de tout son poids le premier étage des maisons dont le rez-de-chaussée est condamné à une nuit éternelle, offrent, il est vrai, un abri contre la pluie et les ardeurs du soleil ou le danger des voitures ; mais on eût pu sans doute assurer les jours des piétons et respecter les lois du goût; protéger les vivans sans offenser les ombres de Vitruve et de Palladio, percer des arcades sans condamner ces petits industriels dont les étages obstruent cette obscure galerie à s'écrier sans cesse comme ce héros de l'Iliade : « Que les Dieux nous rendent le jour! » Il faut espérer qu'on écoutera leurs prières quand la main du tems aura usé ces édifices et qu'on songera à les remplacer. Ils sont bien vieux déjà, et leur âge est, sans contredit, la meilleure excuse que puissent al-

léguer les Bernois pour justifier les architectes qui les ont élevés. Ce qui serait plus difficile à justifier, parce qu'il ne s'agit pas ici de goût, mais de moralité, c'est le spectacle de tous ces malheureux, frappés par le glaive de la loi, accouplés comme des bêtes de somme, et occupés à balayer chaque matin les cinq quartiers de la ville : triste image, qui fait naître de plus tristes pensées encore. Ce serait assainir Berne que d'en nettoyer les rues et les promenades.

Il faut avouer que l'architecte qui visite Berne doit souffrir à chaque pas. A peine son œil s'est-il détaché de ces masses informes, que l'on compare ici à notre Palais-Royal, qu'il éprouve un nouveau supplice en se portant sur les toits en saillie qui inclinent de vingt à vingt-cinq degrés. On se demande quelle a été la pensée de l'artiste en donnant à cette toiture une pente aussi rapide : les Bernois ont une réponse toute prête : « C'est pour l'écoulement des neiges. » A merveille ! Mais pourquoi Zurich, Coire, Bâle, Appenzell n'ont-ils pas imité ce genre de construction ? Il vaudrait mieux avouer que cette toiture était à la mode il y a deux siècles et qu'on en a hérité à peu près comme des lau-

riers de Laupen, que tout le monde vénère et respecte. Mais dejà quelques idées de goût ont commencé à germer dans la tête des Bernois, qui s'aperçoivent enfin que ces ouvriers sans génie, qui ont élevé toutes ces pierres, n'étaient point allés étudier à Rome; qu'un républicain, sans aimer le faste, peut choisir des modèles d'habitation dans Percier ou dans Lenormand; qu'il n'est pas besoin que des murailles soit aussi épaisses que celles d'une forteresse. Déjà on peut remarquer quelques édifices qui ne manquent ni d'élégance, ni d'harmonie, des jardins particuliers dessinés avec goût, des parterres distribués avec art, des intérieurs décorés avec grâce.

La principale rue de Berne est celle qui la traverse dans toute sa longueur. Les autres, en général, assez larges et bien percées, ressemblent à des espèces de passages. Toutes sont pavées, et lavées par des eaux vives.

C'est la grande rue que nous traversâmes pour descendre à l'hôtel *de la Couronne.* Comme nous entrions, nous entendîmes ces mots prononcés en français : « La voiture de Milady? » Et nous vîmes paraître une jeune dame, qui,

sans attendre que son chasseur lui donnât la main, s'élança dans sa voiture, regardant autour d'elle si personne n'était là pour la voir monter. Il nous sembla qu'en nous apercevant, sa coquetterie fut flattée, et, au risque de manquer nous-même de modestie, nous crûmes que nous n'étions pas étranger à tous ces petits mouvemens de tête qu'elle se donnait, à ces mots pressés qu'elle jetait à son cocher, à ces jeux de glaces qu'elle élevait et abaissait incessamment. Pendant tout ce manége de coquetterie, nous eûmes le tems de l'examiner. Elle était fraîche comme la rose, blanche comme le lis, faite comme un ange; nous en demandons pardon à tous ceux qui, comme nous, secouent la tête lorsqu'ils trouvent dans un livre de ces comparaisons qui ont bien vieilli depuis Anacréon, mais nous n'en pourrions trouver d'autres qui peignissent mieux cette jeune beauté; son costume était singulier comme tout son être. Ses cheveux noirs, tressés avec beaucoup d'art, étaient noués sur le haut de la tête; une bande d'étoffe cerise s'abaissait en cône sur sa poitrine. Sa colerette à mille plis dessinait des formes un peu fortes. Un jupon court, descen-

dant à peine au dessus du genou, laissait voir une jambe charmante.

« Quelle est donc cette jeune dame, nous disions-nous, qui porte un costume montagnard, qui monte en voiture avec la légèreté d'une Française, qui a l'œil ardent d'une Italienne et que ce mot de milady pourrait faire prendre pour une beauté née sur les rives de la Tamise? » Un voyageur habitué de la couronne vint heureusement nous tirer d'incertitude.

« C'est une lady, nous dit-il; il y a trois ans qu'elle est mariée à lord Bright.... qui en tomba amoureux au point d'en devenir fou. La jeune bergère du Guggisberg, qui était plus savante qu'on ne l'est dans ces montagnes, résista à toutes les offres, à toutes les avances, à toutes les déclarations de l'Anglais; déchira tous les billets doux qu'il lui glissait chaque matin en prenant une tasse de lait chaud qu'elle trayait elle-même. Le pauvre diable d'amoureux, dont la cervelle commençait à se déranger, finit par se jeter aux genoux de sa belle, en lui demandant sa main, qu'elle lui accorda, vous le pensez-bien, mais sous la condition que le ministre

célébrerait le jour même le mariage. Ils se rendirent donc à l'église ; lui, tout fier de sa conquête à laquelle il donnait la main, la jeune fille toute contente d'elle-même et s'applaudissant de sa cruauté, qui lui valait cent mille livres de rentes, un parc de plusieurs lieues, un étang qui pourrait passer pour un lac, des équipages, et un mari qui n'a d'autres volontés que celles de sa femme, point jaloux, et qui la laisse courir les montagnes, folâtrer et danser à toutes les fêtes champêtres des environs. »

Notre première visite fut à la cathédrale, elle méritait nos premiers hommages et peut-être les Bernois ne sont-ils pas assez fiers de ce monument qui date de la renaissance de l'art, et dont le vaisseau surtout brille par une grande hardiesse. Le nom de l'architecte, malgré toutes les recherches des antiquaires, est resté aussi incertain que celui de la cité grecque, qui donna naissance au vieil Homère. On compte autant d'artistes qui mirent la main à ce temple chrétien, que de Rhapsodes qui travaillèrent à l'*Iliade*. M. Benjamin Constant a trouvé dans l'œuvre homérique des détails de mœurs, des artifices poétiques qui indiquent divers degrés

de civilisation. Il serait aussi aisé de montrer dans la construction du Münster le travail de plusieurs époques. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à nous faire ouvrir les portes de la sacristie, où l'on conserve quelques tapisseries que Charles-le-Téméraire laissa, dit-on, à Morat, et qui attestent encore la splendeur de l'ancienne cour de Bourgogne, mais que toutefois on ne saurait comparer sans blasphême à ce merveilleux ouvrage à l'aiguille, connu sous le nom de tapisserie de la reine Mathilde que possède Bayeux et dont M. l'abbé Delarue a deviné et restitué, après un travail si patient, les curieuses inscriptions. Ces tapisseries de Charles-le-Téméraire, dont les couleurs ont été un peu altérées par le tems, sont beaucoup mieux conservées que les sculptures en bois dues à Jacob Ruesch et à Henri Sewagen, un des plus beaux ornemens du chœur, avant que la réformation y eût pénétré de vive force, brisant les vieilles tombes, les vieilles peintures et ces vitraux, dont les chroniques vantent les fraîches couleurs. Il y a peu de tombes antiques; presque toutes sont modernes. L'une d'elles fait naître de tristes réflexions; c'est celle de l'avoyer

Steiguer, patriote ardent qui, en 1788, un moment fut soupçonné de trahir sa patrie, et vit le fer d'un paysan prêt à lui percer la poitrine. Non loin est le monument érigé en l'honneur de Berthold. C'est en 1191 que le duc de Zoeringen posait la première pierre de Berne, et cinq siècles après seulement, le sénat de cette ville songeait à acquitter une dette immense de reconnaissance envers son fondateur. Il faut avouer que ces deux tombes placées en face l'une de l'autre sont bien éloquentes ; sous l'une dorment les cendres d'un magistrat que tout son patriotisme ne put dérober à d'iniques soupçons ; l'autre n'enferme pas même un peu de poussière du glorieux fondateur de la ville, tant les Bernois s'y sont pris tard pour les chercher.

Nous nous occupions des tristes pensées qui nous étaient venues à la vue de ces tombes, et en quittant le temple notre œil s'était arrêté sur ce bas-relief qui orne le frontispice de l'édifice et qui représente le jugement dernier, lorsque nous vîmes une foule de villageois, brillans de joie, de santé, et tous portant de gros bouquets, s'avancer vers le temple, se pressant confusément autour d'une jeune paysanne plus fraîche

que les fleurs qui ornaient ses cheveux blonds, plus vive de couleur que la rose qui parait son côté; elle portait à l'église, selon l'usage, un enfant nouveau-né, baissait les yeux, et paraissait ne pas faire attention aux propos galans que lui adressait son compère. Il est vrai qu'elle avait des armes pour se défendre; c'étaient deux ailes énormes ou deux barbes de blonde noire empesée qui, s'avançant de chaque côté de son front, la protégeaient contre les œillades, les soupirs et les propos d'amour; mais toutes ses jeunes compagnes n'avaient point la tête ainsi fortifiée, et il nous était aisé de voir qu'elles étaient moins sévères que la jolie marraine, et qu'elles souriaient volontiers aux galans qui leur donnaient le bras. C'est à de semblables solennités qu'on a soin de faire trouver deux cœurs qui commencent à s'entendre, qui n'ont point encore osé se faire l'aveu de leur penchant, et qui dans le trajet de la demeure de l'acouchée à l'église se revèlent leur flamme, arrangent l'avenir, et souvent prennent jour pour l'hymen.

Mais continuons notre visite aux temples de Berne, qui ne méritent plus qu'un regard. L'é-

glise du Saint-Esprit, située à l'extrémité de la rue de l'Hôpital, repose sur de belles colonnes corinthiennes; l'église de Niedeck est lourde et massive. Dans la rue de Langhaus s'élève l'église française où Zwingle, en 1528, du haut d'une chaire de bois, défiait tout les catholiques romains, offrant de disputer avec eux, et de les convaincre d'erreurs et d'idolâtrie. Son défi fut accepté. Il succomba, disent les catholiques; il triompha, prétendent les réformés. Il paraît qu'on redoutait l'éloquence d'un moine qui ne s'était pas encore présenté, et qui devait paraître dans la lice le dernier. Le sénat de Berne, pour sauver l'honneur de Zwingle, imagina un singulier expédient : ce fut de proclamer qu'il avait vaincu, et que le combat devait cesser faute de combattans.

Un de nos amis, savant bibliographe, nous avait remis une lettre de recommandation pour M. B***, l'homme de toute la Suisse qui a le plus de dates et de titres d'ouvrages dans la tête, et qui aime les livres avec le plus de passion. Nous le trouvâmes dans un chaos de volumes de tous formats, et plongé dans une atmosphère de poussière dont l'odeur prenait à

la gorge. Il était assis devant une petite table de bois ployant sous le poids d'in-folio qui s'élevaient de chaque côté en pyramide, laissant entre elles un espace vide qui imitait assez bien les meurtrières de nos châteaux forts, et à travers lesquelles on voyait la figure de notre bibliomane, le front ombragé de rares cheveux, le nez armé de lunettes d'acier, qu'il releva, avec humeur, quand il nous entendit, comme un mathématicien qu'on viendrait distraire au moment où il croit avoir trouvé la quadrature du cercle, comme un astronome qui est sur le point de découvrir une étoile nouvelle, comme un poète qui a saisi une rime rebelle.

Nous lui présentâmes notre lettre, qu'il posa gravement sur son bureau, nous faisant signe d'une main de nous asseoir, pendant qu'il promenait l'autre sur un bouquin tout poudreux.

Après quelques instans, il fit recommencer à ses lunettes le voyage de son nez à son front, ouvrit une large tabatière, et nous frappant sur les genoux, « Regardez! que voyez-vous à travers cette loupe?

» — Une date.

» — Pourriez-vous me dire si elle est sur-

chargée, si quelque main trompeuse ne l'a point altérée. »

Nous prîmes le verre lenticulaire et le promenâmes sur le titre du livre, comme un numismate ferait d'une médaille, et après un laborieux examen, « Ma foi, dîmes-nous à M. B***, notre œil se fatiguerait vainement à chercher ici une interpolation; si elle existe, le faussaire a été bien adroit.

» — Et moi, voilà dix jours que ma loupe ne me quitte pas. Si la date est authentique, ce que je crois, j'ai l'Alde le plus rare qui existe dans le monde. Il doit manquer à la collection de votre M. Renouard. Mais voyons donc votre lettre? Ah! c'est L*** qui m'écrit; amateur distingué, connaisseur, véritable bibliophile à qui je cédai l'an dernier la plus belle collection de *Rosen alpen*.

» Mon savant ami me prie de vous montrer toutes les curiosités littéraires de Berne. Je suis tout prêt; je n'ai besoin que de secouer un peu cette poussière savante qui s'attache à nos vêtemens, et qui nous révèle de loin nous autres, comme l'odeur du tabac révèle le fumeur..... Voyons, ajouta-t-il, après avoir promené la

brosse sur son habit noir, par où commencerons-nous notre pélerinage littéraire?.. par la bibliothèque. Allons, *macte animo*, mon cher disciple, je vais vous servir de guide; suivez-moi, et ne perdez pas ma trace. *Vestigia semper adora.* »

Nous traversâmes quelques rues assez étroites, et nous nous trouvâmes bientôt en face de la bibliothèque.

« *Sta*, *sta*, *paulisper*, répéta M. B***. Voilà ce qu'un ancien appelait le *pabulum animæ*. L'extérieur n'est pas magnifique, mais la lame vaut mieux que le fourreau. »

Nous entrâmes, et pendant deux heures M. B*** fit passer sous nos yeux les richesses littéraires de ce vaste dépôt de livres. Il savait aussi bien que le bibliothécaire la place qu'occupait chaque ouvrage, et avant de l'ouvrir il nous disait le nom de l'imprimeur et de l'auteur, et jusqu'à la date du livre.

Il avait diverses formules d'admiration suivant le degré, non pas de mérite, mais de la rareté du livre. C'étaient : rare, très-rare, rarissime; mais le rarissime revenait le plus souvent. —L'*Histoire des plantes de la Suisse*, édition originale, rarissime; les *Œuvres de Conrad Gessner*,

rarissime; le *Voyage de Stapfer*, avec les dessins originaux, rarissime; les *Alpes du grand Haller*, avec les eaux-fortes, rarissime. A la fin nous finîmes par le deviner, et dès que ses petits yeux brillaient et que sa main allait saisir quelques ouvrages de prix, soudain nous le prévenions en répétant : *rarissime* : nos deux épithètes se croisaient et nous faisions échange d'enthousiasme ; mais la lutte n'était pas égale : notre bibliophile avait des poumons qui se dilataient avec une merveilleuse facilité ; nous le laissâmes admirer à son aise.

Après les livres, fort nombreux, d'un choix sévère et d'une conservation admirable, nous devons l'avouer, vint le tour des manuscrits ; nous tenterions vainement de peindre ici la figure animée, les transports de joie, les gestes multipliés et la poésie d'expressions de notre amateur bernois à chaque autographe qu'il nous montrait. Des larmes, de véritables larmes venaient mouiller ses lunettes, quand son œil avait trouvé quelques lignes écrites par Calvin, par Mélancthon, ou par Farel. Inédit! inédit! criait-il, comme les compagnons de Colomb, terre! terre! quand il découvrit l'Amérique. Il fau-

drait l'avoir vu s'approchant à petits pas tenant en main quelques lettres de Luther et jetant mystérieusement ces mots à notre oreille : « Il ne l'aura, elles n'entreront pas dans sa collection.

» — Qui? lui demandâmes-nous.

» — Mais M. Wett, de Berlin, qui a fait un appel à tous ceux qui possèdent des lettres inédites de l'apôtre de la réforme dont il va publier une édition ; elles resteront vierges, *sine maculâ ;* elles ne sortiront pas de Berne. »

Le musée qui fait partie de la bibliothèque renferme une riche collection d'antiquités romaines, de bas-reliefs des contrées montagneuses de la Suisse, à travers lesquels l'imagination de l'étranger peut voyager sans crainte de s'égarer ; de raretés australiques dont M. de Weber, qui avait accompagné le célèbre Cook dans son voyage autour du globe, a fait hommage à sa patrie ; de vieilles peintures ; un cabinet ornithologique formé par feu le pasteur Sprungli, et disposé avec une savante méthode par M. Meisner ; le bel herbier de M. Tribollet père ; des coquillages terrestres et aquatiques, rassemblées par M. Stouder ; la collection de mammifères empaillés de la Suisse.

Après quelques heures d'explorations nous quittâmes cette terre sacrée, comme l'appelait notre guide qui nous précédait, tout joyeux, secouant la tête en signe d'admiration et s'arrêtant à chaque instant pour nous répéter : « Riche collection. — Cela est vrai ; une des plus belles que nous ayons vues en Suisse. Mais comment se fait-il que cette terre sacrée, ainsi que vous l'appelez, soit si peu fréquentée : serait-il vrai que le commerce soit plus cultivé à Berne que les lettres ?

» — C'est une calomnie. Berne a toujours aimé Apollon et les muses.

» — Nous le savons. Nous connaissons la plupart des grands hommes qu'il a vus naître. Et Haller, et Weber, et Stouder, *magna nomina*! mais il sont morts il y a long-tems.

» — Hé! croyez-vous que je ne pourrais pas vous citer ici une foule d'hommes à qui les lettres, les sciences, les arts doivent de récentes conquêtes. Vous n'avez pas en France un orientaliste de la force de Schaerer, pasteur à Bümplitz, Lutz et Doederlni écrivent la langue d'Horace comme votre poète Santeuil. Wittembach, avec le dernier soupir d'Haller, en a reçu

le génie de naturaliste. Qui ne connaît les écrits de Fellenberg sur l'agriculture ? Wiss, dans son ouvrage sur l'Oberland, est à la fois peintre, poète et géologue. Bonstetten a embrassé le cercle presque entier des sciences; il est archéologue, jurisconsulte, grand écrivain, philosophe : Muller l'aimait et l'admirait. Clias, comme gymnasiarque, n'a pas de maître en Allemagne ; vous avez traduit son ouvrage. Mme Otth s'est montrée grand poète dans sa tragédie de la bataille de Sempach. Bondeli de Traschelwald est quelquefois le rival de Sterne. Qui a peint avec plus de bonheur les scènes de la vie champêtre et domestique que König ? Quel coloris plus séduisant que celui de Lory père? Qui rendit mieux le paysage que Rieter ? »

Il allait continuer sa nomenclature, lorsqu'il s'arrêta, leva les yeux, et nous fit signe.

« Que lisez-vous sur cette muraille ?

» — *Zeughaus*, je crois. — Justement, c'est l'arsenal. Nous allons y entrer, bien que mon docte ami ne m'ait chargé de ne vous montrer que nos dépôts littéraires. Vous savez que, lorsque le sire de Coucy vint, à la tête de plusieurs milliers de Flamands, Picards, Bourgui-

gnons, Lorrains, Anglais, pour envahir le territoire bernois, quelques centaines de paysans et de bourgeois les attaquèrent dans l'abbaye de Fraubrunen, les taillèrent en pièces et brûlèrent leur camp... Les habits magnifiques des officiers, les coupes d'argent où ils buvaient, leur riche vaisselle, et leurs superbes tentes, leurs casques d'argent et de fer, leurs armes, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. L'état garda ou acheta une partie de ces trophées, qu'il plaça dans *le Zeughaus*. Ce fut là le commencement de notre arsenal, un des plus beaux de la Suisse.

» Attendez, il faut que je vous dise ici quelques couplets d'une vieille chanson guerrière, qu'un des bourgeois de Berne composa pour célébrer une victoire qui date de cinq siècles.

« Allons! bannières en avant, bannières aux » diverses couleurs, rouge et jaune, voilà l'ours » qui n'a jamais pâli : il est noir comme du char- » bon, armé de griffes rouges. Les guglers an- » glais, bretons, disaient arrogamment : « Al- » lons dans le pays des belles filles; nous res- » terons en Alsace, et nous verrons si hommes » ou femmes nous en chassent. »

» Le comte Ingram de Guise voulait s'empa-
» rer des villes et des châteaux; son beau-frère
» d'Angleterre l'avait secouru, ainsi que le duc
» Ivon de Galles, au casque d'or, et le comte
» Salver de Bretagne.

» Le seigneur de Vienne dit : « J'ai à me
» plaindre. Aidez-moi à recouvrer ce qui m'ap-
» partient, je serai votre serviteur, et je mar-
» cherai avec vous contre la ville de Berne. »

« Seigneur Motzli, voici le moment de te
» défendre ; l'ours tient conseil matin et soir : Je
» suis allé, dit-il, à la chasse de la gloire et de
» l'honneur, j'ai exposé ma tête au combat de
» vengeance, j'ai combattu héroïquement à Lauf-
» fen, j'ai détruit des villes, des châteaux; je
» veux combattre les guglers. »

» L'ours alors entre en fureur, il défend son
» peuple et son pays à coups de piques et d'ar-
» balètes; les guglers ne trouvent guère ce
» jeu plaisant. L'ours s'élance sur son ennemi
» à Aneth, le met en pièces avec des haches et
» des hallebardes, et lui donne le coup de
» mort.

» Le comte Ivon de Galles, au casque d'or,
» vint ensuite à Faubrunnen, et l'ours lui dit :

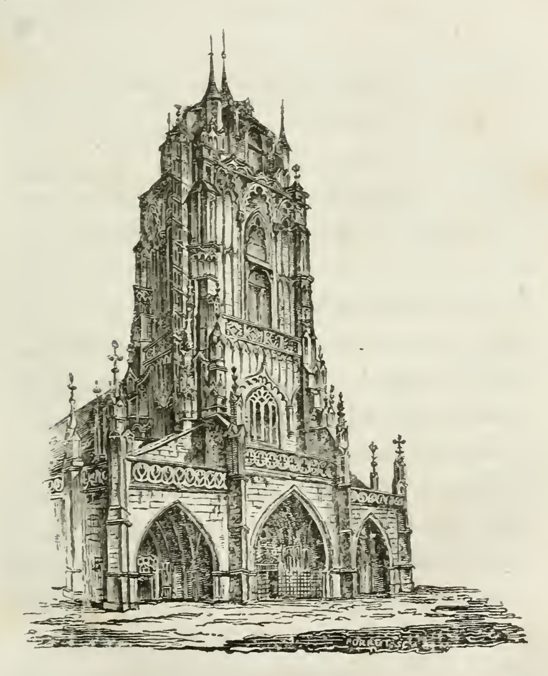
« Tu n'es pas assez fin pour moi ; attends, je » vais vous exterminer ; je veux qu'en France » et en Angleterre toutes les veuves crient : « N'allez pas à Berne. »

» Quatorze mille gendarmes aux casques » d'acier diront à leurs amis : « Cet ours sait » donner de furieux coups de pattes, il est hardi » et ne connaît pas la peur ; gare à ses griffes, » allons, sauve qui peut. »

On eût dit que quelque chose du guerrier qui avait composé cette ballade, en 1440, était passé sur la figure du bibliophile qui chantait au lieu de lire. Notre visite à l'arsenal fut courte, nous ne vîmes là que ce que nous avions vu partout ailleurs : de vieilles armures recouvertes de rouille, des drapeaux mutilés, des haches encore teintes de sang, et d'autres trophées d'une authenticité un peu douteuse, comme l'armure de Berthold V, de Schultheiss Bernard, de Nageli, qui fit la conquête du pays de Vaud, et les cordes que les soldats de Charles-le-Téméraire apportaient avec eux pour garotter ces paysans qui se défendirent si vaillamment, et les précipitèrent dans le lac de Morat. Quand on entre dans ces sortes de temples, élevés à la gloire nationale, il faut avoir foi aux trophées qui les dé-

corent, autrement le cœur ne saurait battre, et on se priverait de généreuses émotions.

« C'est assez pour aujourd'hui, nous dit M. B..., *sat prata biberunt*. Demain j'irai vous prendre à votre hôtel, et nous continuerons notre promenade. »



— Nº XL. —

SUITE DE BERNE.

Ils font de l'oligarchie, de la monarchie, de la démocratie ; dans une heure ils essaient de tous les gouvernemens.

Théophraste.

Il faut apprendre à contempler les Alpes ; chaque fois que je les ai vues, j'ai répandu des larmes voluptueuses.

Goethe.

Le lendemain, nous entendîmes frapper à notre porte, et nous reconnûmes la voix du bibliophile. « *Surge! surge!* criait-il en frappant du pied, le tems est magnifique. »

Nous allâmes ouvrir. « Quoi! à cette heure? — Vous ne trouverez jamais une matinée aussi belle. C'est le moment pour visiter nos promenades. — Mais que tenez-vous donc sous votre bras, mon cher docteur? — Une véritable curiosité bibliographique : un *Malleus maleficarum* de 1582 (Francfort), avec le privilége de

sa majesté impériale, et qui est presque aussi rare que ce serpent que nous appelons stollenwurm, que tout le monde prétend avoir vu, et qui n'existe peut-être pas. Si vous voulez, pendant que vous ferez votre toilette, je vous en lirai un chapitre qui m'a paru fort curieux. — Volontiers ; je vous écoute.

» — Il faut d'abord que vous sachiez, reprit M. B., qu'en 1451, notre Aar était infestée de sangsues qui faisaient périr toutes les truites et les saumons qui la remontent au tems du frai. Messieurs du conseil de Berne, qui aimaient ces poissons, écrivirent à l'évêque de Lausanne pour lui demander aide et protection contre les ennemis de leur table. Voici la lettre que leur écrivit l'évêque :

« Au vénérable et prudent curé de Berne, » salut!

» Faisant droit à la supplique des nobles » seigneurs l'avoyer et les conseillers de Berne, » touchant le cas mentionné dans leur lettre, » dont la copie ci-jointe, ayant pris sa teneur » en sérieuse considération, voulant bénignement pourvoir au bien d'eux et de leurs sujets, et nous confiant en vous dont la loyauté

» et l'activité nous sont suffisamment connues, » nous vous mandons et donnons commission, » qu'à teneur des présentes, vous ayez à pro» noncer les malédictions, soit les impréca» tions usitées contre les sangsues et autres » animaux mentionnés dans ladite lettre, après » avoir préalablement convoqué le peuple dans » l'église et lui avoir exposé de quoi il s'agit, » à forme et teneur de notre rituel que nous » vous envoyons, et cela à la place et par l'au» torité de notre révérend Père en Christ le » seigneur Georges, de saluer par la miséri» corde divine l'évêque de Lausanne; suivant » le mode prescrit dans nos lettres annexées, » vous ferez donc toutes et chacune des choses » mentionnées, et vous leur donnerez plein » effet et due exécution en lieu et au nom de » notre prédit seigneur l'évêque de Lausanne, » et de nous, en vertu de la commission que » vous confirme la teneur des présentes. Fait » et donné sous notre seing-privé, et sous le » seing de notre cour, le 24 du mois de mars » de l'an 1451. »

» Cet évêque, qui occupa le siége de Lausanne pendant vingt ans, fit une guerre cruelle

aux rats, aux sauterelles, aux chenilles, etc., et composa un rituel où il indique le mode de procéder à leur égard. Il veut qu'on les cite, au son de trompe, à comparaître dans trois jours pleins; que, s'ils font défaut, ils soient bannis du pays comme contumaces, et que, s'ils paraissent, on leur nomme d'office un avocat, et qu'on l'écoute sans l'interrompre.

» L'évêque envoya son travail à Malleolus, comme à l'archétype des docteurs de son diocèse, et Malleolus le communiqua à Jean Abundi, évêque de Coire, qui s'en servit pour poursuivre les hannetons et leurs suites qui ravageaient la contrée, et auxquels il assigna une vallée déserte avec injonction de s'y transporter sans délai.

» — Où irons-nous, demandâmes-nous à notre obligeant *cicerone*, quand il eut achevé sa lecture?

» — A la promenade du gross Kirchhof, pour jouir de la vue des Alpes. »

Nous prîmes le chemin de la cathédrale, et déjà, quoique le soleil se levât à peine, les boutiques s'ouvraient; on entendait le bruit des marteaux; les rues étaient traversées par de

jeunes villageoises qui apportaient du lait ou qui venaient vendre des fleurs au marché. C'était, à pareille heure, tout le bruit de Bâle, où nous nous crûmes un moment transporté. Nous en fîmes l'observation à M. B. « La physionomie matinale des deux villes est à peu près la même, dit-il; seulement à Bâle le mouvement se communique presque au même instant du rez-de-chaussée au toit; à Berne, comme vous pouvez le remarquer, il s'arrête au premier étage où habite un riche patricien qui dort jusqu'à huit heures, et qui vantera à l'étranger les beaux spectacles du soleil levant sur les Alpes, qu'il n'a peut-être jamais vus. Il s'est couché à dix heures en quittant sa société habituelle, *sa volée* comme on dit ici, où l'on n'a parlé ni d'arts, ni de science, ni de littérature, mais de chasse, de pêche et surtout du conseil dont il est membre. N'ayez pas peur qu'il vienne jamais se frotter autour de nous autres gens enfarinés de grec et de latin, et cependant sans nous il ne saurait peut-être pas le nom du fondateur de sa ville natale, ni la date de la bataille de Laupen.

» — Mais qui l'a donc fait entrer au conseil?

» — Un de vos hommes les plus spirituels disait

plaisamment : Qui n'a pas été une fois dans sa vie duc, ministre, roi, empereur? Un patricien dirait avec autant de vérité : qui n'est pas du grand conseil de Berne? On y entre par protection, on y entre par intrigue, on y entre par droit de naissance, et quand on ne peut en forcer les portes soi-même, les femmes vous y font entrer. »

Nous interrompîmes ici M. B***; le moment était passé de parler des prétentions des patriciens, nous avions devant nous des images qui devaient faire oublier toutes leurs vanités : nous étions sous les frais ombrages de la plate-forme, en face de l'un des plus magiques panoramas qu'il soit donné à l'imagination de créer, ou plutôt nous avions mille tableaux tous plus variés les uns que les autres. A nos pieds l'Aar venait se précipiter en grondant à travers des digues qu'il couvrait d'une écume blanchâtre ; à l'est et à l'ouest s'inclinaient sur le penchant de vertes collines d'élégans édifices, des jardins, des *ville*, comme on en voit dans la campagne de Rome, des *bastides* comme celles qui surgissent tout-à-coup à travers des touffes d'arbres au regard du voyageur, quand il aperçoit Marseille

pour la première fois, et qui, suivant tous les caprices du terrain, s'enfonçaient, se relevaient, s'abaissaient de nouveau jusqu'au pied du Gurten; au fond de l'horizon un triple cercle de montagnes qui se déprimaient légèrement, les unes resplendissantes de glace, les autres couvertes de neige, les plus rapprochées d'un vert foncé; et tout cela plongé au milieu d'une lumière d'une suavité inexprimable. Nous étions dans le ravissement, et comme l'enthousiasme aime à se répandre, depuis un quart d'heure, nous essayions de communiquer à notre guide une partie de nos impressions, en cherchant dans notre idiome ce qu'il y avait de plus poétique pour peindre nos sensations, et que nous lui jetions dans un véritable désordre de composition, lorsque nous nous aperçûmes que nous n'avions pas d'auditoire; notre bibliophile tournait le dos à toutes ces merveilles, et s'occupait, à l'aide de sa loupe, à lire une inscription allemande.

« Docteur, de grâce, venez donc, quel tableau!

» — Que voulez-vous? vous passez bien devant le Louvre sans laisser tomber un coup d'œil sur le chef-d'œuvre de Perrault, et pourtant la

colonnade est plus merveilleuse qu'une de ces vues des Alpes que l'on retrouve partout en Suisse. Nous autres Bernois, nous l'avons si souvent admirée, et peinte, et chantée, que toutes les sensations qu'elle excite dans l'ame de l'étranger sont éteintes et perdues pour nous. Nous la savons par cœur. Je faisais une réflexion; je méditais sur les misères de notre intelligence. *O vanas hominum mentes!*

» — Et qui vous inspirait de si tristes pensées?

» — Cette inscription.

« En 1664, un étudiant en théologie, nommé Weinzœpflin, fut précipité de cette terrasse que vous voyez d'ici, et tomba dans un jardin à plus de cent pieds de hauteur, se cassa les jambes, disent les uns, les bras, disent les autres, se meurtrit le corps seulement selon quelques historiens, entra à l'hôpital de l'île où il guérit bientôt, puis reçut une régence à Berne, et obtint enfin la cure de Kerzerz. »

» — Il n'y a pas deux siècles, comme vous voyez, que cet événement s'est passé; hé bien, il est environné d'autant de nuages, que la cime de la Iungfrau un jour d'orage. On dispute sur

la vérité du fait, sur le nom de l'étudiant, sur ses blessures, sur sa guérison, bien qu'une inscription officielle placée sur ce mur ait consacré cet événement. S'il est vrai, comme un sceptique anglais le prétend, que la foi aux vérités historiques décroisse avec le tems, dans cinq siècles que pensera-t-on de cette chute? on n'y croira peut-être pas davantage qu'à celle d'Icare.

« — Il nous semble, du reste, que le fait n'était pas assez important pour obtenir les honneurs d'une inscription; chose singulière, avant 1824, nul monument ne s'élevait à Saint-Jacques pour rappeler aux voyageurs la mémorable journée qui sauva Bâle : un étudiant se laisse cheoir dans un fossé, et vos municipaux gravent sur l'airain cet événement insignifiant.

» — Vous avez raison; mais que voulez-vous? Messieurs du grand conseil en ont jugé autrement dans leur sagesse, et leur jugement est sans appel à Berne. Vous pourrez le siffler à Paris. Mais il faut vous arracher à votre contemplation; suivez-moi; je vais vous montrer d'autres images que plus d'un de vos compatriotes préfère à celles que vous admirez en ce moment. »

Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur cette magnifique chaîne des Alpes, pour suivre notre guide qui vint nous placer près la porte de la grande horloge. « Restez là, dit-il, vous n'attendrez pas long-tems, nos acteurs sont tout habillés et la toile ne se baisse jamais. »

Justement, voici venir une paysanne des environs. Un vaste chapeau de paille se balance sur sa tête sans cacher ses cheveux, une chemise de grosse toile blanche comme la neige, ne lui laisse à découvert que le haut du cou; son corset d'écarlate est garni de velours noir; sous un jupon bleu bordé d'un liseré rouge, on aperçoit une jambe un peu grosse, mais leste et bien tournée, et sous ces manches bouffantes des bras auxquels l'habitude du travail a donné plus de force sans en déformer les contours.... Je vais vous transporter en Arcadie. Avouez que, si vous rencontriez cette jeune paysanne de l'Ober-Hasli, sous de rians ombrages, auprès de cascades, vous vous croiriez sur cette belle terre de Sicile chantée par Théocrite? mais jamais ses bergères ne vaudront cette jeune fille. Quel séduisant costume! est-il rien de plus joli que cette blanche colerette, que ces cheveux

noués en tresses, que ce corset de velours noir qui enferme sa taille légère, que ce tablier de toile bleue, relevé à demi sur une robe gris cendré, et dont les plis retombent sur un pied mignon ?... Que vous êtes heureux, voilà deux figures qu'Aberli n'eût pas manqué de mettre en scène. C'est un paysan et une paysanne des environs de Schwarzenbourg ; la jeune fille et le jeune homme ont encore une fleur à la bouche, comme s'ils quittaient la danse. La jolie paysanne s'est aperçue que vous la regardiez; voyez comme elle se penche pour vous laisser admirer à votre aise les roses de son teint; comme sa taille est molle et son œil empreint de volupté! Le Guggisberg est la Géorgie de notre canton. On y trouve des jeunes filles charmantes, coquettes, et qui aiment le plaisir à la folie. »

En ce moment, huit heures sonnèrent à la grande horloge.

« C'est l'heure de déjeuner, nous dit M. B***, je vais vous conduire dans un café où se rassemblent quelques originaux dont la conversation vous amusera peut-être. Nous n'avons pas un long chemin à faire, vous pouvez le voir d'ici. »

Nous entrâmes dans un café assez élégant. Deux individus étaient assis à une table à dessus de marbre, et disputaient avec une abondance de gestes et une chaleur d'expressions remarquables. Notre guide nous dit leur nom à demi-voix et en deux coups de pinceau esquissa leurs portraits.

« Ce gros homme qui a son chapeau sur l'oreille, un gilet rouge et des bas bleus, est un bonnetier de la rue des *Stalden;* l'autre, qui hoche la tête et regarde dans les yeux son interlocuteur, est un marchand de soieries de la place de . . . . Depuis quinze jours ils ont pris ce café pour leur champ de bataille, c'est là qu'ils prophétisent tous deux, en vidant force cruches de bière, la ruine imminente du commerce. Ecoutons-les.

LE BONNETIER.

Messieurs du grand conseil sont dans la mauvaise voie. Que nous font ces instituts agricoles qu'ils élèvent de tous côtés, qu'ils encouragent, qu'ils dotent magnifiquement ? le commerce est la seule richesse véritable d'un empire ; qu'en pensez-vous ?

LE MARCHAND DE SOIERIES.

J'aimerais mieux dix bonnetiers ou dix marchands de soieries de plus, que vingt agriculteurs, qui feront de beaux essais, comme M. de Fellenberg, par exemple, qui remueront la terre, qui planteront, qui défricheront; pour produire, quoi? un petit volume, à la fin de l'année, où ils vanteront leurs belles théories, que toutes les trompettes des journaux de la Suisse célébreront. Cela nous aura-t-il donné un écu neuf de plus? Nous produisons, nous autres; et nos bonnets et nos bas, quand les fabriques travaillent, vont coiffer ou chausser nationaux et étrangers. Qu'en pensez-vous, mon confrère?

LE BONNETIER.

Vous avez parfaitement raison. Quand nos conseillers auront fait de nos enfans de famille autant de soldats, ils crieront merveille! Fiers défenseurs de la patrie! Vous avez bien vu en 1815. Si l'on mettait tous ces jeunes gens dans la fabrique, ils y apporteraient leurs lumières, et bientôt nous ne craindrions ni la France, ni l'Angleterre. Voyez Zurich, comme ses articles de

soierie s'écoulent; Lyon a beau faire, Zurich fabriquera à meilleur marché.

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Le commerce est perdu à Berne, si cela dure.

LE BONNETIER.

Et il ne se relèvera pas de long-tems, à moins que nos magistrats timorés ne rouvrent ces bains de la Matt, qui répandaient tant d'or à Berne.

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Vous croyez donc que ces bains étaient une source de prospérités pour notre ville ?

LE BONNETIER.

Sans contredit. Je vous ai déjà expliqué cela vingt fois, et vous ne voulez pas me comprendre. Cet établissement possédait les plus jolies filles des quatre parties du monde ; je ne compte pas la cinquième, parce que je n'ai pas encore vu des figures de femmes de ce pays-là. C'était un véritable sérail qui eût fait envie au grand-seigneur, et on aurait pu comparer les ondes de ces bains au Pactole; elles roulaient l'or qu'y laissaient les étrangers.

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Mais, les mœurs!

LE BONNETIER.

Vous êtes bon, avec vos mœurs! pourquoi conservent-ils donc toutes ces petites maisons?.. vous savez bien. Ils n'étaient pas si sévères, quand, en 1414, ils affichaient dans nos rues qu'on fournirait gratis des jeunes filles aux seigneurs de la suite de Sigismond : on connaît l'histoire, voyez-vous.

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Je ne suis pas de votre avis; j'attribue, moi, la décadence de notre commerce à cette foule d'ambassadeurs, de chargés d'affaires, d'hommes de cour, que les puissances étrangères entretiennent à Berne, où ils étalent un luxe effrayant, font des dépenses folles, jouent gros jeu, et quelquefois séduisent nos femmes.

LE BONNETIER.

Mais je ne vous comprends pas.

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Attendez donc, vous êtes toujours pressé; n'est-il pas vrai que l'exemple de ces étrangers

à de nombreux imitateurs? On veut briller comme eux, jouer du grand seigneur, on se ruine, et quand on n'a plus rien, on quitte Berne, on va habiter la campagne, et quelquefois même un canton éloigné. Voilà comme les capitaux diminuent chaque année.

LE BONNETIER.

Ah! si j'étais membre du grand conseil!

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Que feriez-vous donc!

LE BONNETIER.

Je jetterais mes capitaux dans le commerce au lieu d'hypothéquer mon argent à trois ou quatre, et mes trois millions de revenu doubleraient avant dix ans; la population s'accroîtrait avec nos richesses, et nos mariages seraient de un sur cent, au lieu de un sur cent vingt-cinq; comme à Bâle; on a étudié sa statistique.

LE MARCHAND DE SOIERIES.

Il y aurait bien d'autres abus à corriger et d'autres améliorations à introduire : par exemple, je voudrais une troupe sédentaire de comédiens et un bon théâtre allemand.

Entra alors un autre habitué qui vint s'asseoir à la table qu'occupaient nos deux orateurs et qui prit aussitôt part à la conversation.

« C'est un rentier qui habite près de l'Enge, nous dit M. B., et qui vient ici déjeuner chaque matin. Il a sa marotte aussi. »

LE RENTIER.

Vous parliez d'abus, le sujet est fécond ; et vous disiez, messieurs ?

LE BONNETIER ET LE MARCHAND DE SOIERIES, à la fois.

Que la stagnation du commerce est la plus grande plaie de Berne.

LE RENTIER.

Vous me pardonnerez, messieurs ; la plaie de l'état, la plaie saignante, c'est notre constitution qu'il faut reviser, amender, corriger, recrépir comme une vieille muraille. Dites-moi, messieurs, si je voulais représenter le commerce et que je formasse un conseil de prud'hommes qui ne serait composé que de bonnetiers et de marchands de soies, que diriez-vous de ce conseil? qu'il ne représente les intérêts que d'une portion de la classe industrielle. Nous

autres gens de Berne, sommes-nous mieux représentés dans la constitution? C'est le grand conseil qui fait la paix et la guerre, qui lève les impôts, administre les deniers publics; le petit conseil nomme aux emplois civils, et tous les membres du petit conseil sont tirés du grand et nommés à vie. A Lucerne, à Fribourg et à Soleure on nous appelle pour décider des intérêts de la patrie. A Berne on nous nomme pompeusement peuple souverain: triste monarque dont on ne demande jamais l'avis. Voyez nos excellences bernoises, comme elles s'inclinent devant un paysan! et les avez-vous jamais vues laisser tomber un regard sur les manufacturiers, les marchands ou les petits rentiers? C'est que nous passons pour raisonneurs, nous autres.

Et que de choses il y aurait à dire sur les baillis des cantons qui dans leurs districts sont chefs de la religion, de l'armée, organes des lois, administrateurs des finances, qui décident comme juges, sans appel, les causes, qui ne se montent pas au dessus de cent francs, qui disposent de toutes les places de leur district, quand ils ne les vendent pas! Voilà les vrais abus à

corriger ; ayons une bonne législation et vous verrez comme marchera le commerce et quels progrès fera l'industrie..... Je vais vous lire en nous en allant un projet de constitution, vous m'en direz votre avis.

Ils se levèrent. Le rentier tira un cahier de sa poche, se plaça entre les deux marchands et commença la lecture de sa charte constitutionnelle.

« Voilà de singuliers réformateurs, dîmes-nous à M. B***, en quittant le café ; savez-vous que le tableau qu'ils font de votre gouvernement n'est guère flatteur.

» — A travers leurs bas et leurs bonnets il est difficile de voir bien clair aux affaires d'état ; leurs plaintes sont exagérées, mais il y a quelque vérité dans le tableau... Il est certain que notre commerce pourrait être plus actif, que le gouvernement s'en occupe trop peu, que notre législation aurait besoin de réforme ; mais on n'improvise pas un système législatif comme on fait des bas et des bonnets ; déjà quelques améliorations peuvent être remarquées dans nos codes. M..... vient de rédiger un code de procédure qui rendra son nom immortel · M. Koch

s'est noblement associé à cette œuvre législative. Ces magistrats qu'on accuse, en est-il qui veillent plus assidûment aux besoins du pauvre? Où trouverez-vous des institutions plus répandues qu'à Berne, des établissemens de charité mieux administrés, des édifices consacrés au malheur et à l'indigence plus nombreux et plus beaux?

» D'ici vous pouvez apercevoir la maison des orphelins en face de l'une des plus belles places de la ville. » Et alors notre guide passa en revue toutes les maisons de charité de Berne.

« L'hôtel des orphelins est un bâtiment moderne élevé en face d'une des plus belles places de la ville; soixante enfans y sont entretenus aux dépens de fonds considérables qui s'accroissent incessamment par des legs que font des mourans à cette institution. La maison des orphelins a la même destination; le même ordre et la même propreté y règnent.

» L'hôpital de la ville est celui de l'Ile, édifice qui ressemble à un véritable palais, qu'on a eu soin d'isoler des grandes rues, et qui de toutes parts est entouré d'arbres et de verdure. Aux pieds du bâtiment est une terrasse, plus

bas règnent des jardins dont les malades ont l'usage. Divers médecins et chirurgiens de Berne desservent alternativement cet établissement, où l'on a placé une école de clinique que suivent les étudians de l'académie.

» Le grand hôpital, situé au haut de la ville, près de la porte de Morat, est un des plus vastes édifices de Berne. On y reçoit des vieillards de l'un et l'autre sexe qui appartiennent aux familles bourgeoises ; un certain nombre de malades est entretenu aux frais des abbayes; les mendians, les vagabonds et les ouvriers qui passent par Berne, y reçoivent pendant un jour la nourriture et le logement, et partent le lendemain avec quelque argent pour continuer leur route.

» A côté de l'église française est un établissement de charité nommé *Mouhafen* destiné aux pauvres étudians en théologie, qui y reçoivent des secours.

» Il n'y a pas long-tems que quelques philantropes ont fondé une institution de charité qui a pour objet non-seulement d'aider l'indigence, mais d'extirper la mendicité et de ramener au travail quelques-unes de ces ames que la fainéantise a jetées dans le vice. Chaque année cette

institution fait imprimer les comptes de son administration.

Berne a deux prisons, *la maison de force* (Schallenwerk) et la maison de correction (Blauhaus). L'une est destinée aux individus coupables de délits graves contre la société; les deux sexes y sont séparés, et les détenus, dont le nombre s'élève à deux cents environ, sont astreints à différentes occupations : on les fait filer, travailler au métier, carder de la laine; ce sont eux aussi qu'on emploie à nettoyer les rues, à transporter des décombres et à d'autres travaux pénibles. L'autre, qu'on appelle aussi *la maison des bleus*, parce que les détenus sont vêtus en bleu, renferme les individus prévenus de délits légers.

« Nous voilà arrivés sans que nous nous en soyons aperçus près de la promenade de l'Engi. Cette vaste pelouse que nous longions sert aux exercices militaires et au tirage de la cible. On la nomme Schützenmatt. Gravissons cette pente légère, bordée de jolies maisons. A droite, vous voyez l'Aar qui coule au travers du sombre vallon du Rappenthal; à gauche, de fraîches habitations champêtres, dans le fond

le pittoresque *Bantiguer*. Tournons à droite, à chaque pas le tableau va grandir. Voyez comme la vue sur la ville est belle, et quel effet font ces glaciers qui semblent assis derrière ces groupes de maisons! König est venu souvent s'asseoir sur ce tertre de gazon : il a su peindre avec un rare bonheur cette rivière qui coule sous de vieux ombrages ; ces arbres élancés qui bornent si agréablement la vue ; les découpures si bizarres de la ville et cette décoration si magnifique de montagnes entassées les unes sur les autres. Je ne visite jamais la promenade de l'Engi sans me munir du dessin linéaire où ce peintre a tracé tous les pics de cette longue chaîne si éclatante de lumière ; c'est un superbe panorama. Essayons de suivre le peintre :

» Jetez d'abord les yeux derrière les édifices de Berne, c'est la montagne du Belpberg que vous apercevez ; elle est chère aux géologues qui y trouvent en abondance des coquillages pétrifiés. A droite s'élève le Längenberg et le Gurten couverts d'un manteau de forêts. A gauche fuient doucement les coteaux de l'Altenberg couronnés de pampres il n'y a pas un siècle, et et où l'on ne voit plus de vignes aujourd'hui.

Au dessus le Hochgant marque la délimitation des frontières d'Oberland et de l'Ementhal. Par delà de l'est à l'ouest s'étendent tous les cols, tous les pics de nos hautes Alpes.

» Cette chaîne s'arrête tout à coup, comme vous le voyez, pour recommencer plus loin, laissant entre le Wettehorn et Schreckhorn, et entre le Schreckhorn et le Finsteraarhorn une double brèche par où probablement l'Océan primitif se fraya un passage. Plus loin, les deux Eiger et la Jungfrau se joignent par une arête qui a la forme d'une muraille, et ressemblent elles-mêmes aux deux tours d'un château de cristal, dont les murs d'albâtre sont surmontés de leurs créneaux ; le Gletscherhorn, l'Ebenenfluh, le Mittaghorn, le Gross-Horn, le Breilhorn, qui s'étendent jusqu'au sommet de la Buttlosa et du Gspaltenhorn qui sont les sentinelles avancées de ces remparts : puis s'avance comme un énorme boulevart le Blümlisalp, qui porte un monde de glaciers. En deçà de la dernière ligne des neiges, s'élance la pyramide du Niesen où s'attache le premier anneau de la chaîne des montagnes du Siebenthal. Le pied de ces

géans repose dans les vallées de Frutingen, de Wimmis et de Kandersteg.

» Savez-vous, mon cher bibliophile, que voilà une description bien poétique?

» — Oui, oui, répondit en souriant M. B.

Disjecti membra poetæ.

Mais les poètes sont Wiss et Stapfer, je ne suis moi que l'homme d'Horace qui coud des lambeaux, *assuitur pannus.* »

Nous restâmes quelque tems en contemplation devant ce vaste panorama, puis nous reprîmes le chemin de Berne.

Il était midi, heure à laquelle on dîne dans toute la Suisse. Notre guide voulut bien s'asseoir avec nous à la table de *la Couronne;* la réunion était peu nombreuse contre l'ordinaire, mais le ciel nous protégeait, et si nous aimions à citer Horace, nous marquerions d'un caillou blanc cette journée, *Dies notanda*, etc. Nous eûmes pour commensal un petit vieillard dont le tems n'a pu affaiblir ni la mémoire, ni l'imagination toujours fraîche, ni tous ces dons que donnent l'étude et le monde. C'était le comte de La Vieilleville, que

tous les voyageurs qui ont visité Berne se rappelleront aisément, et qu'ils auront vu sans doute, comme nous, découpant un poulet avec une dextérité qui ferait honneur à un gastronome achevé, tout en récitant une de ces mille historiettes dont sa tête est meublée, et dont il interrompt le récit tantôt pour essuyer ses lèvres, tantôt pour regarder en face ses auditeurs, s'écoutant parler et affectant de passer sur ses cheveux blanchis une main qu'envierait la plus jolie femme. Or, voici l'anecdote qu'il nous raconta :

« Il y a cinq ans environ que vint à l'institut d'Hofwyl un étranger (il était Anglais), qui demandait à parler à M. de Fellenberg, alors à Berne. J'allai le recevoir, et je lui dis qu'en l'absence de M. de Fellenberg, j'étais chargé de l'administration de l'institut, et que je le priais de me dire ce qui l'amenait à Hofwyl. — J'ai soixante mille livres de rente, me répondit-il, et le spleen, double maladie que je ne puis guérir, car je n'aime ni les femmes, ni la chasse, ni les voyages, ni le théâtre. J'ai lu dans *le Sun* des merveilles sur l'institut de M. de Fellenberg ; je

me suis embarqué, j'ai pris la poste et j'arrive, espérant que vous me guérirez.

» — Que faut-il faire pour cela? que voulez-vous?

» — Apprendre l'agriculture; mais arrangez-vous comme vous voudrez, je n'ai que quinze jours à donner à l'étude de cette science.

» — Quinze jours! Mais vous avez donc mis, comme on le dit, la main à la charrue?

» — Jamais. Je vous avouerai même qu'il me serait difficile de distinguer l'orge du froment.

» — En ce cas, bonjour Monsieur, vous pouvez vous dispenser de voir M. de Fellenberg, qui n'a jamais opéré de miracles.

» — J'aurai donc fait trois cents lieues pour rien? Que voulez-vous que je fasse de mes 60,000 livres de rente?

» — C'est un fardeau dont vous trouverez aisément à vous débarrasser; puisqu'il vous pèse et que vous voulez absolument faire de l'agriculture, voici le conseil que je prends la liberté de vous donner. La méthode de M. de Fellenberg n'est pas, comme la science des prêtres égyptiens, un secret caché pour les profanes,

tout le monde peut y être initié; nous avons fait imprimer des livres, on les vend à Berne, achetez-les ; lisez et Pictet, et Davy, et Chaptal, et tous ceux qui ont écrit sur l'agronomie; étudiez leurs préceptes, et si vous prenez goût à cette étude, vous viendrez me revoir. »

L'étranger me remercia et partit. Il acheta, comme je le lui avais conseillé, des écrits nombreux d'agronomie, s'enferma, et trois mois après revint à Hofwyl.

« Ma foi, M. le comte, vous aviez raison, l'agriculture n'est point une science qu'on peut apprendre en quinze jours, voilà trois mois que je dévore tout ce qu'on a écrit sur les irrigations, sur les engrais, sur les assolemens, sur les jachères, et en vérité j'ai fait bien peu de progrès ; cependant je me sens un peu mieux. Un de mes amis, a qui j'avais prêté 100,000 fr., a fait faillite, et ma foi je n'ai pas été fâché de figurer sur son bilan. Cela m'a remué un peu le sang. J'ai dépensé au moins 5,000 fr. en traités d'agriculture, c'est toujours autant de moins. »

Je l'interrogeai alors, et je vis qu'il n'avait pas tout-à-fait perdu son tems : il savait distinguer le froment de l'avoine; il connaissait

les noms de la plupart des céréales, et il aurait fort bien pu tenir sa place dans une société agricole de province.

« A merveille, lui dis-je, maintenant vous allez passer quelques semaines à Hofwyl, et puis nous verrons. »

L'étranger resta environ un mois à l'institut, pendant lequel il bêcha, sarcla, arrosa, greffa, et fit toutes les opérations horticulturales. Au bout de ce tems, il vint me trouver et me dit : « Ma foi, M. le comte, voilà l'ennui qui revient; il y a un siècle que je suis enfoncé jusqu'au cou dans vos instrumens aratoires, je veux respirer le grand air.

» — Fort bien, lui dis-je, vous avez quelques connaissances pratiques : vous pouvez aller seul maintenant. Voici ce que je vous conseille. Vous achèterez dans l'Ementhal, vous m'entendez, une terre bien cultivée, en plein rapport, quinze à vingt arpens, cela suffira; vous la remuerez, vous la bouleverserez jusqu'à ce que la face du terrain soit changée; vous ferez des essais, des essais nombreux, et vous reviendrez me voir.

Il revint.

« Eh bien! mon cher monsieur?

» — Comme vous me l'avez conseillé, j'ai acheté dans l'Ementhal quinze arpens de terre qui m'ont coûté 50,000 fr.; j'ai tourmenté la terre et n'ai pas laissé un grain de sable à sa place. Où s'élevait la vigne, j'ai planté des céréales, des vignes dans un terrain où ne venait que la pomme de terre, et des plants de tabac où ne croissaient que des légumes. Que je vous embrasse, mon cher comte, voilà trois mois qui ont passé bien vîte; mais enfin il n'y a plus d'essais à tenter, et l'ennui est revenu. Je viens vous demander encore une consultation.

« — Ecoutez-moi, lui dis-je; vous avez quarante ans, vous possédez encore cinquante bonnes mille livres de rentes; vous n'êtes pas trop mal et vous ferez un excellent mari. Prenez une femme, jeune, jolie, coquette, une Française par exemple, qui vous demandera un équipage, une loge aux Italiens, qui verra le grand monde, qui fera des dettes que vous payerez : la recette est infaillible, je vous promets que vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer. »

L'étranger hocha la tête, dit qu'il réfléchirait et prit congé de moi. Huit jours après je reçus

une lettre de lui datée de Lyon , et ainsi conçue :

« Je sors du grand théâtre. Figurez-vous le plus joli minois, et une taille de nymphe. Je suis amoureux fou. »

Le lendemain nouvelle lettre.

« Je lui ai parlé, j'ai été introduit dans son petit salon; son cousin était assis à ses côtés. Le sang m'est monté à la tête; il s'en est allé. Je lui ai fait ma déclaration. Ce soir la corbeille de noces. »

Et deux jours après.

« Elle est à moi! je l'épouse! Que je suis heureux ! »

Et trois mois après.

« Elle m'a trompé. Son cousin vient de l'enlever. Ils m'ont ruiné. Adieu.

» *P. S.* J'oubliais de vous dire que ce soir je me brûle la cervelle. »

La conversation devint générale. On parla d'Hofwyl; M. le comte de Vieilleville offrit de y nous accompagner. Nous n'avions garde de refuser. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain matin.

— N° XLI. —

UNE VISITE A HOFWYL.

M. DE FELLENBERG.

Justum et tenacem.

Homme juste et ferme dans ses projets.

Dès cinq heures nous étions sur la route d'Hofwyl. Nous traversâmes successivement l'Engi, Reichenbach, près duquel s'élève l'habitation de la vieille famille d'Erlach, et Buchsée, dont le château, jadis manoir seigneurial, devint ensuite une maison de refuge, une commanderie militaire, la résidence des baillis et un hôpital, puis le siége de l'institution de M. Pestalozzi, et plus tard la propriété de M. de Fellenberg. M. le comte, qui avait bien voulu nous servir de guide à l'institut, nous raconta, chemin faisant, comment son ami, dégoûté de la

diplomatie, où ses études et ses talens lui auraient assuré un rang distingué, avait résolu de réduire en principes cette science d'agriculture dont les lois éparses échappent souvent à l'étude la plus approfondie, de mettre ses théories en pratique, et de trouver dans ses divers établissemens agricoles les ressources financières nécessaires pour couvrir les dépenses d'un institut fondé sur un plan entièrement nouveau, et destiné aux enfans pauvres auxquels il voulait, à la fois, donner de bonnes mœurs, une éducation suffisante, et les moyens de gagner leur vie.

« Ce que vous aurez peine à croire, Messieurs, c'est que M. de Fellenberg et son projet philantropique ne furent d'abord accueillis en Suisse qu'avec la plus froide indifférence. Mon respectable ami ne demandait à ses compatriotes ni secours, ni encouragemens; il livrait, comme garantie, aux capitalistes qui lui avançaient les fonds indispensables à l'exécution de sa belle entreprise, une fortune de douze mille livres de rente; M. de Fellenberg ne trouva pas même dans les familles pauvres, mais honnêtes, du canton de Berne, des parens qui vou-

lussent lui confier leurs enfans, et les trois premiers élèves de l'institut d'Hofwyl furent l'enfant d'un paysan lucernois réduit à la plus affreuse misère, le fils d'un vagabond soleurois arrêté en Alsace, et un enfant abandonné du canton de Berne, qui avait été ramassé par un garde-forêt. »

» Un maître d'école de la Thurgovie, qui avait compris toute l'utilité et toute l'étendue des projets de M. de Fellenberg, le pria d'y associer son fils, jeune homme honnête et susceptible de cet enthousiasme du bien, sans lequel il ne saurait y avoir de véritable dévouement.

» Après une épreuve de quelques mois, pendant laquelle M. de Fellenberg prépara Vehrli par des instructions positives et des entretiens fréquens, celui-ci fut chargé de tenter un premier essai : le résultat qu'il obtint surpassa bientôt les espérances de M. de Fellenberg.

» Le nombre des élèves s'éleva, dans moins de deux années, à près de soixante ; ils sont aujourd'hui plus nombreux. On tient un journal de tout ce qui regarde chacun d'eux depuis le moment de son admission; son caractère, ses dispositions religieuses, morales et intellectuelles, son

application au travail, y sont consignés. Vehrli partage les jeux de ses élèves après avoir partagé leurs travaux ; il ne les quitte dans aucun moment. Honoré de l'estime de M. de Fellenberg, chéri de ses jeunes amis, il a sur eux l'autorité que donnent la confiance et l'amitié.

» Le but de l'école d'industrie est de faire de ces enfans, arrachés souvent à des habitudes perverses, des hommes probes et honnêtes, d'habiles ouvriers, des cultivateurs capables de diriger des exploitations agricoles, ou seulement de bons valets de ferme. Quoique l'instruction positive soit subordonnée à la nécessité où sont ces enfans d'acquérir les moyens de gagner un jour leur vie par le travail des mains, néanmoins, tout est si bien combiné dans le plan du bienfaisant fondateur, il est secondé si efficacement par Verhli, que les progrès des enfans, même sous le rapport des connaissances intellectuelles, sont plus rapides qu'on ne pourrait se le persuader : on exerce leurs mains, on cultive leur intelligence. Tout en sarclant la terre, ou en arrachant de mauvaises herbes, ils comptent à la manière de Pestalozzi, et apprennent ainsi à calculer avec promptitude et facilité. Pen-

dant qu'ils sont occupés dans l'intérieur aux travaux sédentaires, on leur fait des lectures prises dans des ouvrages moraux destinés à l'enfance, et écrits avec clarté, ou bien on les interroge sur quelques autres parties de leur instruction. Les dimanches, ils écrivent et calculent à la plume, et s'exercent au dessin et aux premiers élémens de la géométrie. La gymnastique trouve aussi sa place dans l'éducation des pauvres de l'institut : la course, la natation, le saut, les équilibres, se succèdent dans les intervalles du travail. On les accoutume aussi à grimper lestement sur les arbres, à marcher ensemble.

» Tout le zèle, tout le talent de M. de Fellenberg et du bon Verhli ne suffiraient pas pour déraciner les habitudes perverses, pour régénérer les caractères gâtés de quelques-uns de ces malheureux enfans ; mais l'affection qu'ils leur portent, et dont ils ressentent l'influence irrésistible, triomphe de toutes les difficultés. Pour bien comprendre les effets des soins de M. de Fellenberg, il faut avoir été témoin de l'arrivée inattendue de ce père au milieu de ses enfans ; sa présence n'interrompt ni les jeux ni les tra-

vaux; tous les yeux se tournent sur lui, et s'y arrêtent avec une expression de reconnaissance et d'amour; tous les visages s'épanouissent, et à mesure qu'il fait le tour du cercle, une foule de petites mains s'élèvent pour saisir la sienne. C'est la tête haute, et sans le moindre embarras, qu'ils répondent à ses questions; ils sont heureux de sa présence, et ce contentement redouble lorsqu'ils voient un air de satisfaction se peindre sur la figure de M. de Fellenberg. Parle-t-il, tous l'écoutent avec une extrême attention; leur maintien exprime l'obéissance et le respect sans mélange de crainte. »

Tout en écoutant M. de La Vielileville, nous arrivâmes à Hofwyl. Le bâtiment principal ressemble à un ancien château. Un bois épais entoure toutes les constructions, et prête un nouveau charme à cette belle habitation. M. de Fellenberg était à Berne.

» — N'importe, reprit M. de la Vieilleville, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous faire oublier l'absence de mon digne ami. »

Après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous suivîmes notre officieux guide à *la haute-école*, où l'on compte soixante élèves apparte-

nant presque tous aux familles les plus distinguées de l'Allemagne, de la Russie et de la Suisse. Le nombre des professeurs s'élève au dessus de trente. Nous en parûmes surpris, M. de la Vieilleville s'en aperçut. « Ce luxe de lumières vous étonne, Messieurs, nous dit-il, mais l'enseignement se fait ici à haute voix, et chaque professeur n'est chargé de l'instruction que d'un très-petit nombre d'élèves; M. de Fellenberg n'a point voulu suivre l'exemple de vos colléges, de vos universités où un seul professeur suffit à une classe nombreuse, et je crois qu'il a eu raison. L'usage du célèbre Erbart de commencer l'éducation par l'étude du grec, pour passer ensuite au latin, est celui que M. de Fellenberg a adopté. La rapidité des progrès, et le plaisir avec lequel les jeunes élèves lisent Homère, justifient cette méthode. Après Homère, on lit Hérodote, Thucydide, Xénophon, Sophocle, Eschyle et Démosthène. On passe aux élémens de la langue latine lorsqu'on est initié aux mystères de la langue grecque. Virgile, Tite-Live, Cicéron et Horace, révèlent tour à tour aux jeunes étudians, les secrets de la littérature, de l'éloquence, de la philosophie

et de l'histoire; enfin, la géographie, le dessin, la musique, la physique, l'histoire naturelle et la gymnastique achèvent l'éducation qu'on reçoit à *la haute école*, et qui se termine aussi quelquefois par un cours à l'*Institut agricole*.

Les élèves ne restent point, non plus, étrangers aux usages et aux manières de la bonne compagnie : l'exemple de M. de Fellenberg, et de son intéressante famille, celui de MM. les professeurs, et les visites des voyageurs qui, dans la belle saison, font de la maison de M. de Fellenberg une réunion européenne où se confondent les savans les plus illustres, les artistes les plus célèbres et les hommes les plus spirituels, achèvent une éducation qu'on peut trouver ailleurs, mais que nulle part on ne rendra plus complète.

Nous pûmes nous convaincre de la vérité de ce que disait M. de la Vieilleville, en questionnant quelques uns de ces jeunes gens. Il nous parurent aussi instruits que modestes, et nous comprîmes combien de soins on mettait à former leur caractère, leur esprit et leur cœur.

« Mais, dit M. B., comment se fait-il,

M. le comte, que l'école d'Hofwyl soit le seul établissement de ce genre, et pourquoi M. de Fellenberg n'a-t-il ni rivaux, ni imitateurs? — La raison en est simple. Mon digne ami dédaigne l'or. Sa fortune particulière est ce qui l'occupe le moins; et, dans ce siècle, on trouve bien peu d'hommes qui ressemblent à M. de Fellenberg. — Mais les produits de sa haute école, les revenus de ses exploitations? — Sont destinés à subvenir aux besoins de l'institut des pauvres, et à couvrir les dépenses occasionées par ses expériences agricoles. »

Nous visitâmes successivement *la Ferme modèle* qui présente aux agronomes et aux cultivateurs le type et l'application des principes reconnus comme les meilleurs, et l'exécution la plus soignée, et la *ferme expérimentale* qui concourt à la prospérité de la *ferme modèle* en avançant les progrès de la science et de l'art. Nous vîmes ensuite la collection d'instrumens aratoires, la plupart de l'invention de M. de Fellenberg. M. de la Vieilleville nous nomma toutes ces ingénieuses machines, et nous expliqua avec une lucidité et une complaisance rares, les propriétés et le mécanisme de chacune d'elles. Nous remarquâmes

surtout *le semoir*, qui épargne les deux tiers de la semence, et la *grande charrue* avec laquelle on laboure tous les quatre ans.

« Vous pouvez juger maintenant, Messieurs, nous dit M. de la Vieilleville, tout ce que ce pays doit de reconnaissance au philantrope éclairé qui a fondé ce bel établissement. En vain répète-t-on qu'il est trop coûteux, que les produits sont insuffisans, que l'entreprise ne peut aller loin et que la ruine du fondateur est inévitable ; M. de Fellenberg répond aux doutes et aux critiques par des faits ; il agrandit chaque jour son plan, en divise les parties et les lie entre elles plus intimement. L'industrie d'un seul homme a vivifié tout le canton. Déjà une population laborieuse est venue se grouper autour des établissemens d'Hofwyl, et cette contrée, long-tems solitaire, offre aujourd'hui aux voyageurs l'aspect d'un village florissant. »

Il était onze heures.

Nous remerciâmes M. le comte de la Vieilleville de son accueil obligeant et de ses remarques intéressantes, et nous reprîmes la route de Berne.

— N° XLII. —

LES FIDIBUS DE MON COMPÈRE.

Ne ludibria ventis.

Ne les jetons pas aux vents.

« Savez-vous que votre père Bouhours était un singulier personnage? Etablir une question semblable : « Les Allemands peuvent-ils avoir de l'esprit ? » — Mais, mon cher bibliophile, vous n'ävez pas oublié qu'on se permit de siffler la boutade du jésuite ; et, soyez de bonne foi, votre littérature allemande ne brillait pas alors de l'éclat qu'elle a jeté depuis. Il faut pardonner au révérend père, en songeant que Voltaire a été le premier qui ait fait connaître Milton en France, et qu'il s'est moqué quelquefois de *Gilles;* c'est ainsi que, dans sa mauvaise humeur, il appelait Shakespeare. — Je ne veux point disputer avec vous ; mais on ne nous rend pas justice en

France ; on nous représente comme des gens enfoncés dans la matière, bien lourds, bien pesans, ne sacrifiant jamais aux Grâces. Les Anglais, de leur côté, disent que nous n'entendons rien à ce qu'ils nomment *humour*. Nous avons beau leur citer Geiler, que Sterne a pris souvent pour modèle, et dont le *Miroir des Fous* offre une foule de pages tout-à-fait rabelaisiennes, ils sont aussi incrédules que votre père jésuite. Vous connaissez le joli voyage de *Zurich à Zurich*, de M. Meister ; que vous en semble ? Quels aperçus fins et ingénieux ! quelle malignité ! quelle verve ! Voici quelques pages échappées à la plume d'un écrivain beaucoup moins connu, et qui ne manque pas d'originalité ; vous en jugerez. Je ne vous dirai pas que Swift les eût avouées, parce que cette formule d'éloge a bien vieillie depuis Opitz ; mais si vous aimez les raretés bibliographiques, vous pourrez enfermer ces pages dans du bois de cèdre, à la manière antique. M. Nodier, s'il les eût connues, n'aurait pas manqué de leur consacrer un article dans ces *Mélanges d'une petite bibliothèque*, qui sont déjà presque aussi goûtés à Berne qu'à Paris. »

Tout le monde ne sait pas ce que c'est qu'un *fidibus*. Dans la Suisse allemande, et notamment à Bâle, on donne ce nom à des pages de papier blanc pliées longitudinalement en trois, qui servent pour allumer la pipe, et dont il y a provision dans tous les cercles. A la mort de mon compère Z....., son héritier, qui ne fumait pas, me fit cadeau d'une caisse où étaient ses pipes, ses boîtes, ses cigares, son tabac et un paquet de *fidibus*, la plupart manuscrits ; ils étaient pleins de ratures, d'abréviations, de renvois, et d'un caractère très-menu, quelquefois au crayon. Je fus obligé de les étudier pour y mettre quelque ordre et quelque suite. Feu mon compère, qui préférait la solitude à la société, déposait dans ces feuilles ses souvenirs, ses plans, ses notes, et toutes les chimères qui lui passaient par la tête. Cet homme, assez érudit, avait, entre autres manies, celle de faire des mots grecs pour suppléer à ceux qui lui manquaient en français. Très-original dans ses jugemens, dans ses conceptions, dans ses remarques, il avait sa manière de voir à lui, et se plaisait parfois à avancer et à soutenir les plus étranges paradoxes. Loin de

s'élever à la hauteur des doctrines actuelles, il était resté au niveau du siècle dernier, et demeurait stationnaire, quand tout avançait autour de lui, comme on le verra par les *fidibus* extraits du paquet, dont quelques-uns portent le cachet d'une humeur misanthropique ou d'une bizarre singularité. Je dois ajouter qu'il disait souvent que la devise de l'ordre de la jarretière était la sienne, et je la répète ici, autant en mon nom qu'au sien : *Honni soit qui mal y pense!*



Il est suffisamment prouvé qu'il y a plus de nez portant lunettes dans notre siècle que dans les précédens, ce qui vient, sans contredit, du progrès des lumières. Nous ne saurions trop nous presser d'offrir un prix à l'opticien qui inventera des conserves propres à préserver de l'éblouissement et des autres affections ophtalmiques provenant des rayons d'une clarté trop vive à laquelle l'œil ne peut s'accoutumer.



Dissertation académique à faire sur les juremens, les imprécations et les interjections af-

firmatoires, comminatoires, érotiques, euphémiques, polémiques des anciens, aux fins de déterminer si les modernes, dont la civilisation se perfectionne annuellement, ne les surpassent pas dans cette éloquente partie de l'art oratoire.

***

Considérant que la plupart des projets humains s'en vont en fumée, ne conviendrait-il pas d'inventer un *capnomètre* pour mesurer ces exhalaisons, et les réduire à une quantité connue, afin d'en tirer parti, comme on emploie les cendres d'un édifice auquel on a mis le feu?

***

La barbe humaine ne peut-elle pas, aussi bien que les cheveux, servir à des usages économiques, être filée, teinte, tressée? L'expérience le prouve. Il ne faut donc plus négliger ce moyen *pogonotrophique* d'utilité. Tout bon citoyen portera désormais la barbe : sa tonte totale ou partielle lui appartient en vertu des droits de l'homme, et il est libre de la faire valoir lui-même ou de la vendre à une société d'actionnaires. Quel plaisir pour une fille ou une femme

de porter des gants faits de la barbe conjugale ou paternelle! Quelles délices pour une amante sentimentale d'avoir une jarretière des favoris de son tendre amant ! Quelle gloire , surtout pour un militaire, de porter bravement une bague travaillée avec les poils ensanglantés de la redoutable moustache d'un général qui a gagné une bataille, ou seulement brûlé une ville prise d'assaut, après l'avoir préalablement pillée!



Je connais beaucoup de gens qui jouent à *l'as qui court*, et j'y ai joué moi-même avec plaisir; mais j'en connais un plus grand nombre qui jouent au tems qui court, et je n'y jouerai jamais.



Il y a urgence d'établir une loi pour faire respecter les termes techniques dont les profanes abusent indiscrètement, tandis que, mystérieux et sacrés, ils ne devraient être employés que par les adeptes, les familiers et les hommes de couleur. Exemple : Invité l'autre jour à une séance gastronomique, le maître du logis n'eut-il pas l'insolence de nous dire que

son cuisinier jouissait d'une réputation européenne pour les poudings et les pâtés de foie d'oie; qu'il avait des principes libéraux sur les épices qui entrent dans les sauces, et qu'il allait faire une révolution parmi les descendans d'Apicius! Il ajoutait que lui-même écrivait une constitution de la cuisine qui serait basée sur une charte protectrice des droits de l'estomac, qui établirait la responsabilité des ministres de Comus.



Problèmes à résoudre : 1° Un peuple peut-il rester républicain par ses opinions, quand il ne l'est pas ou ne l'est plus par ses mœurs? 2° Quelle est l'époque précise à laquelle un jeune citoyen doit décemment cesser d'être tranchant en matière politique? 3° Comment simplifier l'art d'apprendre à un troupeau de moutons à sauter l'un après l'autre là où il convient au berger, ni plus près, ni plus loin? 4° Reprocher à ses contemporains les torts des siècles précédens, n'est-ce pas aussi raisonnable que si, par anticipation, on leur imputait les torts des générations futures?



Vu que l'excellent *biomètre* de M. Julien n'est adapté qu'à l'homme éveillé, je pense que, pour achever le perfectionnement de l'espèce humaine, il n'est pas moins essentiel de confectionner un *hypnomètre* pour l'homme endormi. Il présenterait un mémorial *onirocritique*, dans lequel les rêves seraient classés par colonnes : rêves philantropiques, politiques, héroïques, agronomiques, philosophiques, érotiques, rêves de faiseurs de châteaux en Espagne, rêves révolutionnaires et contre-révolutionnaires, rêves prophétiques relatifs à l'avenir, rêves mnémoniques relatifs au passé, avec une colonne supplémentaire pour les découvertes soporifiques des songes creux et des partisans de la commode méthode de dormir debout.



Mémoire à rédiger sur l'incubation littéraire : où l'on démontrera combien il faut, dans les quatre facultés, de mois, de semaines, de jours, d'heures pour faire éclore une nouvelle doctrine ou pour en ressusciter une ancienne qui

n'est plus à la mode et qu'il importe d'y remettre.

***

On a fait en physique de très-utiles machines préservatrices, telles que paravent, parapluie, parasol, parachute, paratonnerre, paragrèle : on travaille même au paragel. Nous autres moralistes, économistes, etc., resterions-nous en arrière ? Non, sûrement...... Que l'honorable public soit donc averti d'avance, que nous nous occupons philantropiquement à inventer des paradettes, des paraprocès, des parasectes, des paravices, des paramodes, des parabrigues, des parasots, des parathéories, des paralangues, des paracaquets et surtout des paracélibats, vu l'urgence et le vœu général de nos chères concitoyennes des vingt-deux cantons, tant filles que veuves......... Tous autant de moyens *prophylactiques* nécessaires au plus grand bien de la chose publique et individuelle.

***

En matière de jurisprudence criminelle, adoucissons tout jusqu'aux mots : ainsi plus de punition, plus de châtiment, encore moins de

supplice. Désormais toute peine s'appellera pénitence; les condamnés seront des pénitens, les échafauds des pénitenceries, et le bourreau prendra le titre honorable de grand pénitencier, déjà connu à Rome, à Madrid, à Goa.



Fabrique de réputations au moyen de l'écho ou mécanisme propre à faire répéter en français, en allemand, en italien, en espagnol, que tel ou tel est un grand homme, un savant transcendant, un patriote par excellence, avec un appendice sur la méthode de rajeunir les réputations usées.



Me rappeler de visiter au plus tôt un de mes voisins qui a reçu un morceau précieux d'aérolithe sur lequel on voit quelques caractères inconnus, et vérifier si ce ne sont pas des lettres de l'alphabet *sélénitique*, qui pourraient servir à compléter notre *pantographie*, à laquelle il manque encore les premiers linéamens de l'écriture lunaire.

***

Pourquoi, à une certaine époque qui n'est pas fort éloignée, a-t-on préféré la flamme à la lumière? Etait-ce afin d'avoir plus de fumée pour en faire du noir? Je dois traiter cette intéressante question dans mon synopsis de *phosphoromanie*, à l'article des éclaireurs.

***

Inscrire dans mon *biomètre* l'emploi de mon tems comme suit. Etant allé passer une semaine en ville, j'ai assisté à sept conventicules, pas moins.

Lundi : *Conventicule diplomatique* de cinq membres; pour porter un adepte à une magistrature éminente et écarter ses concurrens : convenu de dire aux électeurs que l'un des prétendans a occupé, sous l'ancien régime, une place incompatible avec le nouveau, que l'autre est de la caste nobiliaire, que le troisième ne s'est mis à notre pas que depuis peu. La session a duré deux heures vingt-cinq minutes.

Mardi : *Conventicule philantropique* de sept membres; il s'agissait de procurer des viatiques

aux frères et amis qui vont en pélerinage ou en mission, et de leur donner des instructions sur les chemins détournés. Quatre heures vingt-deux minutes.

Mercredi : *Conventicule philosophico-littéraire* de onze académiciens des deux sexes. On y a lu trois mémoires du plus grand intérêt : sur les céréales de l'Atlantide ; sur la poésie lyrique des Samoyèdes ; sur une nouvelle machine à vapeur pour ébouriffer les cheveux. Trois heures trente-sept minutes.

Jeudi : *Conventicule gastronomique* de neuf convives, qui ont exploité, avec une louable émulation, un vol-au-vent, un salmi de bécasses et un baril d'huîtres de Cancale. Quatre heures neuf minutes.

Vendredi : *Conventicule pédagogique* de six docteurs. On avait à décider si l'instruction vaut mieux que l'instinct, et si les forces intellectuelles et morales gagnent ou perdent par l'enseignement mutuel. Deux heures quarante-neuf minutes.

Samedi : *Conventicule historiographique* de trois personnes seulement, consacré à donner quelques règles libérales à un jeune homme qui

travaille à l'histoire de sa patrie : par exemple, de mettre en évidence les vices des ancêtres beaucoup plus que leurs vertus ; de juger le quinzième et le seizième siècles d'après le nôtre ; de conclure de la corruption de quelques-uns à la corruption de tout le peuple ; de ne jamais citer les sources où il puise ; de s'inquiéter peu de la chronologie et de la géographie d'un pays quand les dates et les lieux sont en contradiction avec le but didactique qu'il se propose ; d'isoler les hommes et les événemens qu'il doit condamner, de tout ce qui pourrait les disculper, de ne jamais rétracter ce qui est une fois sorti de sa plume irrécusable, quelque absurde et calomnieux qu'il soit, etc. Cinq heures douze minutes.

Dimanche : *Conventicule aléatoire* de treize assistans qui ont joué très-dévotement et sans scandale, à la bouillotte et au vingt-un. Quatre heures cinquante-sept minutes.

*

— N° XLIII. —

MORAT ET AVENCHE.

Auprès d'un mur solitaire, une colonne plus solitaire encore élève sa tête mélancolique des anciens jours. C'est un dernier débris du ravage des ans. Elle ressemble à un malheureux que la terreur aurait pétrifié, et dont l'aspect égaré exprimerait encore le sentiment de la vie. On s'étonne de voir subsister cette colonne, tandis qu'Aventicum, orgueilleuse capitale de l'Helvétie, a couvert de ses décombres ses anciens domaines.

Lord Byron.

C'est ici que Julia..... Ah! puisse ce nom si doux être à jamais un nom sacré! C'est ici que Julia, héroïne de l'amour filial, avait voué sa jeunesse au ciel. Son cœur était à celui dont les droits sont tout puissans sur nous, après ceux de la Divinité. Il se brisa sur la tombe d'un pere. La justice a juré de ne point se laisser attendrir : les larmes de Julia ne purent obtenir la vie de l'auteur adoré de ses jours; elle mourut avec lui, ne pouvant le sauver. Leur tombe fut simple et sans ornement; leur urne ne renferme qu'un cœur et qu'une même poussiere

Le même.

La grande route de Berne à Lausanne n'offre rien qui arrête les regards jusqu'à Morat. A mesure qu'on s'éloigne de Berne, le pays perd de sa beauté. Parfois quelques chétifs villages,

aussi obscurs que leurs noms, présentent sur les bords du chemin des groupes de chaumières beaucoup moins pittoresques et moins élégantes que celles de l'Argovie. Déjà nous apercevions les maisons de la partie la plus élevée de Morat, lorsqu'on nous montra sur une colline légèrement arrondie le petit hameau de Lewemberg, célèbre autrefois par ses prés et ses vignes.

Un ancien chanoine, aujourd'hui desservant d'Avenche, avec qui nous faisions route, nous assura que le vin de Lewemberg ne valait pas sa réputation : nous le crûmes sur parole.

Morat ou Murten est, s'il faut en croire ses historiens, une ville toute romaine. Ses murs s'abaissent jusqu'au pied du lac auquel elle a donné son nom en suivant la pente d'une colline assez élevée ; aussi pourrait-on la diviser en deux parties, la rive qui suit les bords du lac et la ville haute bâtie sur l'esplanade. Elle a une rue assez belle, quelques monumens assez bien conservés et quelques vieux débris romains plus chers aux antiquaires qu'aux voyageurs. Elle est célèbre par trois siéges mémorables qu'elle a soutenus, le premier l'an 1032

contre Conrad le Salique, le second l'an 1292 contre l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et le troisième l'an 1476 contre Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne. La bataille de Morat, où périt ce malheureux prince, est un des trophées dont la Suisse a le plus droit d'être fière; un historien contemporain en a tracé le récit d'une manière aussi vive que pittoresque. Il y a dans le tableau original un charme de couleur que la traduction que nous plaçons ici, quelque fidèle qu'ait tâché de la rendre l'écrivain allemand auquel nous l'empruntons, affaiblira nécessairement.

Tradutore, *traditore*, dit le proverbe italien, et il a raison.

« Par ainsi un samedi de bon matin, jour des dix mille martyrs, il fut décidé à l'unanimité que chacun entendrait dévotement la sainte messe, implorerait la grâce et la bénédiction de Dieu et la protection des saints du Paradis, puis déjeunerait et vaillamment se préparerait au combat. Mais beaucoup d'entre eux ne voulurent ni boire ni manger jusqu'à ce que tout fût fini. Voilà qu'en ce moment arrivent les braves et honnêtes Zurichois, enseignes déployées,

tous fatigués et les habits mouillés, car ils avaient marché jour et nuit, et aussi avait-il plu toute la nuit et les chemins étaient tout gâtés ; il pleuvait à sceau encore le samedi, de sorte qu'ils laissèrent derrière eux plus de six cents traînards enfoncés dans la boue jusqu'au col et ne pouvant plus remuer. Cependant ils arrivèrent, se rangèrent avec les autres ne voulant point qu'on s'arrêtât pour eux, ce qu'on ne doit point oublier.

» Ainsi sur-le-champ on fit une avant-garde, et on y rangea ceux de Thun et d'Entlibuch avec leurs bannières, et une belle troupe choisie de tous les autres Suisses, et on en donna le commandement à Jean de Hallwil, très-brave cavalier, bourgeois de Berne.

» Et lorsqu'on se vit des deux côtés, et que quelques-uns des premiers commencèrent à escarmoucher, chacun des Suisses, suivant l'exemple de leurs aïeux et leurs bonnes et anciennes coutumes, s'empressa à dire, les mains élevées, cinq *Pater noster* et *Ave, Maria*, pour la passion de Notre Seigneur, et aussi pour les dix mille martyrs, ce qui se fit avec grande dévotion par cinq fois.

» Et ainsi, d'abord après commença l'attaque, et on tira de part et d'autre avec de grosses coulevrines et autres machines, dont quelques-uns furent mal accommodés ; et les Suisses avancèrent avec grand courage, et arrivèrent à une haie que l'on ne pouvait passer, et il fallut se retourner et percer de côté par un chemin étroit, où nous fîmes quelques pertes.

» Et ainsi chacun marcha valeureusement contre le camp du duc, et dans son enceinte de chariots, avec un tel retentissement, que l'orgueilleux duc de Bourgogne et les siens se mirent en fuite ; mais on les poursuivait, et massacrait tout ce qu'on pouvait attraper ; et le désordre fut si grand parmi eux, que de crainte et d'épouvante ils se jetaient dans le lac, et tout le rivage en était couvert, tellement qu'on ne pouvait les compter. Et ceux qui étaient dans la ville voyant ainsi courir les Bourguignons, remarquèrent bien qu'on voulait les délivrer.

» Beaucoup de grands seigneurs superbement équipés, eux et leurs chevaux, se jetèrent dans le lac, espérant le traverser à la nage. Ils jetaient leurs armes, ornemens, et tout ce dont ils pouvaient se débarrasser, pour prolon-

ger leur vie ; mais ceux qui n'étaient pas tués, après s'être long-tems débattus dans l'eau, s'enfonçaient misérablement : ce spectacle était pitoyable ; mais leur orgueil avait bien mérité cette vengeance du Tout-Puissant. C'est pourquoi les bons Bernois, et autres gens de bien, doivent bien se garder de tout orgueil inutile, et demeurer dans l'obéissance aux commandemens de Dieu, ce que faisant, tout leur réussira.

» Il y en eut aussi de percés sur les arbres, où leur grand effroi les avait fait grimper, et ils furent obligés d'apprendre ainsi à voler sans plumes. Il y avait aussi parmi eux des femmes armées, mais lorsqu'on les reconnaissait, on ne leur faisait aucun mal.

» Et les Bernois, et leurs alliés, avec toutes leurs bannières, restèrent dans le camp du duc, où il y avait de grands biens en or, en argent, en habits et autres choses précieuses ; mais les braves qui étaient occupés à se battre, en ont fort peu eu, et ce sont des drôles et des coquins qui ont presque tout emporté. »

Les souvenirs de cette journée vivent encore dans toute la Suisse ; les habitans de Morat en parlent avec orgueil, et la trace des boulets de

Charles-le-Téméraire, conservée sur l'une des tours de la ville, est pour eux une sorte de palladium et un titre éternel de gloire.

Les vainqueurs ramassèrent les cadavres des Bourguignons qu'ils enfouirent dans de larges fossés. Plus tard, en 1480, on creusa la terre, on rassembla tous les ossemens que la chaux n'avait pas consumés, et on les entassa dans une chapelle élevée à quelque distance du champ de bataille. Long-tems ces vénérables reliques furent pour les Suisses un objet de culte; chaque jour des mains se glissaient à travers les grilles de bois de la chapelle et enlevaient furtivement quelques ossemens, que tantôt on faisait dissoudre dans de l'eau et qu'on administrait ensuite comme breuvage aux malades, que tantôt on portait suspendus sur l'estomac comme des amulettes; bientôt cette chapelle tomba en ruines, elle n'offrait plus que des débris, lorsqu'en 1755 les cantons de Berne et de Fribourg la firent réparer. On demanda au grand Haller une inscription, et il envoya celle-ci qu'on y grava depuis :

DEO OPT. MAX.
CAROLI INCLYTI ET FORTISSIMI
BVRGVNDIAE DVCIS EXERCITVS
MVRATVM OBSIDENS, AB HELVETIIS
CAESVS HOC SUI MONVMENTVM
RELIQVIT AN. MCCCCLXXVI.

Au Dieu très-bon et très-grand,

Charles, noble et vaillant duc de Bourgogne, assiégeant Morat, succomba et laissa ce monument comme trace de son passage, en 1476.

Cet ossuaire n'existe plus. Quand Brune envahit la Suisse, les légions bourguignonnes virent dans ce trophée une insulte à la gloire de leurs ancêtres, détruisirent la chapelle et jetèrent les os dans le lac, dont les flots poussent par intervalle quelques fragmens sur la grève; les postillons suisses en recueillent souvent qu'ils vendent aux étrangers ou en font des manches de couteaux. Lord Byron, en passant à Morat, trouva sur les bords du lac un squelette presque entier qu'il emporta. « Ma seule excuse pour ce sacrilége, dit le poète, est que si je ne l'avais pas commis moi-même, le premier venu s'en serait rendu coupable et peut-être pour profaner

ces saintes reliques, tandis que je les conserverai avec un soin tout religieux. » Un obélisque entouré d'arbres et sans aucune espèce d'ornement s'élève aujourd'hui à la place où était l'ossuaire.

Nous nous éloignâmes silencieusement de ce monument funèbre, et bientôt à chaque pas nous rencontrâmes quelques débris nouveaux de la puissance romaine. Nous approchions de Wiflisburg, nous allions fouler les cendres d'Aventicum, la capitale de l'Helvétie, sous quelques-uns des empereurs, aujourd'hui bien déchue de sa gloire, car une rue unique suffit à tous ses habitans.

Notre compagnon de voyage aurait mérité une place à la société des antiquaires. Il connaissait l'ancien Aventicum aussi bien que le chœur de son église; il ne faisait pas mystère de sa science; c'est à lui que nous devons les détails que nous consignons ici sur cette vieille cité romaine.

« L'origine du nom allemand de Wiflisburg est tout-à-fait incertaine : s'il faut en croire Guilliman, le comte Wivilo aurait bâti sur une éminence un *burgum* qu'il aurait appelé de son nom.

Le savant Bochat s'est moqué de cette étymologie : malheureusement, substituant à une tradition chimérique une hypothèse plus chimérique encore, il veut que Wiflisburg vienne de trois mots celtiques : *ui*, qui signifie eau, *vel*, qui désigne un sommet, et *berg*, qu'on traduit par montagne. Cette plaisante étymologie, dans le genre de celle de Ménage, me rappelle les réflexions malignes d'un écrivain français contre ces assembleurs de mots : « Il est évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte, car dans le nom de la famille Yu, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot Ménès. Il est donc incontestable que l'empereur Yu prit son nom de Ménès, roi d'Egypte, et l'empereur Ki est évidemment le roi Atoes, en changeant *K* en *A* et *i* en *toes*. »

» Avenche est l'ancien Aventicum, ainsi que le prouvent l'itinéraire d'Antonin, la table théodosienne et une foule d'inscriptions, ce qui n'a pas empêché le jésuite Dunod de lui contester ce titre. Dans une dissertation imprimée à Paris en 1687, l'auteur établit que l'Aventicum des anciens était situé à quelques lieues

de Poligny, et que l'Avenche des Suisses n'était autre que le *forum Tiberii* dont parle Ptolémée. Jamais mauvaise cause ne fut défendue avec plus d'esprit; Wild, bibliothécaire de la ville de Berne, répondit au jésuite, et triompha dans cette lutte où il apporta, sinon de l'esprit, du moins de bonnes raisons.

» Deux savans suisses ont conservé quelques-unes des inscriptions qui ornaient cette ville antique : l'un est le Zurichois Stümpf, et l'autre le Glaronnais Tschudi. Tous deux rapportent, à quelques mots près, la plus considérable des inscriptions d'Avenche. La pierre sur laquelle elle était gravée était enchâssée dans l'angle d'une église. Cet édifice ayant été démoli, des ouvriers brisèrent en deux la pierre ; un fragment resta perdu, on retrouva l'autre en 1707 dans les bois de Châtel, ce fut le professeur Ruchat qui le découvrit, qui restitua cette inscription, qui prouve l'existence d'une colonie romaine fondée à Avenche par Vespasien ou Titus.

» Ce fut sous le règne de Vespasien que Wiflisburg parvint à son plus haut degré de splendeur. Vitellius, son prédécesseur, irrité de ce que ses habitans, instruits trop tard de la mort de

Galba, avaient détenu quelques soldats romains, résolut de venger cet outrage, et Cécina s'avança à la tête de la légion flétrie du nom de *rapax*, marquant son passage par des traces de meurtre et d'incendie. Une inscription atteste encore les malheurs de cette époque :

Julia Alpinula
Hìc jaceo,
Infelicis patris infelix proles,
Deæ Aventiæ sacerdos;
Exorare patris necem non potui,
Malè mori in fatis illi erat;
Vixi annos XXIII.

« Julia Alpinula, prêtresse de la déesse Aventia, d'un malheureux père fille infortunée, je repose ici. Je n'ai pu détourner le coup mortel de la tête de mon père! J'ai prié en vain. Mourir si misérablement était dans sa destinée. J'ai vécu vingt-trois ans. »

» Lord Byron a raison de s'écrier ici :

« Je ne connais rien de plus touchant que cette inscription, aucune histoire ne présente un intérêt plus réel. Voilà des noms et des ac-

tions qui ne devraient jamais être oubliés : on se les rappelle toujours avec une consolante émotion, quand on détourne son attention du tableau confus des batailles, qui excite parfois une espèce de fausse sympathie à laquelle succède enfin un vrai dégoût, résultat de cette ivresse passagère. »

» Les ruines actuelles d'Avenche sont l'ouvrage de ces barbares du moyen âge dont Attila est le héros.

» Il est encore facile d'apercevoir l'enceinte de l'ancienne ville. A l'un des côtés s'élèvent quelques restes de murailles, debout, ainsi qu'une tour dont la construction peut remonter à douze siècles. Des antiquaires veulent que ces travaux aient été exécutés par les Bourguignons pendant le siége de Morat, mais cette opinion n'est pas vraisemblable. Là, ajoutait le desservant, s'élevaient des palais, de brillantes demeures, des arcs de triomphe, des pyramides ; ici sur cette vaste esplanade un préteur exerçait les légions romaines : vous voyez que des champs fertiles ont pris la place de tous ces monumens de grandeur du peuple-roi. Cependant tout n'est pas entièrement effacé ; voici les ruines de l'amphithéâtre, plus

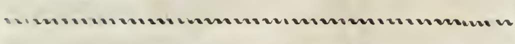
loin on aperçoit une colonne qui paraît avoir fait partie du portique de quelque grand édifice : sur les pierres qui ont servi à construire une des portes de la ville, on reconnaît des figures de dauphin très-bien exécutées et qui ornaient peut-être le temple du dieu des mers.

» Chaque jour des fouilles entreprises pour féconder le sol font découvrir de nouveaux restes d'antiquités, des inscriptions, des tombeaux, des aqueducs souterrains conduisant aux bains de la ville, dont le pavé en mosaïque est presque intact. »

Notre guide nous montra les débris d'un temple d'Apollon, un fragment considérable d'un édifice qui dut être magnifique, à en juger par une colonne corinthienne et un pilastre en marbre, qui subsistent encore. « Malheureusement, ajouta-t-il, après nous avoir conduits à travers ces ruines devenues plus tristes et plus imposantes par le coucher du soleil, malheureusement tous ces débris, si précieux pour la science archéologique et l'histoire, deviennent la propriété de ceux qui les découvrent en fouillant leurs terres, hommes souvent ignorans qui les enlèvent sans soins et les dispersent.

» Ainsi ont disparu de ces lieux les tombes des trente-deux évêques dont l'église de Saint-Symphorien était fière. Ainsi disparaîtront et le château et le nom du comte Wivilo, son fondateur présumé. »





— N° XLIV. —

FRIBOURG.

J'ai quelquefois comparé Fribourg à l'aire de ces énormes oiseaux de proie que l'on trouve dans les Alpes.

HALLER.

ECHELONNÉ sur les bords du précipice, où il semble avoir été jeté par un tremblement de terre, *Fribourg* est divisé en deux parties par le torrent de la Sarine, qui roule au fond de ce gouffre ses eaux bouillonnantes. Un quartier est français; là on parle un idiome assez semblable au patois des environs de Lyon. Sur les rocs de grès qui servent de toit aux maisons de l'autre quartier, d'autres Fribourgeois écorchent l'allemand : même mélange à peu près dans le costume. L'allemande de Fribourg a dans sa parure quelque chose de lourd et de triste. Un bonnet entremêlé de fausses fleurs

suffit à peine pour corriger ce que cette longue robe bleue, surmontée d'un corsage rouge à manches plates, ces immenses boucles sur les souliers, ont de gothique. Plus de coquetterie, plus de goût dans la Française du *Court-Chemin.* Un fichu blanc, qui cache sa poitrine, une robe recouverte d'un tablier noir, dessinant assez bien sa taille; un élégant chapeau de paille, surmonté d'un bouquet léger, et entouré d'une blonde fort jolie, donne à son teint rembruni une physionomie plus piquante. Un bas éclatant de blancheur, un soulier mignon, marquent l'extrémité inférieure des jambes que rien ne dérobe aux regards. Libre à nos amis d'outre Rhin de préférer le lourd accoutrement de leurs beautés. En dépit de l'air allemand qu'on respire à Fribourg, le nom de notre patrie, notre langage, portent bonheur à une partie des dames de cette ville, et sans crainte des rocs pendans qui menacent la ville basse du sort d'Herculanum, c'est là que se rendent les étrangers, que se forment les sociétés, que l'on cultive les arts, et que l'on trouve le plus d'industrie.

Trois ponts servent de communication entre les deux quartiers de la ville. Plusieurs rues sont

de véritables escaliers. Les maisons n'ont d'autre toit que le rocher où elles semblent creusées. La galerie qui se prolonge, selon l'usage de la Suisse, quelques pas en avant de la porte d'entrée, est, en certains endroits, comme suspendue en l'air. L'édifice entier semble menacer ruine et devoir rouler dans l'abîme avec le roc sur lequel il est construit. On conçoit à peine que la tête ne tourne pas aux habitans lorsqu'ils se mettent à leurs fenêtres. Une des portes, celle de *Bourguillon*, est, par cette disposition du terrain, un véritable objet de curiosité; placée entre deux précipices, on dirait qu'elle a été bâtie dans les airs.

Il semble qu'on ne devrait trouver à Fribourg que la chèvre grimpante ou le hardi chamois, et cependant une population a élevé, au milieu de tous ces pics, des maisons, des monumens; un canton y a placé le siége de son gouvernement et le commerce y attire de nombreux voyageurs.

Fribourg est une ville dévote. Une chaîne d'argent, terminée par de larges *agnus*, pend au cou de chaque femme; c'est aussi souvent la parure des hommes. Les places publiques, les

rues, offrent partout à la vénération les emblêmes sacrés de la religion catholique : peu de boutiques de marchands où vous ne trouviez l'image de quelque saint couronnée de fleurs. A chacune des portes est placé un grand crucifix de bois assez semblable à celui qui veille sur les tombes de nos cimetières de campagne.

Le gouvernement défend les danses et les divertissémens. Seulement il les tolère certains jours de l'année, tels que le mardi gras et aux solennités de la dédicace des églises, auxquelles le peuple a donné le nom de *jours de la dédicace générale des danses.* Alors, bien qu'à huit heures doivent cesser les plaisirs mondains, les Fribourgeois dansent et s'amusent pour tout le reste de l'année. Le bruit des instrumens anime de toutes parts ces rochers où l'on n'entend ordinairement que quelques chansons dont l'air et les paroles semblent disputer de tristesse et de monotonie.

Le plus beau, le plus célèbre des monumens de Fribourg est, sans contredit, le tilleul planté le jour même de la bataille de Morat. Ce vétéran de la liberté helvétique étend ses rameaux sur une partie de la place du marché. Des

bancs ont été placés sous son ombrage, et les bourgeois chargés, en toute saison, d'un manteau qui leur donne la physionomie presque espagnole, viennent s'y reposer. Nous nous sommes arrêté sous son antique feuillage. Quelle différence de ce monument à la colonne d'airain qui porte orgueilleusement les exploits de nos héros, et semble accabler de leur gloire l'obscurité du citadin paisible! Le tilleul de Morat est le trophée d'un peuple libre, content, heureux; la colonne de la grande armée un trophée d'orgueil et de gloire.

Il y a un grand nombre d'églises à Fribourg. La principale est Saint-Nicolas, que l'on appelle aussi la cathédrale; elle date du onzième siècle et est assez remarquable comme morceau d'architecture gothique; sur la principale porte est sculpté *le Jugement dernier*. L'intérieur renferme quelques tombes et deux tableaux: le premier représente la *Naissance de Jésus*, et le second, *la Cène*. Les autres églises sont, en général, mesquines et pauvres en ornemens. Il faut en excepter cependant celle des jésuites.

Ces pères ont depuis long-tems une maison

et un collége à Fribourg. Ils ont un rival redoutable, le cordelier Girard, qui a aussi obtenu le droit d'ouvrir une école pour la jeunesse. C'est l'enseignement mutuel qu'il essaye de propager ; ce sont les nouvelles idées qu'il cherche à répandre ; il y met autant de zèle, autant d'ardeur que les jésuites à faire triompher leurs doctrines. Il serait curieux de connaître ce cordelier, de savoir s'il ne se donne tant de mouvement que par zèle des lumières, ou si sous l'habit de saint François il ne cache pas aussi une ame dévorée d'ambition. Sa doctrine, ses principes ont pris faveur chez un assez grand nombre d'habitans, et, s'il continue, il pourrait bien faire tort à ses confrères, et nuire aux nombreux couvens de Fribourg.

L'hôpital est un beau bâtiment bien approprié à sa destination, et desservi avec beaucoup de soin ; l'Hôtel-de-Ville mérite aussi l'attention des voyageurs. Il est bâti sur l'emplacement qu'occupait jadis le château des ducs de Zœringhem.

La plus belle promenade de Fribourg, est la place du marché que couvre l'ombre immense du tilleul de Morat. C'est la seule que l'on

trouve dans l'intérieur de la ville. La grande place ou place d'Armes et le Palatinat appellent de tems en tems quelques promeneurs hors de l'enceinte de la cité.

On ne s'amuse guère à Fribourg ; l'aspect de la ville est loin d'être gai. Pendant le tems que nous y avons passé, à peine avons-nous trouvé quelques distractions les jours de marché, dans la physionomie, le langage, le caractère, les manières plus vives, plus gaies, plus piquantes des habitans de la campagne. La vue est bornée de toutes parts par des rochers d'où pendent des maisons assez bien bâties, mais dont la position cause à l'imagination une sorte de vertige et de frayeur. Les courses dans la ville sont fatigantes et sans agrément pour l'imagination.

Les environs offrent quelques excursions intéressantes. Nous visitâmes l'hermitage de la Madeleine : c'est un édifice surmonté d'un clocher, où l'on trouve de vastes celliers, des chambres nombreuses, un réfectoire et deux escaliers taillés dans le roc. Jean Dupré de Gruyère acheva ce monument singulier en moins de dix ans, les uns disent sans autres secours que ses bras, les autres en s'aidant d'un

domestique. Dupré se noya en 1708 en reconduisant, de l'autre côté de la Sarine, quelques personnes qui étaient venus célébrer l'anniversaire de la dédicace de son église. Tant de patience et d'adresse excitent l'admiration et il est impossible de se défendre d'un mouvement de surprise en examinant le long de ce roc si dur et si nu, ces fenêtres, ce clocher, cette fumée qui l'animent comme par enchantement.



— N° XLV. —

LA VAL-SAINTE.

. . . . . C'est là, qu'amante du désert,
La Méditation avec plaisir se perd!.....
Le saint recueillement, la paisible innocence,
Me semblent de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître, impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
Tout parle..... tout émeut dans ce séjour sacré!

DELILLE.

Nous avions résolu de passer au moins une journée à la chartreuse de *la Val-Sainte*, et de reposer une nuit sous ce toit pieux, d'où montent incessamment vers le ciel tant de soupirs et de larmes, tant de prières humbles et ferventes pour l'expiation des péchés du reste de la terre. Nous nous disposions à nous mettre en route lorsque notre hôte nous rappela que la plupart des religieux avaient quitté cette sainte demeure, en 1816, pour retourner à la Trappe.

Cette nouvelle nous fit changer notre itinéraire, et nous nous dirigeâmes vers la Gruyère; mais le lecteur n'en fera pas moins avec nous le pélerinage de *la Val-Sainte*. Les souvenirs que nous plaçons ici nous ont été inspirés lors d'un voyage que nous fîmes en Suisse en 1815.

La Val-Sainte jouit dans tout le pays d'une grande réputation de piété et de charité; c'est avec joie que les habitans du canton ont vu se réunir de nouveau dans cette demeure de salut quelques successeurs de ces anachorètes qui cherchaient jadis au désert l'oubli du monde. Ces plaines aujourd'hui fertiles et bénies de Dieu, ces vergers rians, ces eaux limpides qui arrosent, baignent et ne détruisent plus la moisson nouvelle, ces arbres dont l'ombre adroitement distribuée ne dérobe plus aux rayons du soleil une terre fangeuse, mais protége au contraire, contre le torrent des montagnes, la plante faible et surprise de croître sans danger sur un sol jadis si périlleux pour elle; tous les trésors, toutes les richesses de ce vallon, les religieux de la Val-Sainte les doivent aux pères qui les ont précédés sur cette terre de peine et de travaux, et qui les premiers ont tenté le dé-

frichement d'une grande étendue de forêt, et le dessèchement d'un terrain jusque là marécageux et submergé.

Ces utiles travaux, ces heureuses améliorations ont éloigné du pays les maladies et la misère, qui le désolaient depuis des siècles. Et ce n'est pas le seul bienfait que les habitans doivent aux trappistes de la Val-Sainte! On sait que l'abbé de Rancé, le fondateur de cet ordre rigide, disait : « Qu'au cas où dans un monastère, il n'y eût personne de propre à l'éducation des enfans, il vaudrait mieux ne pas l'instituer; » la Val-Sainte élève, instruit, loge et vêtit un grand nombre de pauvres des environs. Admis à l'âge de six à dix ans, on leur enseigne à lire, à écrire, à calculer; on leur inculque des principes religieux, on leur apprend un métier, ou, s'ils annoncent des dispositions à l'étude, on les initie à la connaissance des langues et des littératures anciennes; puis, leur éducation achevée, on les laisse libres de se choisir un état, et plus d'un d'entre eux n'est rentré dans le monde que pour obéir aux conseils des pères plus éclairés que le jeune néophyte sur sa vocation future. C'est un spectacle

touchant et vraiment édifiant que de voir ces hommes pieux sequestrés de la société, nourris d'austérités, s'imposant toutes les privations, fuyant toutes les douceurs, toutes les consolations de la vie, et luttant même contre ses besoins, attentifs à soigner, à ménager, à protéger les forces, la santé de leurs jeunes élèves, leur préparer des lits, une nourriture saine et agréable, les vêtir suivant les saisons, prévoir enfin tout ce qu'exigent leur constitution et leur faiblesse, eux qui dorment à peine quelques heures étendus sur une étroite planche, et qui se refusent, malades, ce que nous regardons dans le monde comme le strict nécessaire!

On a souvent décrit la vie pénible des religieux de la Trappe; nous ne sommes pas partisans de ces réunions d'hommes assujettis, au nom du ciel, à une existence plus dure, à un régime plus rigoureux que celui auquel on condamne les assassins et les faussaires, et réduits à envisager sans cesse cette mort dont on fait l'effroi des coupables. Ces hommes si sages, si charitables, trouveraient incontestablement dans le monde plus d'occasions de faire le bien et d'être utiles à leurs semblables.

Nous arrivâmes à deux heures à la Val-Sainte. Nous fûmes introduit, et l'on nous proposa de nous joindre à plusieurs étrangers qui réclamaient l'hospitalité du couvent, qu'on accorde toujours avec empressement à tout voyageur, quels que soient son culte et sa patrie. On venait de leur servir un repas abondant. Nous voulions voir les religieux, et nous nous étions muni d'une lettre d'un évêque français pour le père prieur; nous fûmes admis auprès de lui au moment où les frères étaient au réfectoire et achevaient un repas à peine suffisant pour soutenir leurs forces épuisées; c'était le premier de la journée, et depuis deux heures du matin ils travaillaient et priaient. Cette frugalité qui ressemble à la misère la plus profonde, ces vêtemens noirs, ces figures pâles, ce silence morne firent sur nous une impression pénible que nous ne pûmes cacher, et nous éprouvâmes une sorte de soulagement lorsque, les religieux s'étant levés comme spontanément, nous entendîmes une voix qui n'avait rien de sépulcral offrir au ciel des actions de grâce.

Tous retournèrent à leurs travaux. Le prieur et le père hôtellier nous adressèrent alors quel-

ques mots. Nous remîmes notre lettre, et nous obtînmes de parcourir seul l'enceinte du couvent.

Nous commençâmes notre visite. Partout nous rencontrions des religieux courbés vers la terre. Pas un mot, pas un signe, aucune distraction. On avait enterré le matin un des frères, et tous, attachés à leur tâche, semblaient se hâter dans la crainte que la mort ne vînt les surprendre avant qu'elle ne fût achevée. Des frères maniaient le rabot, s'occupaient des détails de la maison, instruisaient les enfans, raccommodaient les vêtemens. Personne n'était oisif.

Ces jardins, qui, de loin, nous avaient paru si riches, si rians, nous semblaient alors tristes et sombres ; à côté de ces idées de mort, tout ce luxe de la nature nous était devenu importun. Nous préférions le cloître dont les murs blanchissans, les voûtes retentissantes étaient plus en harmonie avec les pensées que ce lieu faisait naître en nous, et où des maximes de l'Evangile, partout offertes aux regards, nous présentaient la seule consolation qui puisse franchir le seuil de cette demeure redoutable.

Nous nous trouvâmes, sans nous en aperce-

voir, près de l'enceinte du cimetière : nous entrâmes. A la vue de la croix qui marque la tombe des religieux français que dom Augustin conduisit au refuge de la Val-Sainte, à l'époque où leur habit et leur foi étaient en France des crimes punis de mort, nous éprouvâmes un sentiment de respect et de regret. Selon l'usage de l'ordre, un frère creusait une fosse nouvelle non loin de celle qui s'était refermée quelques heures auparavant. Pour que la leçon fût plus forte, cette tâche avait été imposée au plus jeune des religieux ; nous le considérâmes en silence ; sa bêche devint oisive ; ses yeux se fixèrent avec envie sur cette terre fraîchement remuée ; un chagrin sombre se peignit sur son visage ; nous le vîmes tomber sur le tertre qu'il venait d'élever le long de la fosse qu'il creusait ; nous volâmes vers lui. Les forces de l'infortuné, en l'abandonnant, semblaient vouloir lui ravir le douloureux avantage de rester encore quelques momens debout parmi les hommes. Nous cherchâmes à le ranimer ; il parut touché ; son front, plus pâle que la mort, se colora ; il se releva, nous pressa la main sans prononcer un seul mot, et s'éloigna lentement.

Cette rencontre avait changé le cours de nos idées. Nous voulûmes en vain continuer nos observations; la Val-Sainte n'offrait plus à notre esprit attristé rien qui piquât notre curiosité. Nos yeux cherchaient le jeune religieux; nous l'aperçûmes occupé à sarcler dans un endroit solitaire. Nous nous hasardâmes à lui adresser quelques paroles. « Vous avez été témoin de mon abattement, nous dit-il; le séjour de ces lieux me pèse; un serpent m'y ronge le sein. Il n'y a de paix ici que pour une ame brisée de remords ou pour un cœur vide. Avant peu vous apprendrez sur ma tombe que j'ai passé inutile sur cette terre, que j'y ai trouvé plus de tourmens, plus d'inquiétude, plus de dégoûts, plus de regrets que dans les jours les plus remplis d'une vie mondaine. »

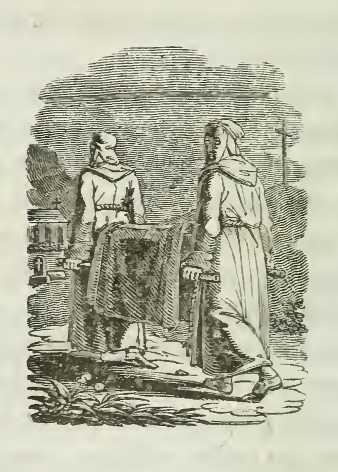
Nous essayâmes de calmer une douleur dont les transports pouvaient devenir funestes à cet infortuné, si quelqu'un eût entendu ses gémissemens. Notre intérêt s'accroissait à chaque instant : nos questions devinrent pressantes.

« Ignorez-vous donc, reprit-il, que la confiance est ici un bien défendu? Je ne puis pas même verser dans le sein de mes compagnons

d'infortune la cause de mes chagrins. J'ai un frère : le sort nous a séparés depuis notre enfance ; hé bien ! si une destinée semblable à la mienne l'amenait en ces lieux, nous y gémirions à côté l'un de l'autre sans pouvoir nous tendre une main amie, sans que les liens du sang apportassent quelque adoucissement à nos maux. »

Cette conversation, ces souvenirs augmentaient encore les souffrances du jeune trappiste. Néanmoins, nous ne nous éloignâmes pas sans adresser des paroles de consolation à ce malheureux qu'une passion violente et sans espoir avait peut-être jeté dans ce froid asile, ou victime proscrite peut-être, pleurant sa patrie, un père, une femme, des enfans ; nous fîmes des vœux pour que le repos et la résignation entrassent dans cette ame ardente, et toutefois, à l'aspect des autres religieux, nous ne pûmes nous empêcher de reconnaître que, s'il se glisse quelquefois sous ces tristes arceaux, dans ces cellules solitaires, des êtres qui regrettent leur liberté ; si, pour quelques religieux, le séjour de la Trappe est l'enfer du Dante, un

suicide continuel, un martyre de l'ame et du corps, sur plus d'un de ces visages ridés avant le tems par la fatigue et les austérités se peint une ame tranquille qui contemple le ciel d'un œil serein, et qui a trouvé la paix du cœur.



— N° XLVI. —

COURSE DANS LA GRUYÈRE.

Hic innocuæ quibus est vitæ tranquilla quies.....

Là, l'ame innocente jouit d'un repos inaltérable

Après avoir quitté la Val-Sainte, nous nous trouvâmes bientôt sur les bords du torrent de *Javoz*, entre deux chaînes de montagnes nues et stériles à l'est, mais boisées à l'ouest et couvertes de gras pâturages. Le *Pré de l'Essert* est le domaine le plus considérable de cette partie de la Gruyère. On y compte en été jusqu'à deux cent quarante vaches.

La chapelle dédiée à saint Garin est bâtie sur une éminence voisine. Autrefois un religieux d'Hauterive exerçait au *Pré de l'Essert* la charité évangélique. Chaque voyageur y recevait de sa main une ration de pain et une pièce de monnaie. Cet usage n'existe plus ; c'est aux

portes mêmes de l'abbaye qu'il faut aller aujourd'hui pour avoir part aux distributions et aux aumônes.

Après avoir suivi plusieurs sentiers tortueux, nous atteignîmes le sommet du *Patrachon*. De cette cime la vue est magnifique : d'un côté elle embrasse les énormes glaciers qui séparent l'Oberland du Valais, de l'autre la grande chaîne du Jura ; nous parcourions d'un seul coup d'œil les cantons de Fribourg, de Neuchâtel, de Berne ; les lacs de Morat et de Bienne brillaient dans le lointain, et à nos pieds s'étendait la nappe unie et argentée du *lac Domaine*. Nous brûlions de fouler l'herbe qui tapisse ses bords délicieux ; nous passâmes, sans nous y arrêter, devant les chalets de Breminga et des Hautes-Combes. Nous rencontrâmes dans cet endroit un vieux Suisse du canton de Bâle qui allait à Bellegarde. A quelque distance, il nous montra un fragment de rocher sur lequel les habitans prétendent voir l'empreinte d'un pied, et qu'on nomme *le pas du moine*.

« On rapporte, nous dit-il, qu'au tems passé les montagnes de Gruyère fourmillaient d'énormes serpens, mais qu'un religieux d'Haute-

rive les obligea à se jeter dans le lac Domaine, et que la trace de son pied resta gravée sur le rocher du haut duquel il exorcisa ces reptiles malfaisans. »

Ce brave homme, qui avait suivi nos drapeaux en Italie, en Hollande, en Prusse et en Allemagne, ajouta, en souriant, qu'il ne nous garantissait pas cette histoire. Nous ne distinguâmes qu'imparfaitement ce jeu de la nature au milieu de belemnites, de cornes d'Ammon et d'autres corps marins pétrifiés.

Le lac Domaine peut avoir cinq quarts de lieue de circonférence ; sa plus grande largeur ne s'étend pas au delà d'un quart de lieue. Il est alimenté par les ruisseaux qui descendent des monts dont il forme en quelque sorte le centre, et par les torrens qui, l'hiver, se précipitent de leurs cimes. A son extrémité supérieure, le rivage est bordé par une chaîne de rochers couverts d'arbres ; en face, sort le ruisseau de la *Sense* qui va porter à la *Sarine* le superflu des eaux du lac. On a élevé à mi-colline, près d'une source ferrugineuse, une maison de bains peu fréquentée à cause de la difficulté des chemins, qui en éloigne les malades. On y trouve

cependant une compagnie agréable pendant l'été. Les vachers des environs s'y rendent aussi en foule les dimanches; ils dansent, jouent aux quilles, boivent presque toujours trop, et ne se séparent, le plus souvent, qu'après avoir renouvelé le pugilat des anciens, lutte qui divertit beaucoup les Anglais, qui ne manquent jamais de couvrir de paris chaque coup de poings des boxeurs helvétiens.

En quittant les romantiques rivages du lac Domaine, on traverse la *Sense* sur un pont, et l'on se dirige vers le *Riggisalp* et le *Gaissalp*, hautes montagnes qu'on prendrait pour deux bourgs de l'Appenzell, à cause du grand nombre de chalets qui les couvrent. Au sommet de ces monts, le doux parfum des plantes alpestres annonce que l'on entre dans l'un des parterres de la flore helvétique. Nous cueillîmes avec un vif plaisir le *turbit de montagne*, la *drave ciliaire* et la *fétuque améthyste.*

La nuit approchait. Nous entrâmes dans un chalet du Gaissalp, où nous fûmes accueilli avec l'hospitalité cordiale qui distingue les Gruériens. Les hommes étaient réunis et faisaient de la politique. On lisait le journal de Zurich, on com-

mentait la gazette de Lausanne ; plus loin un groupe de vieillards écoutait la lecture du *Constitutionnel* et discutait avec un sagacité admirable plusieurs points importans de notre législation. Les femmes, retirées dans un coin, causaient entre elles en tressant des chapeaux de paille, principale et presque unique industrie du pays. Les garçons, rassemblés au dehors, jouaient à la boule, aux quilles, et s'exerçaient à la cible avec une adresse et une vivacité incroyables.

La vue de ces bons montagnards, de ces paysans forts et vigoureux, de ces jeunes filles au maintien modeste, nous charma. Notre vieux Suisse ne parut point partager notre enthousiasme.

« Toutes ces beautés naïves, nous dit-il, à demi-voix, sont pour le moins aussi coquettes que vos jolies Parisiennes. Elles aiment les plaisirs, la parure et ne vont jamais aux pâturages sans que des gants épais garantissent leurs mains blanchettes et délicates des atteintes de l'air ou des feux du soleil. Leur gloire est d'être courtisées par plusieurs amoureux à la fois, et leur talent consiste surtout à ne donner d'espérance

ni à l'un ni à l'autre. Quant aux hommes, on peut les regarder comme des modèles de loyauté. Ils sont gais et bons de leur naturel, mais ils ne calculent point assez; le dimanche rien ne leur coûte. Le vin coule toute la journée et cause des querelles funestes et des rixes sanglantes. »

C'est d'un des pâturages du Gaissalp que nous vîmes le lendemain le soleil se lever sur cette contrée pittoresque. Un vacher, qui y conduisait un troupeau nombreux de génisses, nous enseigna les passages les moins pénibles, et après avoir gravi un pic escarpé, nommé le *Kühboden;* nous descendîmes dans la vallée de *Bellegarde*, et nous entrâmes dans le village du même nom. Il est bâti dans un étroit vallon qui servait anciennement de communication entre la vallée de Charmey et le Sibenthal, dont nous avions pu pendant notre ascension compter presque tous les villages. Etait-ce pour protéger ce passage ou pour imposer un droit du seigneur, que les anciens barons de Corbières avaient fait construire au sommet d'une roche élevée le vieux fort qui fut détruit en 1407, et dont on distingue à peine aujourd'hui quelques ruines? Les maisons de

Bellegarde sont commodes et très-jolies. Un sentiment pénible s'empare néanmoins de l'ame à la vue du peu de terre laissée ici à la disposition de l'homme. Nous vîmes un jeune paysan disputer, la faux à la main, sur des pentes hautes et escarpées, quelques brins d'herbes aux chèvres et aux brebis, qui semblaient avoir seules le privilége d'y atteindre.

Notre compagnon de voyage nous fit l'éloge de ces paysans à l'esprit inventif et au cœur excellent, et termina par ce trait qui mérite d'être conservé. La chute d'un rocher avait détruit le chalet et couvert le jardin, unique patrimoine d'une pauvre veuve, la commune se rend auprès d'elle : hommes, femmes, enfans, tout le monde met la main à l'ouvrage, et le jardin et la maison sont relevés en quelques jours.

En quittant Bellegarde, on admire une belle cascade formée par une source qui va à quelques pas plus loin grossir les eaux de la *Jonne*, *Jaun* en allemand. Après avoir traversé la Jonne sur un pont de bois, nous visitâmes les Chattalets (*Sattel*) qui n'ont rien de remarquable que de vastes traces d'éboulemens de rochers

et une nature qui tend à revêtir d'autres formes; nous gravîmes les hauteurs du *Petit-Mont*, puis nous atteignîmes le massif *d'Hochmatt*, dont le chalet, le plus élevé des Alpes fribourgeoises, couronne le sommet; la vue est superbe, mais les pâturages voisins sont si dangereux qu'on est obligé d'y garder les vaches nuit et jour, de peur qu'elles ne tombent au fond des précipices qui les entourent. La mythologie des Alpes place ici plusieurs scènes merveilleuses. Il y a bien long-tems, nous dirent les *Armailés*, qu'il y avait sur le Hochmatt un de ces *servans* qui protégeait les troupeaux et les préservait d'accidens pendant la nuit; chaque soir, un patre du chalet plaçait sur le toit un baquet plein de crême, qu'on trouvait vide le lendemain. Or, il arriva qu'une fois ce mauvais plaisant y mit toute autre chose, « plus mais non mieux sentant que la rose, » selon une expression du jovial Rabelais. Le génie, très-offensé de cette vilaine plaisanterie, cria aux bergers, pendant la nuit, d'aller aiguiser leurs couteaux, parce que plusieurs de leurs vaches venaient de tomber dans les précipices... Et dès lors, il ne parut plus...

Nous traversâmes les pâturages du *Gros-Mont*. On nous montra un bas-fond que l'on dit avoir été occupé autrefois par un lac dont les eaux se formèrent un écoulement à travers les rochers voisins, et donnèrent naissance au ruisseau du *Rio du Mont*, peuplé de petites truites très-délicates.

Nous arrivâmes le soir *aux Mortais*, frontière des cantons de Fribourg et de Vaud. Ces fertiles montagnes réuniraient tous les avantages de l'industrie pastorale si, placées au dessus de la région des forêts, on n'était pas obligé d'y transporter de fort loin, à dos de mulets, le bois nécessaire; ce qui le rend très-cher. La crême y est d'un goût et d'un parfum délicieux. C'est de là que se répandent dans toute l'Europe ces fameux *fromages de Gruyère*, rivaux du Chester et du Parmesan.

Les Mortais sont le rendez-vous habituel des chasseurs qui viennent en été pour y relancer le chamois caché dans les angles de rochers, et des botanistes pour parcourir les pâturages avant l'arrivée des troupeaux afin d'enrichir leurs herbiers des plantes les plus belles et les

plus rares. Nous quittâmes le chalet hospitalier sous lequel nous avions reposé quelques heures ; deux botanistes nous rejoignirent, des chasseurs vinrent ensuite. Nous fîmes route ensemble; mais à mesure que nous avancions, la caravane se dispersait ; chacun prenait le sentier où il espérait atteindre le but de ses recherches. Les chasseurs s'éloignèrent les premiers pour poursuivre quelque chamois, quelque lièvre blanc, ou interrompre le vol de quelque perdrix des neiges; les botanistes suivirent la route opposée, qui leur promettait les trésors innombrables qu'offrent ces contrées aériennes; notre vieux Suisse était resté à Bellegarde, et nous poursuivîmes notre chemin solitaire.

On descend par *Bonnavallette* au village de *Grandvillars*, bâti sur deux lignes et traversé par un torrent qui forme une cascade qui a exercé le pinceau de plusieurs artistes suisses. Nous fûmes bien étonné, en entrant dans ce petit village, d'entendre prononcer le nom de notre Molière ; nous apprîmes que les habitans de Grandvillars aimaient la joie et la

comédie, et que *Scapin*, *Orgon*, *Sganarelle* et *Araminthe* avaient trouvé parmi eux des interprêtes quelques jours auparavant.

En passant sur un beau pont de pierre et d'une seule arche sur l'impétueuse Sarine, nous nous trouvâmes à Villars-sur-Mont, dont les habitans ont, à cause de leur supériorité morale sur leur voisins, reçu le nom de *Messieurs de Villars-sur-Mont!* Nulle part en effet les Gruériens ne sont aussi polis, aussi unis entre eux. Cela tient peut-être à ce que nulle part on ne trouve une aussi grande égalité d'aisance. Il n'y a point de gens riches parmi eux, mais chacun est aisé. Personne n'est à charge à son voisin.

En quittant Villars-sur-Mont, nous errions à l'aventure. Il nous fallut rétrograder pour visiter *Nérive*, fière de sa belle sonnerie, et qui doit à un incendie encore assez récent l'avantage d'être aujourd'hui le village le plus beau de ces contrées; aussi les habitans en font-ils les honneurs aux étrangers avec une satisfaction qu'ils chercheraient en vain à dissimuler. Notre *cicerone* tenait surtout à nous faire admirer le fameux passage de l'*Evi*, situé à une

demi-lieue au delà. Nous le suivîmes. Pendant trois quarts-d'heure, nous cheminâmes en silence, et comme effrayé, sous des voûtes taillées dans le roc au bord d'un précipice, au fond duquel on entend fuir un torrent terrible. A droite et à gauche, des rochers noirâtres empêchent la lumière du jour d'éclairer cet antre sauvage, qui nous rappela les horreurs de la *Tamina*. Les cris lugubres des oiseaux de proie, le roulement sourd des fragmens de rocs qui se détachent de la cime, interrompent seuls ici un silence effrayant. Au sortir de cet abîme, notre guide nous montra un endroit couvert d'herbe touffue, où le paysan superstitieux vient *veiller la fougère* la nuit de la Saint-Jean. Il doit s'y rendre seul, à minuit précis; le diable lui apparaît alors et lui fait présent d'une bourse pleine d'or et d'argent. Il ajouta que, pour l'honneur de sa cité, le nombre des gens qui croient à ces contes populaires est aujourd'hui bien petit à Nérive.

Nous quittâmes l'obligeant habitant de Nérive, et nous gravîmes le gigantesque *Moléson*, dont la hauteur est de six mille cent quatre-vingt-un pieds au dessus de la mer. Du sommet, on par-

court d'un seul coup-d'œil les paysages nombreux qu'offre cette contrée montagneuse. Isolé de tous côtés, le Moléson termine brusquement la chaîne des montagnes de Gruyère, et semble le point le plus élevé du canton de Fribourg. Du Moléson au monastère de *la Part-Dieu* il y a trois petites lieues. On suit un chemin assez bon et qui ne devient rapide que vers le chalet de *Bonne-Fontaine*, ainsi nommé à cause de la fraîcheur de la source qui jaillit à quelques pas. De cette station la vue est magnifique.

Le monastère de la Part-Dieu fut fondé en 1307. On y conserve le buste en argent de Vilelmette, veuve de Pierre IV, comte de Gruyère, sa fondatrice. Nous remarquâmes dans cette vieille image, que la coiffure de la comtesse est la même que celle qui est encore en usage aujourd'hui dans tout le pays.

Nous employâmes le reste du jour à parcourir les solitudes qui s'étendent depuis *la Part-Dieu* jusqu'au *Chatel Saint-Denis*. A peine rencontrâmes-nous dans cette longue excursion un sabotier ou un bûcheron. Un instant nous nous crûmes égarés, et nous l'eussions été en effet

sans un charbonnier qui nous remit dans notre chemin.

Nous passâmes la nuit à *Bulle*. Cette petite ville a donné naissance à un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'abbé Genioz, l'un des collaborateurs du *Journal des Savans*. Nous traversâmes le lendemain *Broc*, et nous atteignîmes la demeure des anciens comtes de Gruyère. Nous entrâmes dans le château; nous parcourûmes ces longues galeries, ces vastes salles; on nous montra *ces sophas de pierre* où se plaçaient les anciens seigneurs les jours d'apparat, ces âtres où rôtissaient des bœufs entiers, qu'on servait aux festins. En quittant ces lieux remplis de souvenirs des vieux tems, nous nous dirigeâmes vers la place Saint-Jean. On y célébrait un de ces *bérichons* ou *fêtes de village*, si gais, si animés. Au sortir des vêpres, la musique se fit entendre; les garçons, parés du mouchoir et de la guirlande de fleurs qu'ils avaient reçus de leurs belles, les attendaient au passage; une joie modeste brillait dans les yeux des jeunes filles. La danse commença. Tout le monde y prit part: vieillards,

femmes, enfans. C'était un tableau à la manière de Greuze. A peine si la gaîté et l'entraînement de ces bons paysans nous permit de songer aux anciennes *koraules;* ces rondes, accompagnées de couplets chantés en chœur, si intéressantes, si poétiques, et qui ne terminent plus, comme naguère les fêtes de la Gruyère.

Le soir, tous les alentours retentissaient encore des cris tumultueux de la bande joyeuse; de nombreux couples foulaient l'herbe brillante et fraîche de rosée, et reflétant les rayons argentés de la lune. Ces jeux d'un peuple libre et heureux au milieu d'une nature riante, nous intéressèrent vivement. Qu'ils ressemblent peu à ces fêtes des cours et des villes, où le plaisir se commande, où la joie est factice, où l'ennui perce à travers les masques dont on le couvre, et où l'on croit s'amuser parce qu'on s'agite et que l'on s'étourdit!



— N° XLVII. —

UNE SCÈNE DES TEMS PASSÉS.

C'est ici une vieille tradition conservée dans le pays de Gruyère, dont elle fait connaître les anciennes mœurs.

Mélanges helvétiques.

« Or estoit-il que haulte et puissante dame Marguerite, comtesse de Gruyère, n'avoit lignée aulcune; bien que jà sept ans y eut qu'à mari foi et main eust donné; de quoi estoit moult chagrine et par trop dolente : avoit la noble dame mages et devins consulté, mais rien n'a-voit profité d'iceux savoir et médicamens : puis avoir faict beaux pélerinages et beaux présens à Nostre-Dame *de Lausanne*, à Nostre-Dame *des Hermites*, voire tout depuis peu à Nostre-Dame *de Lorette* : mais tout de mesme estoit et pis encore : car toujours lamentant et plorant vivoit en amertume dans son bon chastel de

Gruyère, disant tous venans, que plus n'y auroit pour elle liesse et soulas en cetui bas monde, si Dieu et Nostre-Dame ne lui octroivient pas sa requeste d'estre par quelqu'un mère appellée, et que trespassement mieulx lui duiroit que sterilité tant longue. Et non loing du chastel par embas, dans un petit clos devers la *Sarine* estoit une chapelle de *Nostre-Dame-de-bon-Secours;* si que devers le soir, souventes fois y descendoit-elle, pour dire ses patenostres et réquérir un beau fils, et portoit alors par déhumilité, non ses beaux atours de grand'dame, mais tant seulement grosse robe de bure avec la cape noire, tout ainsi que faict pauvre femme en deuil de son mari.

» Or advint-il qu'un soir estoit là allée toute seulette et ainsi pauvrement vestue : et voilà que le vent d'automne enlevoit les feuilles sèches des arbres et que le ciel estoit tout sombre et tumultueux comme pour une tempeste et que la nuict tomboit froide et obscure ; et dans un coin de la chapelle estoit à deux genoux la noble dame et l'enfant Jésus qu'estoient sur l'autel, plorant et gémissant pitoyablement, tout ainsi que la mère du saint propheste *Samuel*

réquéroit à toute force un fils dans le tabernacle, comme est dict ès divines escritures. Voilà-t-il pas qu'entre dans la chapelle *Jehan l'Escloppé*; ainsi appeloit-on un pauvre mendiant tout déhanché, cogneu par tout le pays; et tant estoit simple et de petit déduit, que les gens ores s'en moquoient sans lui rien bailler, ores lui donnaient, qui du pain, qui du laict, qui un vieil pourpoinct pour se vestir; mais soit qu'il fust gracieusement aumosné, ou desjetté et honni avec risée, disoit toujours : *Dieu et Nostre-Dame te donnent ce que ton noble cueur désire!*

» Et quand *Jehan l'Escloppé* fust dans la chapelle, adonc mit bien dévotement genouil en terre, baisa sa main devant Nostre-Dame, et à elle se recommanda de cueur plein, mais sans dire parole aulcune, car d'oraison point ne savoit réciter, tant estoit niais, et d'entendement despourvu : et en regardant devers le mur, il vit une femme qui semblait en grand destroit d'affliction, et alla-t-il pas cuider qu'estoit pauvre femme comme lui pauvre homme, demandant pain et renfort à Nostre-Dame, quand bien foible estoit d'esprit, tant bon cueur avoit-il, qu'il prit sa besace que toujours

avoit sur le dos quand pleine estoit, et sous le bras quand rien n'y avoit; adonc en tira un gros pain d'orge, et un bon morcel de fromage que gens de bien lui avoient baillé cetui jour là pour l'amour de Dieu; et ayant ce pain et ce fromage en deux parts coupé, en porta une devers la femme qui tant lui paroissoit pauvre et souffrante, et lui dit en son langage de simple: « N'as rien; moi ai: te baille la moitié; si avois plus, t'aurois plus; *Dieu et Nostre-Dame te donnent ce que ton noble cueur désire.* » Puis s'en alla *Jehan l'Escloppé*, tant vite qu'il pust...

» Qui fust esbahie et joieuse? certes ce fust la noble dame, et tint cela comme de bonne venue pour la suite, et serra bien soigneusement le morcel de pain et de fromage; puis en son chastel revint qu'estoit nuit noire, et eust grand' haste de raconter le tout par le menu à sa vieille nourrice *Marie*, qu'avait amenée de son chastel d'Oron, quand épousa le comte, laquelle nourrice tenoit en grande estime et franche amitié, voulant, disait-elle, soigner icelle jusqu'à son trespassement pour tout le bien qu'en avoit reçu dès le ventre de sa mère. Tout soudain qu'eust la chose à *Marie* contée, lui vint

une pensée, laquelle dit en grand secret à la nourrice, et par ainsi par elles deux fust faict comme allez savoir.

» A grand peine avoit la noble dame quitté ses pauvres vestemens pour revestir beaux atours comme à l'accoutumée, qu'on entendit souls la porte du chastel grand bruit d'hommes et de chevaux, avec abois de chiens et son de trompe des veneurs : n'estoit autre que son benin seigneur et mari, le comte *François*, lequel revenoit de chasser le sanglier avec quatre preux chevaliers ses grands amis et compaignons d'armes, dont chaque an, une fois, recevoit la visite dans son beau chastel, et tous quatre estoient de noble race et hault lignage, assavoir : sire *Jehan de Blonay*, lequel portoit la bandière de monseigneur de *Savoie; Claude d'Affri*, lequel, aiant guerroié tout jeune en terre saincte contre les Sarrasins et mécréans, avoit gagné honorables blessures à la prise de Rhodes; *Humbert Cerjeat*, sire *de Combremont*, et le commandeur *Gui de Torrens*, seigneur *d'Aigle* et des *Ormonts*. Et soudain qu'iceux furent désarmés, s'envinrent tous à la grand'salle du chastel, où tables étoient dressées et banquet apresté, et

se mirent à manger et à boire d'autant ; car estoient las et recrus et de grand appétit, comme ont de coutume les bons chasseurs, qui, par vaulx et monts, ont tout le grand jour chevauché. Et aussi-tost entra pour les servir la noble dame, avec, ce sembloit, meilleur visage que d'ordinaire ; et après elle entra son vieil chapelain *Joseph du Russel*, qui l'avoit baptisée et mariée, et point n'avoit voulu, tant il aimoit la noble dame, la quitter, bien qu'eust pu avoir prébendes et abbaies à foison ; et quand ce vint la fin du banquest, qui fust bien long, selon la mode du pays, se print à dire la noble dame : « Mon chier seigneur et mari veulx vous requérir le congé d'offrir mon plat aux nobles seigneurs vos bons amis ici présens ? » Et lui répondit icelui tout joyeux : « Belle amie, ainsi soit faict comme désirez. »

A donc fit signe et commandement à son petit page, qu'estait derrière elle, d'aller quérir la vieille *Marie ;* et s'envint tout d'abord la bonne nourrice toute tremblante, et portant ce que bien savez entre deux grands plats d'argent. Quand fut le tout placé au milieu de la table, découvrit le plat en grande haste le noble comte,

et fust bien esbahi et vergogneux de voir qu'il n'y avait autre que gros pain noir et fromage du pays. « Qu'est-ce donc que ceci ? » fit-il, en regardant sa femme d'un air marri et piteulx. A donc se leva la noble dame, et raconta tant gracieusement, comme avoit été prier et requérir un beau fils en la chapelle de *Nostre-Dame-de-bon-Secours*, comme *Jehan l'Escloppé* étant survenu tandis que faisoit oraison, l'avoit tenue pour pauvre mendiante, et l'avoit aumosnée d'autant, et comme il lui avoit dit en grande simplesse : « *Dieu et Nostre-Dame te donnent ce que ton noble cueur désire* ; » et furent tous les assistans si émerveillés, que se regardoient sans savoir que dire ; puis soudain la noble dame chapella le pain et le fromage en huit parts, et s'en alla de l'un à l'autre leur présentant un petit morcel de son aumosne, et s'en fut tout premièrement au sire *Jehan de Blonay*, lequel dit : « Ai eu grand plaisir quand monseigneur de Savoie me dit : « Mon cousin, remets en vostre bonne garde ma bandière ; portez-la pour mon profit et honneur, qu'est aussi le vostre ; » mais n'en ai pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

» Et vint à *Claude d'Affri*, lequel dit : « Ai eu grand plaisir quand au tournois de Lyon ai été proclamé vainqueur de tous les champions, et présenté aux belles dames pour avoir le prix de la joûte ; mais n'en ai pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

» Et vint par après à *Humbert Cerjeat*, sire *de Combremont*, lequel dit : « Ai eu grand plaisir quand ai été armé chevalier par monseigneur de Bourgogne, pour l'avoir libéré des mains des ennemis en une rencontre, et qu'en ai reçu bonnes paroles et honorables grands mercis avec l'accollade ; mais n'en ai pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

» Et vint après lui au *commandeur Gui de Torrens*, lequel dit : « Ai eu grand plaisir à bastir un temple à Nostre-Dame jouxte mon bon chastel *d'Aigle*, et y entendre oraison pour le repos de l'ame de mon père occis à Saint-Jean-d'Acre ; mais n'en ai pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

» Et par après vint au *comte de Gruyères* son benin seigneur et mari, lequel dit, en l'accollant : « Belle et honorée dame, et bien chière amie, ai eu grand plaisir quand vous vis pour

la première fois en vostre bon chastel d'*Oran*; et que vous donnai mon cueur ; mais n'en ai pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

» Puis, quand ce vint au vieil chapelain *Joseph du Russel*, dit, en faisant le signe de la croix : « Ai eu grand plaisir quand ai visité les lieux saints en la compagnie de vostre père, mon benin seigneur, dont Dieu veuille avoir l'ame ; mais n'en ai pas eu tant qu'à manger ce pain et ce fromage. »

» Lors la noble dame prenant sa part de sa main blanche, se prit à dire en grand esmoi : « Ai eu grand plaisir à donner mon pain ès nécessiteux ; mais n'en ai eu plus grand à en recevoir comme estant pauvre femme, et d'être aumosnée à mon tour de bon cueur, comme ai aumosné les autres. » Et se retournant la noble dame, advisa derrière elle son page *Réné de Roverea*, dont le père avoit été occis en la défense de *la tour de Treyme*, contre les gens de *Berne* et de *Fribourg*, pour le service de monseigneur *de Gruyère*, et lui dit : « Beau petit page mon filleul, quand visitai vostre mère à son lict de mort, tant estoit inquiette sur vous, crainte que mal ne vous advinst, que me dit :

« Vous requiers, de par Nostre-Dame, de soigner ce mien fils, votre filleul, qui n'a plus de père et bientôt plus de mère. » Et lui répondis-je adonc : « Ecoutez, chière et affligée dame et cousine, ce qu'ai promis en portant au sainct baptême ce fils vostre, qu'est le mien à cette heure, aussi veulx-je le tenir fidèlement... Aura tousjours de tous mes morcels, et tant que Dieu me donnera de quoi, oncques jamais rien ne lui fauldra. Gentil page, mon ami, voici donc une bouchée de cette mienne part qu'aurons ainsi par ensemble. » A donc tout soudainement le petit damoisel mit un genouil en terre, et baisa la blanche main qui lui tendoit le morcel, en disant : « Noble dame et honorée marraine, quand mon père et ma mère s'en allant de vie à trespassement, me laissèrent seulet et orphelin, et que vintes me quérir et me fites porter vos belles livrées, ai eu grand plaisir ; mais pas si grand qu'en ai à cetui pain et fromage de vous recevoir..... » Et se print à plorer comme un enfant qu'il estoit.

» A donc le vieil chapelain *Joseph de Russel* dit : « Mes chiers seigneurs! Dieu et Nostre-Dame guerdonnent souventes fois les simples et

pauvres d'esprit ; comme a dit *Jehan l'Escloppé* à ma noble dame et maitresse m'est advis qu'il adviendra. » Lors remplit jusqu'au bord la coupe de chacun d'iceulx chevaliers et la sienne aussi, puis fit un grand signe de croix, et dit : « Très-honorée dame.... *Dieu et Nostre-Dame vous donnent tout ce que vostre noble cueur désire.* » Adonc tous les autres pareillement firent mesme vœu en grande dévotion, et beurent la santé de *Marguerite*, à celle fin qu'eust un beau fils, sachant bien que rien tant ne désiroit après le paradis.

» Si, qu'au fond du plat, estoit la dernière part restée, et la donna la noble dame à la vieille nourrice; mais point ne la voulut manger comme les autres, ains recouvrit le plat et dit : « Très-chière dame et honorée maitresse, ne le mangerai qu'au jour qu'aurez un beau fils selon le désir de vostre noble cueur » : quand eust dit cela emporta le plat. Adonc tous coucher se furent, et à l'aube du jour, s'en allèrent les quatre chevaliers, et chevauchèrent chacun jusqu'à son bon chastel avec leurs escuiers et serviteurs.

» Or écoutez ce qu'advint : Voilà t'il pas que

neuf mois après, la noble dame mit au monde un beau garçon.... Et tout d'abord que lui eust donné premier baiser de mère et fait sur lui le sainct signe de la croix, pour qu'il fust bon fils et bon chrestien, lui souvint de *Jehan l'Esclop-pé* qui lui avoit dit : « Dieu et Nostre-Dame vous donnent ce que vostre noble cueur désire ; et comme savoit que Nostre-Dame volontiers escoute ceux qui ont simplesse de cueur et pauvreté d'esprit, en mémorial perpétuel de cette bonne rencontre, voulut que ce sien fils eut à nom *Jehan* et qu'on mandat au chastel *Jehan l'Esclop-pé* pour y être nourri et vestu le reste de ses jours, sans plus mendier son pain par le pays, comme avoit accutumance de faire.

» Or soudain que l enfant fut venu à bien, la vieille nourrice eut souvenance que ce qu'avoit dit neuf mois avant touchant le pain et le fromage à sa très-honorée maitresse, ne le mangerai qu'au jour qu'aurez un beau fils selon le desir de vostre cueur. » Et alla quérir les morcels qu'avoit tant soigneusement serrés, et bien que durs et moisis fussent devenus, ce néanmoins les mangea, mais à grand peine, car plus guères de dents n'avoit dans la bouche. S'étant

mise à genouil jouxte le lict de l'accouchée, lui dit : « Tant chière et honorée maitresse, bien vous l'avois-je dit que grand heur vous porteroit de recevoir l'aumosne vous qui tant aimés à la faire : Dieu et Nostre-Dame bénissent l'enfant et gardent père et mère. »

» Soudain par messagers furent mandés les quatre chevaliers qu'avoient dit : « *Dieu vous donne ce que vostre cueur désire*, pour estre parreins du beau fils : et lui fust donné le sainct baptême par le vieil chapelain *Joseph du Russel*, qui d'aise ne pouvoit se tenir; et en la grande salle du chastel fut dressé un grand banquest pour tous les notables et prud'hommes du pays de monseigneur de Gruyère, et tous les pauvres furent largement aumosnés : si que par tout estoit grande liessse et merveilleuse jubilation. Et *Jehan l'Escloppé* fut promené par le festin, et grandement caressé et festoié; mais tant vergogneux estoit-il que ne savoit que dire de tout cela, non plus que du beau pourpoinct qui lui fust faict ès couleurs de monseigneur de Gruyère.

» Et de ce jour là *Jehan l'Escloppé* resta toujours au chastel, se tenant volontiers ès cuisine, entre les broches et marmites, et avoit-il

toujours bonne et double portion; mais las! au bout de deux ans devinct tant gras, qu'il en trespassa au grand regret de la noble dame; et disoit-elle souventes fois d'icelui : « M'a porté bonheur *Jehan l'Escloppé*. Doulx m'a esté de donner aumosne, mais plus doulx de la recevoir... Et baisoit là dessus le beau fils, lequel devinct grand, et fust tout ainsi que son père et ses parreins, preux et loial chevalier et bon seigneur. »



FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE IIe VOLUME.

Pages.

N° XXIV. BATAILLE de Næfels. Glaris. Zwingle. 1

Mollis.—Glaréanus et son âne.—Næfels. Le Zütibach. — Le couvent des Capucins. Bataille de Næfels. — Glaris. — La chapelle de Saint-Félix et de Saint-Régula. — L'école d'industrie. — Le Schabziger. — Le faucheur des Alpes. — Costumes. — Les visites nocturnes. — Mort de Zwingle.

XXV. La Vallée de Klonthal. Gessner. Le Ranz des Vaches. 21

Le Riédern.—Le Glarnisch. — Le monument de Gessner. — La Linth. Le ranz des vaches (Kühreïn).

XXVI. La Vallée du Linththal. Le Pentenbrucke. 33

La vallée de Gross-Thal. — Le Kleinthal. — Mitlodi. — Schwanden. — Leugelbach. — Luchsingen. — Hatzingen. — Le trou de Saint Martin. — Un orage dans les Alpes. — Le Dodi. — Le Flacbach. — Le Pentenbrucke.—L'écolier d'Oxford et les autographes.

XXVII. Économie des Alpes. La Chasse aux Chamois. 45

Economie des Alpes. — La chasse aux chamois. — Le Clusen.

XXVIII. La Chapelle de Guillaume Tell Le Grütli. 57

Altorf. — La tour de Guillaume Tell. — Fluelen. — Souwarow et le curé. — L'Axiberg. — La chapelle de Guillaume Tell (Tell enplatt). -- Le Grütli. — Wornherr de Stauffach. — Waltherfurst. — Meckthall. — La

femme forte. Les trois sources. — Brunnen. — Le peintre Drimmer.

Pages.

N° XXIX. La Sorcière. La Grotte aux Fées. . . 70

XXX. La Jeune Malade. 81

XXXI. Schwitz. Einsielden. 92

Schwitz. — Les cimetières. — L'église de Saint-Martin. — La chaire de marbre. — La bibliothèque. — La place d'Ibach. — Le lac Lowertz. — Schwaneau. — Le chatelain et la jeune fille. — La chute du Rossberg. — Ensielden.

XXXII. Morgarten et Zug. 113

La bataille de Morgarten. — Le lac d'Egeri. — Les jolies zugoises. — Costumes. — Amusemens. — Zug. — L'église de Saint-Oswald. — M. Raoul Rochette. — L'hôtel-de-ville. — L'arsenal. — Caractères des Zugois.

XXXIII. Zurich. 128

La Limatt. — Aspect de Zurich. — Les *erken*. — Les ponts de bois. — *Le Katz*. — La bibliothèque. — Les lettres de Jeanne-Gray. — Charlemagne et le serpent. — L'hôtel-de-ville. — La cathédrale (Gros-Münster). — Les églises de Zurich. — La maison de Zwingle. — La maison de Bodmer. — Le *Zumloch*. — Le gymnase. — L'hôtel des orphelins. — L'école des aveugles. — Les prisons. — Les arsenaux. — La tour des hérétiques. — Mœurs et coutumes. — L'*Etat*. — Costumes. — Hommes célèbres.

XXXIV. Les Bains de Baden. 158

La diligence. — Frauenfeld. — Le Florentin Pogge. — Les bains de Baden. — Les voyageurs. — L'adultère.

XXXV. Elisabeth, ou une Vengeance du quatorzième siècle. 170

Les dés antiques. — Brougg. — La mort d'Albert. — Konigsfelden. — Les ruines de Vindonissa.

XXXVI. Le Château de Hapsbourg. 183

Les bains de Schinznach. — L'ex-baron de l'Empire. M. Niedermeyer, la Casa nel bosco. — Le château de Hapsbourg. — L'Archiduchesse Marie-Louise. — Lentz-

bourg. — Biberstein. — Les descendans de Guillaume Tell. — Le lac d'Hallwyll.

Pages.

XXXVII. Aarau. M. Zschokke. 196

Seengen. — Aarau. — L'hôtel-de-ville. — L'hôpital. — M. Zschokke.

XXXVIII. L'Ementhal. 208

Le cimetière. — L'Ementhal. — L'abbaye de Saint-Urbain. — Langneau. — Langenthal. — Michel Schuppac.

XXXIX. Berne. 219

La porte de Morat. — Aspect de Berne. — La Grande-Rue. — L'hôtel de la Couronne. — La jeune paysanne de Guggisberg. — La cathédrale. — Les tapisseries de Charles-le-Téméraire. — Le tombeau de Berthold. — Un baptême. — Les églises de Berne. — Le Bibliophile. — M. B. Les éditions *rarissime*. — La bibliothèque. — Les lettres autographes de Luther. — Le musée. — Le cabinet ornithologique. — Hommes célèbres. — L'arsenal. (Zeughaus.)

XL. Suite de Berne. 244

L'évêque de Lausanne et les sangsues. — La promenade de Gross-Kirchhof. — Caractère des Bernois. — Costumes des paysannes des environs de Berne. — Le café. — La maison des orphelins. — L'hôtel des orphelins. — Les hôpitaux. — Les prisons. — L'Engi. — M. le comte de Vieilleville.

XLI. Une Visite à Hofwyl. M. de Fellenberg. 275

XLII. Les Fidibus de mon Compère. . . . 285

XLIII. Morat et Avenche. 298

Route de Berne à Lausanne. — Morat. — Bataille de Morat. — Lord Byron. — L'Obélisque de Morat. — Avenche (*Aventicum*).

XLIV. Fribourg. 313

Aspect de la ville. — Costumes. — *La dédicace générale des danses*. — Le tilleul de Morat. — Les églises. — Les jésuites. — Le père Girard. — L'hôpital. — L'Hermitage de la Madeleine.

XLV. La Val-Sainte. 321

Pages.

N° XLVI. Course dans la Gruyère. 331

Le pré de l'Essert. — Le Patrachon. — Le *Pas du Moine*. — Le lac Domaine. — La maison des bains. — Les boxeurs helvétiens. — Le Riggisalp. — Le Gaissalp. — Mœurs des montagnards. — Bellegarde. — Les *Servans*. — Les Mortais. — Bonnevallette. — Grandvillars. — Villars-sur-Mont. — Nérive. — Le Moléson. — Le monastère de la Part-Dieu. — Bulle. — Les *Bérichons*. — Les *Koraules*.

XLVII. Une Scène des Tems passés. 340

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

